



www.comptoirlitteraire.com

présente

Honoré de BALZAC

(France)

(1799-1850)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Les Chouans*", "*Le colonel Chabert*", "*Le lys dans la vallée*",
"*Eugénie Grandet*", "*La peau de chagrin*", "*Le père Goriot*",
"*Illusions perdues*" qui sont étudiés dans d'autres articles).**

Bonne lecture !

Balzac est né à Tours le 20 mai 1799, dans une famille de la petite bourgeoisie venant d'une lignée paysanne du Midi. Son père, Bernard-François Balssa, qui changea son nom à consonance italienne et féminine en Balzac, était un administrateur. Sa mère, Anne-Charlotte Sallambier, était, selon lui, une femme froide, sévère et indifférente, dépourvue d'instinct maternel, qui l'aurait privé d'amour (« *Je n'ai jamais eu de mère !* » déclara-t-il dans sa correspondance), lui préférant son petit frère, Henry ; il la trouva responsable du fait que, selon lui, « *il ait enduré la plus épouvantable enfance qui soit jamais échue sur terre à un homme !* ». Il est vrai qu'elle le mit en nourrice à la campagne, à Saint-Cyr-sur-Loire, et l'oublia pendant trois ans !

Au début de 1803, il fit son premier voyage à Paris, chez ses grands-parents Sallembrier.

En 1804, il entra comme externe à la pension Le Guay à Tours où il resta jusqu'en 1807.

De 1807 à 1813, il fut pensionnaire au collège oratorien de Vendôme qui, avec ses tours sinistres et ses robustes murailles, lui donna l'impression d'une prison plutôt que d'une maison d'éducation. Il passa ces années dans un état d'hébétéude traversé de sursauts d'énergie, souffrant déjà d'une « *congestion d'idées* » causée par un excès de lectures. En 1812, en quatrième, il aurait rédigé un « *Traité de la volonté* ».

En 1813, il quitta le collège pour raison de santé, et entra comme externe à l'institution Lepître, puis à l'institution Ganser, à Paris où son père fut nommé directeur des vivres.

En 1816, à la fin de ses études secondaires, il devint clerc chez un avoué, Me Guillonnet-Merville, où il resta jusqu'en mars 1818, avant de l'être chez un notaire, Me Passez. Ces trois ans passés dans ces bureaux poussiéreux, au milieu des dossiers et des papiers timbrés, lui firent découvrir sur quelles bases, souvent sordides, sur quelles compromissions, repose l'édifice social.

Il s'inscrivit à la faculté de Droit, et suivit également des cours à la Sorbonne et au Muséum. Le 4 janvier 1819, il fut reçu au premier examen du baccalauréat en droit, mais refusa de devenir notaire, et s'installa dans une mansarde, 9 rue Lesdiguières, près de l'Arsenal.

Ayant affirmé très tôt une vocation littéraire, il consigna ses réflexions dans de nébuleuses « *Notes philosophiques* », rédigea des « *Notes sur l'immortalité de l'âme* », une « *Dissertation sur l'homme* », s'essaya à l'opéra-comique (« *Le corsaire* ») et à la tragédie :

1819

« *Cromwell* »

Tragédie en cinq actes et en vers.

Commentaire

Comme d'autres à cette époque, Balzac s'intéressait à la révolution anglaise du XVIII^e siècle.

Quand il lut son texte devant les membres de sa famille, il dut bien admettre que sa tragédie était manquée, et, en effet, elle fut jugée unanimement désastreuse.

Un critique ami de la famille déconseilla à Balzac la carrière littéraire.

En 1820, sortant de cette expérience malheureuse, il lut « *Ivanhoé* » de Walter Scott, et vit dans l'écrivain écossais l'exemple même de l'auteur dont les livres se vendent aisément tout en recevant l'accueil favorable de la critique. C'était le genre de destin qu'il souhaitait, lui pour qui la littérature, tout en étant un art, devait être le moyen de parvenir à une réussite sociale. Il en conclut que le roman était l'instrument qui lui convenait, allait se tourner vers ce genre, le théâtre allait rester toutefois pour lui un modèle dont le roman aurait la tâche d'inventer un équivalent en concentration et énergie.

Il écrivit donc des romans d'aventures, des romans noirs ou des romans sentimentaux (qu'il nomma lui-même de « *petites opérations de littérature marchande* », des « *cochonneries littéraires* »), un roman médiéval, « *Agathise* » qui allait devenir « *Falthume* », le scénario d'un mélodrame, « *Le mendiant* », entreprit un roman par lettres qui demeura inachevé : « *Sténie ou Les erreurs philosophiques* ».

Ayant tiré un bon numéro, il fut exempté du service militaire.

En juin 1821, il rencontra Laure de Berny qui avait vingt-deux ans de plus que lui, avait l'âge d'être sa mère, mais fut son initiatrice, son amante et sa protectrice, leur liaison allant durer dix ans car sa mère, en le privant d'amour, avait créé en lui le besoin de lui trouver un substitut chez une femme plus âgée que lui. Il l'appelait «*la Dilecta*», l'élue de son cœur. Elle l'introduisit dans la société aristocratique, fit de lui un royaliste de nuance libérale, encouragea ses plus hautes ambitions, lui parla avec mépris de sa famille, le poussa à ajouter une particule à son nom, et, surtout, l'aida matériellement.

En janvier 1822, il publia sous le pseudonyme de A. de Viellerglé "*L'héritière de Birague*"; sous celui de lord R'Hoone "*Jean-Louis*", "*Clotilde de Lusignan*"; sous celui de Horace de Saint-Aubin, "*Le centenaire*", "*Le vicaire des Ardennes*".

En 1823, ce furent "*Le nègre*", mélodrame en trois actes qui fut refusé par le "Théâtre de la Gaîté", sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, "*La dernière fée*", et une «*brochure pour demander le rétablissement du droit d'aînesse*» ("*Illusions perdues*").

En octobre 1824, il s'installa 2 rue de Tournon.

Il collaborait au "*Feuilleton littéraire*" et à "*La lorgnette*".

En proie à un profond découragement, il publia des ouvrages anonymes : "*Du droit d'aînesse*", "*Histoire impartiale des jésuites*", "*Code des gens honnêtes*", mais aussi, de nouveau sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, "*Annette et le criminel*" et son dernier roman de jeunesse qui contenait plus d'un souvenir de sa liaison avec Laure de Berny :

1825

"Wann-Chlore"

Roman

Sous la Première Restauration, Horace Landon, ancien officier de Napoléon, éprouve un amour contrarié pour une Anglaise nommée Jane, à laquelle sa pâleur maladive a valu le surnom de Wann-Chlore.

Commentaire

Balzac mit beaucoup de lui-même dans le personnage d'Horace Landon, homme vif, spirituel et amoureux passionné.

Wann-Chlore est une vraie héroïne romantique, à la fois irréaliste, voluptueuse et jalouse.

Malgré les constantes références au contexte historique, le but de Balzac était avant tout d'atteindre au pathétique : «*Au moins j'aurai ému*», se félicita-t-il.

Ce fut son premier grand roman, qui portait en lui les germes de "*La Comédie humaine*". Balzac s'y montrait déjà en possession de son art.

Cependant, malgré quelques excellentes critiques, l'œuvre n'eut pas de succès.

Remaniée et republiée en 1836 sous le titre de "*Jane la Pâle*", elle ne connut jamais les honneurs de la postérité.

Comme le succès tardait à venir, Balzac se lança alors dans les affaires. En 1825, il s'associa avec l'éditeur Urbain Canel pour la publication des œuvres complètes de Molière et de La Fontaine. En 1826, il obtint un brevet d'imprimeur, fit l'achat d'une imprimerie rue des Marais-Saint-Germain (actuellement rue Visconti). Il livra alors une véritable bataille contre ses concurrents, essaya de pallier le déficit de son entreprise en la complétant avec une fonderie de caractères d'imprimerie, et, mieux encore, rêva d'un papier nouveau, beaucoup moins cher que ceux en usage. Mais ces recherches, qui devaient lui apporter la fortune, ne firent que l'endetter, la société fut dissoute en 1828, et il dut accepter la liquidation judiciaire. Ces entreprises financières hasardeuses et des

dépenses inconsidérées entraînèrent une dette énorme de cinquante mille trois cents francs, la plus grande partie envers sa mère.

En même temps, ce bourreau de travail se lançait dans de multiples aventures sentimentales, ayant une liaison avec la duchesse d'Abrantès (qui, elle, lui fit l'éloge de l'Empire), cultivant des liens avec Zulma Carraud, une amie de sa sœur.

Il rencontrait aussi les écrivains libéraux, ceux des *''Annales romantiques''*, dont Victor Hugo.

Il était introduit dans les salons à la mode.

Rejeté vers la littérature, il se lança dans la rédaction d'un roman historique, à l'exemple de Walter Scott mais en se donnant pour tâche ce qui manquait, d'après lui, à l'Écossais : réaliser la peinture de la passion. Pour cela, en septembre et octobre 1828, il séjourna en Bretagne.

En 1829 mourut son père.

Il publia sous le nom de Honoré Balzac :

1829

''Les Chouans''

Roman de 420 pages

En 1799, les troupes républicaines du commandant Hulot veulent mater la résistance chouanne dirigée par le marquis de Montauran dont Marie de Verneuil, une espionne au service de Fouché, tombe amoureuse. Mais le policier Corentin, qui est amoureux d'elle, lui fait croire que le marquis la trompe. Elle ordonne alors à Hulot de réduire les rebelles. Finalement, dessillée, elle vient mourir auprès du chef chouan.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, BALZAC - *''Les Chouans''*

1829

***''La physiologie du mariage
ou***

Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal ''

Essai de 330 pages

Pour Balzac, le mariage est une affaire financière que viennent troubler les décevantes pulsions charnelles.

Commentaire

Ce *«pamphlet conjugal»* écrit *«par un jeune célibataire»*, petit livre audacieux qui faisait frémir les femmes, allait être incorporé dans *''Les études analytiques''* de *''La comédie humaine''*.

Juillet 1829

''La paix du ménage''

Nouvelle de 40 pages

À Paris, en novembre 1809, après la bataille de Wagram, à l'occasion du mariage de Napoléon Bonaparte et de l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Louise, un grand bal est donné chez le comte de Gondreville. L'événement mondain donne lieu à une frénésie ostentatoire. Au milieu de ce rare étalage de luxe, une *«candide inconnue»* en robe bleue, discrète et timide, tranche avec l'arrogance

et la frénésie du paraître qui règne dans ce lieu. Intrigués par cette «*petite dame bleue*» qui est une jolie personne, le comte de Montcornet et le baron Martial de La Roche-Hugon parient un cheval sur celui qui la séduira le premier. Ils apprennent qu'elle est la comtesse de Soulanges, nouvellement mariée. Alors que le baron entreprend de la séduire, elle remarque à son doigt une bague de diamant qui est celle même qu'elle a offerte à son mari ; et elle apprend que le baron l'a obtenue de sa maîtresse, qui elle-même l'avait reçue du comte de Soulanges !

Commentaire

Cette courte nouvelle, vive et incisive, est construite comme une pièce de théâtre classique, respectant l'unité de temps (une heure) et l'unité de lieu (un bal). Contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire, il ne s'agit en rien d'un sujet bourgeois, mais d'une peinture étincelante de la vie mondaine sous le Premier Empire. Balzac insista sur la frénésie de l'«*époque brillante*», «*temps de douleur et de gloire*», écrivit-il à la duchesse d'Abrantès, sur le tourbillon de l'époque qui entraîne les destins dans les accélérations de l'Histoire. Il montra bien ici comment les mœurs de l'Empire témoignaient de toutes les incertitudes d'un gouvernement sans lendemain : dans ce régime de militaires, comme dans l'univers des champs de bataille, la bonne fortune était précaire, et il fallait se l'approprier sans remords. Le mépris de l'avenir provoque alors une passion pour le luxe et les amours sans lendemain : «*Un trait de cette époque unique dans nos annales et qui la caractérise, fut une passion effrénée pour tout ce qui brillait. Jamais on ne donna tant de feux d'artifice, jamais le diamant n'atteignit à une si grande valeur* ». Le périple de la bague des Soulanges témoigne ainsi de cette morale de conquérant, morale d'époque, selon le romancier. Les diamants brillent ici de tous leurs feux, s'exhibent et circulent rapidement, parce qu'ils représentent bien «*le butin sous la forme la plus facile à transporter*».

Cette nouvelle mondaine fut assez mal jugée par la critique, et considérée comme une œuvre anecdotique, voire médiocre. On releva que Balzac avait adapté une nouvelle de Dufresny, datant du début du XVIII^e siècle, intitulée «*L'aventure du diamant*». Mais ce thème, somme toute assez classique, apparut déjà dans «*L'heptaméron*» de Marguerite de Navarre, avec un jeu sur le mot «*di-amant*».

Octobre 1829

“El Verdugo”

Nouvelle de 9 pages

Un chirurgien de l'armée napoléonienne en Espagne a été enlevé pour qu'il fasse accoucher clandestinement une Espagnole dont il n'a remarqué que le bras qui porte une verrue. Ayant malencontreusement raconté son aventure, il est retrouvé par le mari qui lui jette le bras coupé, avant de le poignarder.

Octobre 1829

“La maison du chat-qui-pelote”

Nouvelle de 61 pages

À Paris, sous l'Empire, M. Guillaume, marchand drapier à l'enseigne du Chat-qui-pelote, mène, quoique aisé, une vie austère avec son épouse, ses deux filles, Virginie et Augustine, et ses trois commis. Cependant, cette existence rythmée par la seule marche des affaires est troublée par l'intrusion de Théodore de Sommervieux, jeune peintre, amoureux de la beauté en général, volage, mais voué corps et âme à son art. D'emblée, on le voit admirant Augustine, qui vient d'apparaître à la fenêtre de sa chambre ; il tombe éperdument amoureux d'elle, ou de l'idée qu'il se fait d'elle. À son

insu, il peint son portrait, qui, exposé au Salon, connaît un certain succès. Il demande sa main, et l'épouse malgré les réticences de M. Guillaume, et encore plus de sa femme, qui voit d'un mauvais œil ce « *changement de classe* » pour sa fille. À juste titre car, les premiers feux de l'amour passés (deux ans et demi), Théodore ne trouve plus aucun intérêt à sa femme, qui lui paraît fade et sans culture. Pour satisfaire son besoin de sensations fortes, il fréquente la duchesse de Carigliano, une personne cruelle, à qui Augustine finit par demander de l'aide. En guise d'aide, la duchesse, qui lui rend son portrait fait par Théodore, et qu'elle avait exigé de son amant, lui donne des recettes de séduction. Mais elles n'ont aucun effet, et déclenchent une violente réaction du peintre, si bien qu'Augustine dépérit et meurt de chagrin.

Commentaire

Le nom de la boutique, "*Le chat-qui-pelote*", est plein de bonhomie populaire, et correspond au tableau de la vie simple et sereine d'Augustine dans la boutique de son père, qui contraste avec le tempérament d'artiste de l'aristocrate Théodore de Sommervieux, et avec les tourments qu'elle connaît après son mariage avec lui. La nouvelle avait d'ailleurs été d'abord intitulée "*Heur et malheur*".

On remarque la formule frappante, « *Dans ces grandes crises, le cœur se brise ou se bronze* », qui est d'ailleurs une reprise de celle de Chamfort, dans "*Caractères et anecdotes*" : « En vivant et en voyant les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

On remarque aussi la précision des descriptions de Balzac, car, pour lui, le cadre de vie est significatif des êtres qui y vivent ; c'est ainsi qu'Augustine cherche à « *deviner le caractère de sa rivale par l'aspect des objets épars, mais il y avait là quelque chose d'impénétrable dans le désordre comme dans la symétrie et, pour la simple Augustine, ce fut lettre close* ».

L'époque où se déroule l'action est celle de l'Empire, et cet arrière-plan politique et social est important, car s'est produit, du fait de la Révolution, un immense brassage social qui eut pour conséquence que les aristocrates tels que Théodore de Sommervieux ont été déclassés, et que les bourgeois tels que les parents d'Augustine ont connu une ascension. Mais il reste qu'ils sont toujours séparés par un immense fossé culturel, qu'ils ne savent pas vivre en comparaison avec l'aristocrate, d'autant plus qu'il est devenu un artiste, et que les petits-bourgeois le méprisent justement parce qu'il est artiste. Ce fossé sépare Théodore et Augustine en dépit de l'amour qui ne peut d'ailleurs, de ce fait, que se dégrader.

On peut se demander, alors que Balzac s'estimait un bon connaisseur des femmes (dont il fait l'éloge : elles auraient « *certaines cordes que Dieu a refusées à l'homme* »), si est vraisemblable la maladresse d'Augustine, qui va se confier à la maîtresse de son mari pour le reconquérir, qui récupère son portrait qu'il lui avait donné et qui est une preuve de l'excès de passion auquel il s'est abandonné. Quant à l'artiste aristocrate qu'est Théodore, il est exécration. C'est la duchesse qui représente la sagesse, allant jusqu'à donner des conseils de stratégie matrimoniale à Augustine.

La nouvelle fait réfléchir à :

- les infranchissables barrières entre les classes sociales (il manquera toujours à Augustine une finesse, un art de vivre, qui sont peut-être innés plutôt qu'acquis) ;
- la difficulté ou l'impossibilité d'un couple dont les membres ne sont pas de la même classe sociale ;
- la nécessité, pour réussir dans les relations humaines, d'être moins naïf que ne l'est la pauvre Augustine qui est destinée à être une victime ;
- la nécessité pour les femmes de faire preuve de ruse pour manœuvrer les hommes ;
- le conflit entre le matérialisme et l'esprit artiste ; et, là, on le sent, Balzac prêche pour lui qui, artiste, s'est toujours opposé aux ambitions bourgeoises de sa famille, et a trouvé un soutien, justement, auprès d'une duchesse, lui aussi ! Il y a toute une théorie chez lui sur les artistes, les génies, qui sont des monstres auxquels le mariage ne convient pas. Il ne s'est marié que très tard avec une aristocrate polonaise, et en mourut !

Décembre 1829
"Le bal de Sceaux"

Nouvelle de 62 pages

Sous la Restauration, la fille d'un aristocrate de haut rang s'est fixé, pour choisir son époux, un idéal de beauté physique et d'élévation sociale. Au bal de Sceaux, elle remarque un bel homme très distingué qui, cependant, n'est pas noble, et se consacre même au commerce. Elle le repousse ; mais elle apprend qu'il s'est sacrifié pour son frère aîné, et que, celui-ci étant mort, il jouit maintenant de la particule et du titre.

Commentaire

Dans ce texte, un des plus importants pour comprendre la conception politique de Balzac, on voit une approbation sans réserve de la sagesse politique de Louis XVIII, qui, étant ni libéral, ni ultra, sut, si nécessaire, mettre un frein aux ambitions exagérées de ses protégés.

1830
"Petites misères de la vie conjugale"

Essai de 170 pages

Balzac indiqua, dans sa "Préface", que, des aventures du ménage d'Adolphe et de Caroline, il entendait faire une histoire exemplaire «où chacun retrouvera ses impressions de mariage». Cette préface reproduit la discussion type d'un contrat de mariage, et le couple dont l'histoire va suivre est le couple type. Balzac, avec une précision très caractéristique, nous expose, par le détail, les «espérances» qu'il y a des deux côtés. Puis commence l'ère des découvertes, en vertu du principe qu'«une jeune personne ne découvre son vrai caractère qu'après deux ou trois années de mariage». Les quelques joies trop brèves du jeune marié sont bien vite troublées par les «taquinages», les agaceries de la jeune femme. Les ennuis qui découlent de la vie de société, les jalousies, les reproches incessants de Caroline, ses dépenses inconsidérées, sa conception toute particulière de la logique, les insinuations d'une belle-mère hypocrite ont bientôt fait de mettre Adolphe hors de lui, et de lui ouvrir les yeux : il découvre dans sa femme un être stupide, borné, égoïste et foncièrement vulgaire, que ses apparences distinguées, le vernis d'une bonne éducation, ne lui avaient pas permis encore de soupçonner. Les premières oppositions tranchées se manifestent à propos de l'éducation du fils, et, petit à petit, s'accumulent les malentendus, les entêtements de part et d'autre. Caroline fait figure de victime, elle est incomprise, persécutée par un époux qui heurte sans cesse sa prétendue délicatesse ; elle feint de ne prétendre à rien, mais, en fait, sous le prétexte de vapeurs, de malaises nerveux, elle parvient à imposer en tout sa tyrannique volonté. Elle n'oublie pas que c'est elle qui a apporté l'argent au ménage, que, sans elle, Adolphe serait pauvre ; surtout, elle ne lui laisse pas l'oublier. Aussi, lorsque les affaires du mari tournent mal, saisit-elle ce prétexte pour prendre les rênes de l'administration familiale. Balzac en reste là de son récit, se contentant d'ajouter : «Aussi bien, cet ouvrage commence-t-il à vous paraître fatigant, autant que le sujet lui-même si vous êtes marié.» Puis il tire la «logique» de cette histoire qui, selon lui, «est à "La physiologie du mariage" ce que l'Histoire est à la Philosophie, ce qu'est le Fait à la Théorie» : «Toute différence entre la situation d'Adolphe et de Caroline réside donc en ceci : que, si monsieur ne se soucie plus de madame, elle conserve le droit de se soucier de monsieur.»

Commentaire

“*Les petites misères*” sont très supérieures à “*La physiologie du mariage*” qu’elles illustrent, allant faire partie, dans “*La comédie humaine*”, des “*Études analytiques*”. Bien qu’elles ne soient pas présentées sous cette forme, elles sont un véritable roman.

Sans doute, Balzac s’y laissa-t-il encore aller à faire des pointes, des réflexions qui se voulaient cyniques et humoristiques ; sans doute, le texte est-il encore quelque peu encombré de digressions, de considérations générales, d’«*axiomes*», qui ajoutent assez peu à cette description clinique et très réussie, en somme, de la vie conjugale. Bien qu’ils ne soient que des types interchangeables, les personnages ont une épaisseur, une vie attachante. L’exactitude de l’évocation, la précision impitoyable des détails, le réalisme presque hallucinant de certaines conversations sont du meilleur Balzac.

On découvre en lui un gourmet qui livre les secrets d’une timbale aux champignons à la milanaise ou ceux d’une omelette réussie (ne pas battre ensemble le jaune et le blanc mais faire mousser le blanc avant d’y incorporer délicatement le jaune).

Il remania et amplifia considérablement ce texte quand il l’incorpora au plan général de son œuvre.

En 1830, Balzac collabora aux revues “*La silhouette*” et “*La mode*”, y écrivant de nombreux articles et nouvelles, en signant : Honoré de Balzac.

Il publia :

Janvier 1830

“*La vendetta*”

Nouvelle de 54 pages

Après les Cent Jours, Ginevra Piombo, la fille d’un Corse, protégé de Napoléon et devenu baron, tombe amoureuse d’un jeune homme, Luigi Porta, Corse lui aussi et soldat de l’Empereur. Mais une vendetta oppose les Piombo aux Porta, et le baron rejette donc sa fille. Elle épouse Luigi, et est condamnée bientôt à la misère et à la mort avec son enfant. Le jeune homme, sous le coup de la colère, porte au père les superbes cheveux noirs de son épouse car il le tient responsable de sa mort.

Commentaire

Avec l’émergence d’un mythe napoléonien, dans les années 1815-1830, la France éprouva pour la Corse un intérêt certain. Balzac n’y échappa pas.

La nouvelle, plutôt mélodramatique, donne le pas à l’amour sur la vengeance.

Janvier 1830

“*Gobseck*”

Nouvelle de 57 pages

Dans son salon, la vicomtesse de Grandlieu reçoit un ami de la famille, l’avoué Derville, qui apprend que la fille de la vicomtesse, Camille, est amoureuse du jeune Ernest de Restaud, fils d’Anastasie de Restaud, née Goriot. Mme de Grandlieu désapprouve cet amour car la mère d’Ernest est dépensière, enlisée dans une relation illégitime avec Maxime de Trailles, pour lequel elle gaspille sa fortune. Derville intervient en faveur de Camille : il démontre qu’Ernest s’est vu attribuer depuis peu l’intégralité de l’héritage familial ; mais il donne aussi à la jeune fille un avis circonstancié sur ce jeune dandy dont elle s’est éprise, et en vient à parler de l’étrange usurier hors du commun, Jean-Esther van Gobseck. Hollandais de naissance, il

semble avoir eu une vie aventureuse de corsaire qui a connu Victor Hughes ; l se dit capable de se battre à l'épée ou au pistolet. Usurier d'adoption, il ne reconnaît que le pouvoir de l'argent, étant le prêteur sur gage le plus rapace et le plus efficace de Paris, perçu comme un ogre de conte de fées par une de ses victimes, un cynique de la dernière espèce, tellement au fait des usages et des déviances des êtres humains qu'il en possède presque un don de divination. Pourtant, il pratique l'usure, se voue au capitalisme, avec une certaine philosophie, voire une sorte de morale qui lui est propre ; chez lui, l'usure devient non seulement une forme de pouvoir, mais aussi un art véritable dans une profonde connaissance des mécanismes financiers et de la psychologie humaine, comme s'il avait un don de double-vue un peu surnaturel. De hautes valeurs morales se dessinent derrière cette façade inaltérable et impitoyable, car il peut se servir de sa rigueur pour, par exemple, sauver la fortune d'un héritier menacé de ruine par la débauche de sa mère. Surtout, il a su se montrer bienveillant et amical pour son jeune voisin, Derville, qui a pu acheter sa charge grâce au prêt qu'il lui a consenti, et est devenu pour le jeune homme un véritable mentor, qui le guide et le conseille dans les dédales des transactions financières et juridiques et dans sa carrière d'avoué. Enfin, malgré ses richesses, il vit frugalement et dans la plus grande discrétion. Aussi cet homme exerce-t-il une fascination incroyable.

Commentaire

Dans cette nouvelle, Balzac se livra à la description du milieu et des mœurs des dandys, à l'analyse de scènes de la vie conjugale dans ses excès, ses entorses et ses dérives avec les inévitables conséquences pécuniaires et successorales qu'elles entraînent, avant d'en venir à la figure de l'usurier.

En général, dans la littérature, ce personnage est antipathique parce que malhonnête et sans scrupules. Dans l'imaginaire collectif, c'est une figure particulièrement sombre provoquant la pauvreté et la misère, apportant ruine et désespoir dans les familles qui ont recours à ses prêts à taux illicites et toujours exorbitants. De même l'avarice, l'attachement excessif aux biens matériels, est dénoncée comme un défaut, une véritable perversion. Mais le personnage de Gobseck est particulièrement fouillé, complexe et intéressant, car il est très ambivalent, concentrant vices et qualités. Son nom sonne comme un ultimatum, une sentence ou un couperet de guillotine ; mais son surnom de «*papa Gobseck*», au contraire, l'adoucit et l'auréole d'un paternalisme rassurant.

Février 1830
“Étude de femme”

Nouvelle de 9 pages

Horace Bianchon fait le portrait de Mme de Listomère, «*le phénix des marquises*», telle qu'elle était en 1823. Âgée de trente-six ans, elle est bien faite, et sa taille élancée est nuancée par son petit pied. Ni laide, ni jolie, d'une beauté tempérée, n'accrochant pas l'œil au premier regard, elle a pourtant un teint éclatant, des dents blanches et des lèvres très rouges qui contrastent vivement avec l'éclat doux de ses yeux. Sa grâce, ensevelie sous les précautions du maintien froid exigé par les conventions, la rend des plus charmantes. Son regard est imposant. Son accent est ferme mais doux. Possédant de l'esprit, elle converse avec aisance et même habileté, ne restant jamais longtemps embarrassée dans une situation délicate, car elle voile «*toutes ses pensées par un de ces sourires féminins plus impénétrables que ne l'est la parole d'un roi*». Élevée dans l'esprit de l'Ancien Régime, mariée depuis sept ans, elle fait en sorte d'être toujours en règle avec l'Église et avec le monde, se plaît à affecter une certaine pudicité, se fait vertueuse par calcul ou bien par goût, ce qui lui permet de «*causer aussi longtemps et aussi souvent qu'elle le veut avec les hommes qui lui semblent spirituels, sans qu'elle soit couchée sur l'album de la médisance*». Bien qu'elle ne cherche pas le succès, elle l'obtient partout où elle se présente. Mais elle refuse toutes les avances qu'on peut lui faire. Cependant «*on trouve toujours ce qu'on ne cherche pas*», et le jeune Eugène de Rastignac, qui avait dansé la veille avec elle, lui envoya, par inadvertance, une lettre d'amour destinée à Mme de Nucingen. Mais Mme de Listomère la lut, et chercha à le voir le soir même. Son mari, ayant introduit Eugène auprès d'elle, il s'excusa de sa maladresse, ce qui ne fit qu'exciter la jalousie de Mme de Listomère.

Commentaire

Balzac, situant l'action en 1823, alors qu'il avait lui-même vingt-quatre ans, tout semble indiquer qu'il rapporte là une aventure qu'il a lui-même vécue.

Si, le 25 février 1830, Balzac participa à la bataille d'"*Hernani*" du côté des romantiques, il allait ensuite changer de camp, et prétendre que le sujet qu'avait traité son ami, Hugo, était inadmissible ! Cette année-là, il fonda avec Girardin "Le feuilleton des journaux politiques". Ayant une réputation d'écrivain à la mode, il fut tenté par une carrière politique. Il écrivit :

1830 **"Les deux rêves"**

Nouvelle

Un jour de 1786, Madame de Saint-James reçoit chez elle des gens de qualité, qui s'ennuient jusqu'à ce qu'un avocat et un chirurgien décident de raconter leur dernier rêve, chacun à son tour. L'un a côtoyé Catherine de Médicis, et, comme elle se glorifiait des massacres purificateurs de la Saint-Barthélémy, il lui a demandé des comptes. L'autre a découvert un univers d'animalcules malfaisants dans la cuisse d'un patient qu'il était en train d'opérer. Enfin, Marat, Robespierre et Beaumarchais sont de passage dans le salon de Mme de Saint James

Commentaire

Ce texte fantastique aurait pu être composé par Balzac alors qu'il était sous l'influence d'une drogue, ou simplement du café dont il abusait !

Mars 1830 **"Adieu"**

Nouvelle de 46 pages

La comtesse Stéphanie de Vandières, qui avait suivi son vieux mari dans la campagne de Russie, avait été sauvée par son ami d'enfance et amant, le major Philippe de Suty, lors du passage de la Bérézina. Au moment de leur séparation, la jeune femme, prise de panique, cria : «*Adieu !*» à son amant resté sur l'autre berge.

À l'automne 1819, Philippe de Suty aperçoit la silhouette fantomatique, mais toujours d'une étrange beauté, d'une femme qui ne cesse de répéter le mot «*Adieu*», et reconnaît Stéphanie de Vandières, la maîtresse tant aimée et recherchée depuis longtemps. Mais il découvre avec horreur que son comportement ressemble à celui d'un animal. Persuadé qu'un choc émotionnel puissant pourrait lui faire recouvrer la raison, il décide de reproduire devant elle la scène de leur tragique séparation ; la mémoire lui revient tout d'un coup, mais le retour à la réalité est une sensation trop forte pour la jeune femme, qui en meurt.

Dix ans plus tard, Philippe de Suty se suicide.

Octobre 1830
“*L'élixir de longue vie*”

Nouvelle de 23 pages

Le père de don Juan Belviderio lui demande à sa mort d'oindre son corps d'un élixir de longue vie afin qu'il puisse ressusciter. Mais don Juan ne réanime qu'un œil qu'il écrase, et conserve l'élixir pour lui. À sa propre mort, son fils maladroit ne réanime que sa tête et son bras ; sa tête va planter ses dents dans le crâne d'un abbé qui, criant au miracle, s'apprêtait à canoniser ladite tête !

Commentaire

Le personnage de cette nouvelle rocambolesque représente la tentation satanique du détachement absolu dans la toute-puissance.

Novembre 1830
“*Sarrasine*”

Nouvelle de 36 pages

Le narrateur est invité à un bal offert par la riche famille de Lanty dont la fortune serait d'origine mystérieuse. Elle protège jalousement un petit vieillard décharné, apparemment centenaire, véritable mort-vivant au costume suranné et quasi féminin, dont l'apparence terrifie la compagne du narrateur, Mme de Rochefide, qui admire ensuite un magnifique tableau représentant un Adonis, peint par un certain Vien. Le lendemain seulement, le narrateur raconte à son amie (chez elle, au coin du feu) l'histoire qui explique l'identité du petit vieillard, celle du modèle de l'Adonis, et l'origine de la fortune des Lanty.

Sarrasine fut un jeune garçon doué, mais très indiscipliné qui ne cessait de dessiner et de sculpter. Il fut renvoyé de chez les jésuites pour avoir sculpté et posé sur l'autel une image du Christ particulièrement sacrilège. Le sculpteur Bouchardon le recueillit, et lui apprit son métier. Sarrasine, dont les talents de sculpteur se confirmèrent, ne vivait que pour son art : il fuit la vie mondaine, et on ne lui connaissait qu'une maîtresse. Il se rendit à Rome en 1758 pour se perfectionner dans son art. Il y devint éperdument amoureux d'une chanteuse, Zambinella, dont la beauté parfaite lui inspira une statue. Il parvint à la rencontrer, et, en dépit des railleries pleines de sous-entendus de ceux qui découvriraient son amour, à l'avouer à Zambinella et même à l'embrasser malgré ses refus. À l'occasion d'un concert chez l'ambassadeur de France, Sarrasine vit Zambinella chanter habillée en jeune homme. Il découvrit que c'était un castrat, et que la rencontre avec lui avait été organisée par ses camarades de théâtre pour se moquer de lui. En présence de Zambinella, Sarrasine, fou de désespoir, devenu incapable d'aimer, tenta de détruire sa statue, mais il tomba poignardé par les sbires du cardinal Cicognara, protecteur de Zambinella.

Mme de Rochefide demande au narrateur des explications complémentaires : le portrait (masculin, donc) d'Adonis a été réalisé par Vien, ami de Sarrasine, d'après la statue, tandis qu'une copie en marbre de l'œuvre de Sarrasine existe à Rome, exécutée sur l'ordre du Cardinal Cicognara. C'est donc l'image de la même personne qui l'a enchantée (sous l'aspect de l'Adonis, représentant Zambinella à vingt ans) après l'avoir terrifiée quand elle l'avait vue centenaire. On a ainsi également l'explication de la fortune des Lanty. La marquise de Rochefide élargit la portée du récit en se demandant : « *Tous les sentiments humains ne se dénouent-ils pas ainsi, par d'atroces déceptions?* »

Commentaire

La nouvelle allait être rattachée aux “*Études philosophiques*”, mais elle a une dimension fantastique. Elle est constituée par un récit enchâssé, l'histoire de Sarrasine et de Zambinella, dans un récit-

cadre, le bal chez les Lanty et la conversation. On peut considérer que le récit-cadre est contemporain de la date d'écriture de la nouvelle, tandis que la mention du sculpteur Bouchardon, qui a réellement existé, permet de situer le récit enchâssé quatre-vingts ans auparavant. La présence d'un interlocuteur permet au narrateur d'adopter un ton de conversation plus rapide, voire de pratiquer certaines ellipses dans son récit. Il évolue dans son rôle : de spectateur perplexe, il devient celui qui dissipe le mystère, et on peut se demander comment lui, qui s'interrogeait comme tout le monde sur l'origine de la fortune des Lanty, a été mis en possession du mot de l'énigme. Tous les doutes sont permis sur la véracité de l'histoire de Zambinella et de Sarrasine.

Zambinella est un castrat (même si le mot «castrat», ou un équivalent comme «sopraniste», ne figure nulle part dans "*Sarrasine*"), c'est-à-dire un chanteur qu'on a castré avant l'adolescence pour qu'il garde sa voix de soprano ou d'alto. On a de bonnes raisons de penser que le personnage est un double inversé d'un faux castrat, Bellino (en fait Teresa Lanti, une jeune femme parfaitement belle) dont il est question dans les "*Mémoires*" de Casanova : le nom de Lanty donné aux neveux de Zambinella s'expliquerait ainsi. La tradition des castrats se maintint à Rome jusqu'à la fin du XIX^e siècle, contrairement à ce qu'affirme le narrateur dans la dernière page du récit : *«Je puis vous donner une haute idée des progrès faits par la civilisation actuelle. On n'y fait plus de ces malheureuses créatures»*. Ce jugement est évidemment ironique, d'autant plus que le dernier castrat, Alessandro Moreschi, vivait encore au début du XX^e siècle. Balzac fait jouer à Zambinella des rôles de femme exclusivement (sauf chez l'ambassadeur), alors que, au XVIII^e siècle, on confiait plutôt aux castrats des premiers rôles masculins. Le personnage semble réaliser l'idéal platonicien de l'androgynie (mythe évoqué par le discours d'Aristophane dans "*Le banquet*") : grâce à Sarrasine, Zambinella aura deux reflets, l'un féminin, la statue de marbre que Balzac situe au musée Albani, l'autre masculin, l'Adonis peint par l'ami de Sarrasine, Vien, en 1791 sur l'ordre des Lanty. Il a aussi deux représentations dans la nouvelle, l'une féminine, l'image de la chanteuse aimée de Sarrasine, l'autre masculine, d'abord quand Sarrasine le découvre vêtu en homme chez l'ambassadeur, puis quand le narrateur et sa compagne le voient centenaire, caricature hideuse de sa beauté passée, l'apparence qu'il a alors évoquant, semble-t-il, celle du père de Balzac, Bernard-François Balssa. Mais Sarrasine l'a découvert moralement hideux auparavant, se livrant à une prostitution de luxe que le narrateur évoque à peine (il est entretenu par le prince Chighi, le Cardinal Cicognara...). Zambinella est toujours une image plutôt qu'un être de chair. C'est de son image et du son de sa voix que Sarrasine devient amoureux. Son esprit ne lui est connu, et très mal, que plus tard : *«de l'esprit, de la finesse ; mais elle était d'une ignorance surprenante, et se montra faible et superstitieuse. La délicatesse de ses organes se reproduisait dans son entendement»*. C'est son image, à peine consistante, qui glace d'effroi les dames dans le salon des Lanty. Et c'est son image, toujours double, qui survit sous forme de peinture et de sculpture. Parce qu'il est et homme et femme par l'ambiguïté de sa constitution physique et sa double représentation artistique, dans sa vie morale, il ne peut être ni homme ni femme : sa double apparence physique annihile chez lui toute possibilité d'existence affective. Rendu incapable d'aimer comme d'être aimé, réduit à être une image et une voix, un objet d'art et de jouissance, l'amour de Sarrasine le touche quelque peu, mais sans lui donner d'illusions : *«Oh ! vous ne m'aimeriez pas comme je voudrais être aimée... Sans but de passion vulgaire, purement. J'abhorre les hommes encore plus peut-être que je ne hais les femmes. J'ai besoin de me réfugier dans l'amitié. Le monde est désert pour moi. Je suis une créature maudite, condamnée à comprendre le bonheur, à le sentir, à le désirer, et, comme tant d'autres, forcée à le voir me fuir à toute heure.»* Zambinella, «malheureuse créature», est un monstre (voir les considérations de la dernière page de la nouvelle), un des multiples monstres que l'égoïsme forcené de la société moderne fabrique pour son plaisir. *«Comme tant d'autres...»*

Physiquement et moralement, Sarrasine est un double de Balzac. Il est présenté par le narrateur comme un homme robuste, plutôt laid, doté d'un caractère impétueux et volontaire : on reconnaît bien là celui qui a passé six ans au collège oratorien de Vendôme, de 1807 à 1813, dans un état d'hébétéude traversé de sursauts d'énergie, qui fait penser à celui de Sarrasine lors de son séjour chez les jésuites. Comme Balzac, Sarrasine a, dès que le narrateur le présente, le pouvoir de transfigurer tout ce qu'il touche : les saintes dont il fait des nymphes, le Christ qu'il profane allègrement. Il transforme aussi Zambinella, dont il fait la femme qu'il a vue, mais qui n'a jamais

existé, au mépris de tous les indices qui pouvaient lui faire soupçonner la vérité. Il brûle pour elle d'un amour impérieux, et l'on peut s'étonner que ce soit le premier qu'il ait jamais éprouvé (son attachement antérieur pour «*Clotilde, l'une des célébrités de l'Opéra*» est signalé comme une aventure éphémère). Peut-on conclure que Sarrasine est un personnage ambigu, prédisposé à l'aventure qui le détruira?

Pourquoi cette attirance pour le «*monstre*» qu'est Zambinella? Il représente l'artiste, qui vit dans le monde de l'image, de la représentation et de l'apparence, qui doit vivre plusieurs vies par procuration, être homme et femme à la fois, pour mieux pénétrer la psychologie de chacune de ses créatures. Balzac l'a observé plus d'une fois : à vouloir vivre la vie des autres, il finit par sacrifier la sienne, un peu comme le père Goriot, qui abdique toute existence personnelle pour ses filles ingrates, sans avoir même la compensation de survivre dans leur mémoire.

Un sculpteur nommé Sarrazin a effectivement existé. Balzac a fait subir à son nom l'inverse de ce que son propre père avait fait au sien : féminisation de la terminaison, et transformation du «z» en «s». La féminisation de ce nom fait penser à un prénom ou à un surnom féminin, et ce choix, surtout pour un personnage éponyme, ne peut être le fait du hasard. Ira-t-on jusqu'à conclure à une ambiguïté de Balzac lui-même? C'est ce que pensait Roland Barthes qui a analysé la nouvelle dans «S / Z» (1970) ; il voyait une problématique sexuelle se dévoiler au cours du texte, la lettre «z» étant celle de la déviance ; avoir écrit «*Sarrasine*» avec un «s» plutôt qu'avec un «z» serait le type même du lapsus freudien, du très petit événement qui semble sans importance, et qui, en réalité, est profondément signifiant ; la nouvelle serait un texte-limite dans lequel Balzac se serait avancé très loin, jusque vers des zones de lui-même qu'il comprenait mal, qu'il n'a pas assumées intellectuellement et moralement bien qu'elles soient passées dans son écriture. Pourtant, on ne lui connaît que des amours féminines, mais non exemptes de bizarreries : sa première maîtresse, Antoinette de Berny, qu'il surnommait Laure, avait l'âge d'être sa mère ; en juillet-août 1836, il fit un voyage à Turin et en Suisse avec Mme Marbouty, déguisée en homme. Surtout, Balzac est, comme Sarrasine, un génie visionnaire qui transforme ce qu'il voit.

L'autre double de Balzac dans la nouvelle est le narrateur qui le représente en 1830 auteur déjà connu et fêté, de même que Sarrasine évoque Balzac jeune. Lui aussi est suspect de manipuler la réalité, et de céder aux caprices de son imagination en racontant à sa compagne une histoire qui a l'avantage d'expliquer tout, mais n'échappe pas au soupçon d'être le fruit de sa fantaisie.

Cette historiette, plus complexe qu'il n'y paraît d'abord, par sa structure et ses personnages, est un récit autour des thèmes du double, du reflet et de l'ambiguïté, et engage sans doute à une réflexion de l'artiste sur son art : le mythe de Pygmalion, amoureux de la statue de Galatée qu'il vient de sculpter, est explicitement évoqué à propos de la statue de Zambinella.

Janvier 1831

“Un épisode sous la Terreur”

Nouvelle de 19 pages

Nous sommes au lendemain de l'exécution de Louis XVI, dans le quartier du faubourg Saint-Denis, vers huit heures du soir et par temps de neige. Une vieille dame marche jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'un homme la suit. Elle se met à courir, et se réfugie dans une boulangerie où elle demande une petite boîte en fer. Elle explique qu'elle est suivie, et le boulanger, qui est un garde national, sort pour chasser «*l'inconnu*». Mais, lorsqu'il revient, il chasse la femme en la traitant d'aristocrate. À sa sortie de la boulangerie, toujours suivie, elle reprend sa course, et entre dans un bâtiment où elle se réfugie dans un grenier. S'y trouvent l'abbé de Marolles, prêtre insermenté qui a échappé aux massacres des Carmes, et une religieuse, sœur Agathe, tandis que la vieille femme est sœur Marthe. On apprend que la «*petite boîte*» contient les hosties qui permettront au prêtre de dire sa messe. Il déclare à ses compagnes qu'il va tout tenter pour les faire sortir de France. Mais des bruits de pas se font entendre, c'est «*l'inconnu*». Le prêtre se cache. «*L'inconnu*», après avoir fait sortir le religieux de sa cachette, lui demande de bien vouloir célébrer une messe secrète en

l'honneur d'un célèbre personnage. Après la cérémonie religieuse, un obit, *«l'inconnu»* avoue qu'il a participé à une chose grave, mais qu'il est innocent. Après avoir remis au prêtre une boîte contenant un mouchoir taché de sang et marqué de la couronne royale, il disparaît.

Une année se passe. *«L'inconnu»*, qui a protégé secrètement les religieux qui ont eu de quoi se nourrir et s'habiller, revient pour faire célébrer une nouvelle messe ; puis, sans un mot, il repart.

Après le 9 thermidor, l'abbé de Marolles regarde les complices de Robespierre qu'on conduit vers la guillotine. Puis il reconnaît sur la charrette des condamnés *«l'inconnu»* dont il apprend qu'il s'agit du bourreau Sanson. Il comprend qu'il détient le mouchoir de Louis XVI, utilisé lors de l'exécution, et il s'évanouit.

Commentaire

La nouvelle fut significative de la nostalgie qu'avait Balzac de l'Ancien Régime. Dès le début du texte, à travers le rétrécissement des lieux (on passe d'un point de vue général sur Paris à une petite boutique), la montée de l'angoisse et le point de vue adopté (celui des personnages, des religieux menacés de mort par les révolutionnaires et donc obligés de se cacher), il nous place du côté des exclus. *«L'inconnu»* qui, au premier abord, paraissait une menace, devient sympathique par sa volonté de ne pas accepter son métier de bourreau, son souci de se dire innocent de l'exécution de Louis XVI.

L'anecdote n'est évidemment pas attestée. Pour son origine, il convient tout de même de rappeler que, autour de 1830, la mode était à la remémoration des «faits intermédiaires» de la Révolution et de l'Empire, et aux mémoires plus ou moins apocryphes de l'époque concernée, cet *«envers»* de l'histoire contemporaine.

La nouvelle fut reprise dans le tome XII de *«La comédie humaine»*, où elle figure en tête des *«Scènes de la vie politique»*.

1831

«La peau de chagrin»

Roman de 265 pages

Après une jeunesse studieuse, Raphaël de Valentin, caractère faible, abandonne son rêve *« d'une grande renommée littéraire »* pour *« la conquête du pouvoir »*. Vite déçu et ruiné, il acquiert une peau de chagrin, un talisman qui satisfait les désirs mais se réduit chaque fois, réduisant ainsi d'autant le temps qu'il reste à vivre à celui qui en use. Raphaël en meurt.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir, dans le site, BALZAC - *«La peau de chagrin»*

Février 1831

«Jésus-Christ en Flandre»

Nouvelle de 18 pages

Dans la barque du passeur qui relie l'île de Cadzant et la côte de la Flandre près d'Ostende, les notables se placent à l'arrière, les pauvres gens à l'avant. Un inconnu arrive, juste avant le départ, mais les notables ne font rien pour lui laisser une place parmi eux, tandis que les pauvres se serrent, l'un d'eux s'asseyant même sur le bord du bateau pour lui laisser un siège. Le ciel est menaçant, la mer houleuse, le passeur sent qu'une tempête menace. Au fur et à mesure que le bateau avance et que la tempête se lève, on découvre que l'inconnu est nul autre que Jésus-Christ, et, au moment du naufrage, il sauve ceux qui obéissent à son conseil de marcher sur l'eau, c'est-à-dire les *«justes»* qui se trouvent parmi les *«humiles»*.

Plus tard, dans la chapelle qu'on a construite sur les lieux même où s'est produit le miracle, le narrateur de la légende est en proie à une hallucination : une vieille femme est transfigurée en éblouissante jeune fille.

Février 1831
"Le réquisitionnaire"

Nouvelle de 16 pages

En 1793, dans la ville de Carentan en Basse-Normandie, les habitués du salon de la comtesse de Dey trouvent sa porte close un premier jour, puis les jours suivants. Ce comportement inhabituel d'une femme raffinée qui tient à son «*assemblée quotidienne*», éveille la curiosité des habitants qui se perdent en conjectures. Les véritables raisons du comportement de la comtesse sont indiquées plus loin : elle a reçu un message secret lui apprenant que son fils, Auguste, qui a participé à l'expédition royaliste de Granville et a été emprisonné, va tenter de s'échapper, et devrait arriver chez elle dans les trois prochains jours. Le dernier soir, la comtesse se décide enfin à ouvrir ses portes, et à organiser sa réception normalement. On lui a assuré que son fils était en route, et qu'il se présenterait chez elle le soir même. Le maire de la ville a donné à un jeune soldat (dont il pense qu'il est le fils de la comtesse) un billet de logement dans la maison de la comtesse. Mais, lorsque «*le réquisitionnaire*» se présente, la comtesse s'aperçoit que ce n'est nullement son fils. Elle meurt, comme par un effet de télépathie, au moment même où Auguste est fusillé dans le Morbihan.

Février 1831
"Madame Firmiani"

Nouvelle de 22 pages

Octave de Camps est un jeune aristocrate ruiné, qui l'aurait été par Madame Firmiani, pourtant une femme d'une grande pureté de sentiments. C'est que, belle veuve encore jeune, qui a épousé secrètement Octave, elle est très éprise de lui, qui est légèrement plus jeune qu'elle. Mais, ayant découvert qu'il devait sa fortune à une malhonnêteté de son père qui a ruiné une famille, elle l'encouragea à la restituer, et à laver sa conscience, au détriment de leurs mutuelles espérances. Elle lui dit : «*L'amour, mon ange, est, chez une femme, la confiance la plus illimitée, unie à je ne sais quel besoin de vénérer, d'adorer l'être auquel elle appartient. Je n'ai jamais conçu l'amour que comme un feu auquel s'épureraient encore les plus nobles sentiments, un feu qui les développait tous.*»

Mai 1831
"L'auberge rouge"

Nouvelle de 37 pages

Le banquier allemand Hermann, de passage à Paris, dîne avec des gens de la haute société. À la fin du repas, il raconte une étrange histoire qu'il a entendue lors de son emprisonnement à Andernach, au temps d'une guerre napoléonienne, où il avait été arrêté comme franc-tireur par les Français. Il s'agit d'un crime commis en 1799, alors que deux chirurgiens militaires passaient la nuit dans une auberge, partageant leur chambre avec un industriel qui avait fui les hostilités, et qui révéla, au cours du repas, avoir sur lui une somme considérable en or ainsi que des diamants. L'un des deux chirurgiens, Prosper Magnan, très impressionné par cette révélation, ne put s'endormir, et imagina ce que la mort de l'industriel aurait de facile et de fructueux pour lui. Ayant fini par s'endormir, il fut

réveillé par un remue-ménage : l'industriel avait bien été assassiné, qui plus est, avec un instrument chirurgical... Prosper Magnan, bien qu'innocent, fut arrêté, condamné et fusillé.

Alors que Hermann déroule son récit, le narrateur, qui est en train de l'écouter, est assis en face d'un autre convive qu'il voit se décomposer progressivement : ce Jean-Frédéric Taillefer, qui est le véritable assassin, qui est devenu un riche financier couvert d'honneurs, souffre de ce douloureux souvenir, sans éprouver cependant de remords, est saisi d'une crise nerveuse, et meurt peu après.

Or le narrateur, qui a aussitôt deviné la vérité, et qui est amoureux de la fille de Taillefer, Victorine, a des scrupules à épouser une héritière dont la fortune est tachée de sang. Il demande conseil à ses amis dont la plupart pensent qu'il ne devrait pas l'épouser.

Commentaire

Cette histoire est souvent confondue avec un fait divers sanglant qui eut lieu en 1833 dans l'auberge de Peyrebeille en Ardèche, qu'on appela «l'auberge rouge», et qui, en 1951, inspira un film à Claude Autant-Lara, puis, en 2007, un autre à Gérard Krawczyk. Or Gallimard sortit alors une édition de «*L'auberge rouge*» de Balzac en ornant la couverture d'une image du film !

Octobre 1831

“Les proscrits”

Nouvelle de 33 pages

Au début du XIV^e siècle, le sergent Tirechair vit près de Notre-Dame de Paris dans une sombre maison. Il loge deux étrangers qui l'effraient, et qu'il croit capables de sorcellerie, alors qu'il s'agit de deux gentilshommes. Le plus âgé a fréquenté la cour du roi ; le plus jeune, Godefroid, comte de Gand, est fils de la comtesse Mahaut, engagée comme servante chez les Tirechair. Le sergent s'apprête à les mettre à la porte le soir même où les deux hommes assistent à un cours de théologie mystique donné par le docteur Sigier qui a une théorie sur les mystères de la création.

Le vieux gentilhomme, qui a été proscrit de son pays natal, l'Italie, n'est autre que le poète Dante Alighieri, auquel un cavalier vient apprendre qu'il peut retourner à Florence. Quant à Godefroid, qui s'apprêtait à se suicider pour rejoindre les anges, et que le poète sauve in extremis, il finit par retrouver sa mère et sa noble condition.

Décembre 1831

“Maître Cornélius”

Nouvelle de 62 pages

Marie de Saint-Vallier, fille de Louis XI, est mariée au vieux comte Aymar de Poitiers, qui, despotique, brutal et jaloux, la martyrise. Elle est aimée de Georges d'Estouteville qui, après avoir éloigné le vieux mari à la sortie d'une messe, en suscitant une cohue qui sépare les deux époux, et s'être assuré de la complicité d'un religieux pour la retenir près du confessionnal, s'arrange pour pouvoir l'embrasser. Le comte flaire la supercherie, mais ne peut rien découvrir de suspect.

Là-dessus, on apprend que vit, dans une maison quasiment murée au fond d'une ruelle, voisine de celle du comte, un certain maître Cornélius qui se vole lui-même la nuit lorsqu'il est en état de somnambulisme. Comme il est l'argentier du roi Louis XI, il se trouve naturellement le premier soupçonné par le souverain dont l'avarice est légendaire. Et il se suicide, emportant dans sa tombe le secret de la cachette où il a placé l'or qu'il s'est volé lui-même !

En décembre 1831, Balzac se convertit au carlisme, la politique absolutiste et réactionnaire de l'Espagnol don Carlos.

1832

“Une passion dans le désert”

Nouvelle de 14 pages

Au cours de la campagne de Bonaparte en Égypte, un soldat, perdu dans le désert, s'y trouve, dans une grotte, en présence d'une panthère femelle. Mais, de la crainte, il passe aux caresses, et vit avec elle une passion qui ne se termine que lorsque, prise d'une crise de jalousie, elle le griffe, et qu'il la poignarde.

Janvier 1832

“Le message”

Nouvelle de 14 pages

Le narrateur déclare : *«J'ai toujours eu le désir de raconter une histoire simple et vraie, au récit de laquelle un jeune homme et sa maîtresse fussent saisis de frayeur et se réfugiassent au cœur l'un de l'autre...»*. Et il raconte une aventure qui lui est arrivée en 1819. Il voyageait de Paris à Moulins *«sur l'impériale de la diligence»* où un compagnon de route qui allait retrouver sa maîtresse lui exposa sa conception de la maîtresse idéale : elle a entre trente-cinq et quarante ans (ce qui importe peu, car *«en définitive les femmes [n'ont] réellement que l'âge qu'elles [paraissent] avoir»*), et elle séduit en se faisant charmante, dévouée, pleine de goût, spirituelle, fine et d'autant plus si, par surcroît, elle est comtesse. Un accident de voiture eut lieu où l'amant fut écrasé par les roues. Avant de mourir, il chargea le narrateur d'aller annoncer la nouvelle à son amante, la comtesse Julie de Montpersan. Le messenger soigna longuement sa mise avant d'aller lui apprendre la nouvelle. Il découvrit d'abord le mari, un ridicule gentilhomme campagnard, puis *«une petite femme à taille plate et gracieuse, ayant une tournure ravissante, mignonne et si délicate, que vous eussiez eu peur de lui briser les os en la touchant.»* Belle, fraîche et désirable, elle concrétisait ses espoirs. Mais, à la nouvelle, son désespoir fut tel que le jeune homme rentra à Paris édifié par cette *«femme aimante»*.

Commentaire

L'histoire est simple et pourtant ambiguë : le narrateur est un personnage complexe, un jeune homme inachevé en quelque sorte, propre à tous les débuts dans la vie, qui est pris par le désir de narrer, le désir d'aimer, le désir du désir de l'autre ; il se dissout en quelque sorte dans cette série de glissements troublants. Il fait là sa première expérience, par délégation ; hypocrite, il cache à peine son désir de prendre la place du mort. Ainsi se révèle une structure libidinale «à trois», une situation de comédie où le rôle traditionnel du mari est tenu par l'amant opportunément disparu dans l'accident providentiel. Mais rien ne se dit vraiment dans cette histoire où l'essentiel est à lire entre les lignes. Elle ressemble au *“Lys dans la vallée”* où sont évoquées les amours impossibles de Félix de Vandenesse et de Mme de Mortsau, amante et mère.

La nouvelle parut en prépublication dans la *“Revue des deux mondes”* en février 1832. Elle fut regroupée un moment avec *“La grande bretèche”* pour illustrer un conseil indirectement donné sur *«les dangers de l'adultère»*. Elle fut intégrée dans *“La comédie humaine”* en septembre 1842, au tome II des *“Scènes de la vie privée”*.

Février 1832
“Le chef-d’œuvre inconnu”

Nouvelle de 27 pages

En 1612, le vieux maître Frenhofer, *«peintre de Henri IV délaissé pour Rubens par Marie de Médicis»*, seul disciple d'un certain Mabuse qui *«seul possédait le secret de donner la vie aux figures»*, *«le faire impérial d'un des princes de l'art»*, n'a pas *«parachevé son mystérieux tableau»*, le chef-d'œuvre auquel il travaille depuis dix ans, le portrait de *“La belle-Noiseuse”*, nom donné à la courtisane Catherine Lescault. Il n'a pas trouvé *«une femme irréprochable, un corps dont les contours soient d'une beauté parfaite, et dont la carnation... Mais où est-elle vivante, dit-il en s'interrompant, cette introuvable Vénus des anciens, si souvent cherchée, et de qui nous rencontrons à peine quelques beautés éparses?»* car il dit de son tableau : *«Ce n'est pas une toile, c'est une femme !»*. Le jeune peintre Nicolas Poussin propose de faire poser Gillette, la femme qu'il aime, et Frenhofer termine sa toile en quelques instants. Poussin et un autre peintre, François Porbus, sont décontenancés : le tableau n'est qu'un ensemble de lignes sans signification apparente, à l'exception d'un pied incroyablement réaliste : *«le bout d'un pied nu sortait de ce chaos de couleurs, de tons, de nuances indécises, espèce de brouillard sans forme ; mais un pied délicieux, un pied vivant ! Ils restèrent pétrifiés d'admiration devant ce fragment échappé à une incroyable, à une lente et progressive destruction.»* Leur désillusion tue le vieux maître et son rêve d'absolu : *«il était mort dans la nuit, après avoir brûlé ses toiles»*.

Commentaire

Balzac aurait écrit cette nouvelle en bénéficiant de la collaboration de Gautier. Elle est, curieusement, divisée en deux chapitres : *“Gillette”* et *“Catherine Lescault”*, titres qui paraissent peu justifiables.

Balzac y déploie la palette de ses styles :

- Il peut être poète, décrivant ainsi l'imagination : *«folâtre en ses fantaisies, cette fille aux ailes blanches découvre des épopées, des châteaux, des œuvres d'art»* ; faisant le portrait de Gillette : *«Gillette était toute grâce, toute beauté, jolie comme un printemps, parée de toutes les richesses féminines et les éclairant par le feu d'une belle âme»*. Elle *«était là, dans l'attitude naïve et simple d'une jeune Géorgienne innocente et peureuse, ravie et présentée par des brigands à quelque marchand d'esclaves. Une pudique rougeur colorait son visage, elle baissait les yeux, ses mains étaient pendantes à ses côtés, ses forces semblaient l'abandonner, et des larmes protestaient contre la violence faite à sa pudeur.»*

- Son style grandiloquent s'épanouit en particulier dans des réflexions philosophiques : *«Il existe dans tous les sentiments humains une fleur primitive, engendrée par un noble enthousiasme qui va toujours faiblissant jusqu'à ce que le bonheur ne soit plus qu'un souvenir et la gloire un mensonge»* ; dans des maximes : *«Le trop de science, de même que l'ignorance, arrive à une négation»* - *«Les fruits de l'amour passent vite, ceux de l'art sont immortels»*.

- Faisant parler son peintre, il lui donne beaucoup de vivacité familière : *«Paf, paf, paf ! voilà comment cela se beurre, jeune homme ! venez, mes petites touches, faites-moi roussir ce ton glacial !»* Et, comme il a été supplanté par Rubens, il met dans sa bouche ce couplet satirique : *«ce faquin de Rubens avec ses montagnes de chairs flamandes, saupoudrées de vermillon, ses ondées de chevelures rousses, et son tapage de couleurs.»*

Balzac étudiait dans cette nouvelle la création artistique en général dans ses rapports avec l'imitation du modèle réel, achoppement entre classiques et romantiques : *«La mission de l'art n'est pas de copier la nature mais de l'exprimer.»* Frenhofer, qui proclame : *«Ma peinture n'est pas une peinture, c'est un sentiment, une passion !»*, est l'artiste entièrement voué à la création, *«génie fantasque qui vivait dans une sphère inconnue»*, tourmenté par *«le prurit d'une amoureuse fantaisie»*, en proie à *«ce fanatisme inexprimable produit en nous par le long enfantement d'une grande œuvre.»* Pour lui, *«rigoureusement parlant, le dessin n'existe pas.»* Il affirme : *«Pendant sept ans, j'ai étudié les effets*

de l'accouplement du jour et des objets». De son sujet, il voulait «rendre le mouvement de sa respiration».

Il est, lui aussi, à la recherche de l'absolu qui le conduit à la folie, cette passion étant fatale. La morale de l'histoire pourrait être aussi que le mieux est l'ennemi du bien. La nouvelle fut d'ailleurs recueillie dans "*Les études philosophiques*" de "*La comédie humaine*".

Balzac situa l'action dans le Grenier des Grands-Augustins, atelier de 200 m2 qui se trouve au dernier étage de l'Hôtel de Savoie, au 7, rue des Grands-Augustins, à Saint-Germain-des-Prés. Dans ce lieu mythique, Jean-Louis Barrault allait créer sa première compagnie (1934-1936). Puis Picasso y installa son atelier parisien de 1937 à 1955, y peignant "*Guernica*", avant d'en être expulsé.

Or, en 1927, l'agent de Picasso, Ambroise Vollard, le chargea d'illustrer une réédition spéciale de la nouvelle. Picasso, fasciné par cette étrange histoire, s'identifia à Frenhofer. En 1934, il fit un dessin dont l'existence a été un secret très bien gardé et qui, comme la peinture de Frenhofer, semble être le résultat d'un extraordinaire processus créatif, ne semble au premier regard qu'une confusion de lignes et de barbouillages de couleurs, bien que ce qu'il contient est probablement la convergence la plus complexe des thèmes dans la gamme de sa production.

La nouvelle a, selon le générique où cependant son titre n'est pas indiqué, inspiré le film de Jacques Rivette, "*La belle noiseuse*" (1991) qu'il tourna sur un scénario de Pascal Bonitzer et Christine Laurent. Mais il n'y est pas vraiment question de peinture, le sujet même ayant été trahi pour les conventionnels allers et retours psychologiques :

- le peintre (nommé Édouard Frenhofer et interprété par Michel Piccoli) a abandonné son art, est incité à s'y consacrer de nouveau, voit son ardeur fléchir, y est renvoyé par le modèle et, finalement, après de multiples études, produit un tableau qu'il emmure (et dont on a du mal à voir quelle qualité il peut avoir) pour satisfaire la jalousie ;

- Marianne (interprétée par Emmanuelle Béart qui déclare assez cocassement pour justifier le mot «noiseuse» : «J'ai vécu au Québec [ce qui est vrai]. Là-bas on dit : "T'es une belle noiseuse"» alors que ce mot [qui signifie «querelleuse», «qui cherche noise»] n'existe pas dans la langue québécoise, mais que s'y trouvent «niaiseux» et «niaiseuse») accepte avec réticence de poser, fait bien des manières, puis pousse le peintre à persévérer quand il est découragé, et rompt avec Nicolas (souvenir du Nicolas Poussin de la nouvelle) qui, pourtant, l'a autrefois sauvée du suicide mais est maintenant jaloux de ce qui se passe entre elle et Frenhofer, comme l'est aussi Lise (interprétée par la toujours geignarde Jane Birkin) : quel panier de crabes dans un beau château du Midi de la France ! Et ça dure quatre heures en version longue !

Le 28 février 1832, Balzac reçut la première lettre de «*l'étrangère*» à laquelle il répondit pour la première fois le 9 décembre dans "*La quotidienne*", le seul journal français autorisé en Russie.

Il fit cette année-là de nombreux voyages.

Il collabora très activement à des revues.

Il se rallia au parti légitimiste.

Mars 1832

"Le colonel Chabert"

Nouvelle de 70 pages

En 1819, à son retour en France, le colonel Chabert, homme simple et loyal, laissé pour mort dix ans auparavant sur un des champs de bataille de l'Empire, cherche en vain à recouvrer son identité. Dégoûté par la comédie que lui joue sa femme qui est remariée et que ce revenant dérange dans ses ambitions, il renonce à la lutte juridique et, s'excluant de la société, tombe dans la misère.

Au début mars 1832, Balzac rencontra la marquise de Castries qui, légitimiste intransigeante, fit de lui un intraitable ultra.

En avril, il publia le premier «*dixain*» des :

"Contes drolatiques"
(1832, 1833, 1837)

Recueil de contes

Balzac a voulu ici reprendre la manière et le langage des vieux conteurs français, depuis les auteurs des fabliaux jusqu'à Béroalde de Verville, semblant s'être particulièrement inspiré de l'ouvrage que ce dernier publia entre la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècles sous le titre : *"Le moyen de parvenir"*. Mais le vrai dieu tutélaire de ce recueil est Rabelais qui figure d'ailleurs dans une de ces nouvelles (*"Le prosne du joyeux curé de Meudon"*). Il fut imité dans les pures malices d'un style apparemment naïf, très coloré et savoureux, dans la triomphante sensualité sans préjugés, et même dans les longues énumérations de termes synonymes auxquelles il s'était tant complu. En effet, Balzac se vantait d'être «*tourangeau*» comme son grand prédécesseur, et projetait un ensemble plus vaste qu'il aurait placé sous un titre révélateur : *"Les cent contes drolatiques, colligez es abbaïes de Tourayne, et mis en lumière par le sieur de Balzac pour l'esbatement des pantagruelistes et non aultres"*. Il tint en effet à un insistant archaïsme de la langue.

Les thèmes sont ceux de tous les conteurs traditionnels, qu'on a coutume d'appeler «à la manière de Boccace» : couples adultères, maris trompés, péchés de moines et de prélats, facéties, farces, etc.

Chacun des «*dixains*» est précédé d'un prologue plaisant et burlesque.

Le premier et le dernier récit ont pour héroïne la belle Impéria, célèbre courtisane romaine de la Renaissance qui, par anachronisme, fut transportée à la première décennie du XV^e siècle. Ces deux histoires sont parmi les plus fantaisistes et les mieux réussies du recueil.

Un autre conte vif et savoureux reprend le thème des amours du page et de la châtelaine (*"Le péché vénier"*).

"La mye du roy" raconte l'histoire de «la belle Ferronnière».

D'autres contes, comme *"L'héritier du Diable"*, introduisent avec grâce un élément surnaturel.

Certains contes s'abandonnent à la scatologie la plus effrénée et la plus gaie (*"Les bons propos des religieuses de Poissy"*).

L'auteur tire joyeusement de chaque conte «selon les maximes des grands auteurs anciens», un précepte ou un «enseignement» où il se moque souvent de la religion ou de la morale traditionnelle, sur un ton d'aimable scepticisme.

Cette œuvre se place dans le goût du XVIII^e siècle, dans un courant d'art narratif livresque, malicieux et plaisamment irrespectueux, plein de savoureux appels à la tradition «gauloise». S'il manque à Balzac la légèreté de touche indispensable à de semblables œuvres, sa puissance habituelle et sa manière même un peu lourde et extrêmement minutieuse finissent par marquer certains récits du signe de son génie.

Dans un recueil de textes dus à différents écrivains, intitulé *"Contes bruns"*, Balzac plaça :

Janvier 1832

“Conversation entre deux heures et minuit ou échantillon de causerie française”

Nouvelle

On assiste à un étonnant échange de vives anecdotes, tantôt gaillardes, tantôt dramatiques étant alors du genre cruel ou épouvantable.

Commentaire

Balzac allait tirer de ce texte les sujets de plusieurs de ses œuvres, comme, par exemple, “*Autre étude de femme*” ou “*Splendeur et misère des courtisanes*”.

Au passage, il explique que la philanthropie a tué le roman, que le droit, non seulement de rire, mais de médire et de blasphémer de tout, absolument de tout, est l’oxygène des civilisations.

Avril 1832

“Le curé de Tours”

Nouvelle de 71 pages

Dans la ville de Tours, le bon gros et simple abbé Birotteau, curé de la cathédrale, nous est présenté comme un prêtre paisible, satisfait de lui-même et de la vie. La mort de son ami et protecteur, l’abbé Chapeloud, l’a fait hériter d’un confortable logement dans la maison d’une vieille demoiselle bigote et aigrie, Mlle Gamard. Mais le brave homme, dans sa simplicité, ne soupçonne pas l’inimitié d’un autre pensionnaire de cette demoiselle mûre, un terrible ambitieux, l’abbé Troubert. Par surcroît, il trouve moyen de heurter et de blesser profondément, sans le savoir, les ambitions mondaines de Mlle Gamard. La manœuvre de celle-ci et de l’abbé Troubert fait tomber le pauvre Birotteau dans un simple piège légal. En vertu d’un imprudent contrat de location qu’il avait signé, il se trouve chassé de la maison, et dépouillé de tout son bien au bénéfice de l’abbé Troubert. Il s’ensuit un procès. Le débat grossit et s’envenime en se compliquant de questions politiques. Toutes les conséquences retombent sur la tête de l’abbé Birotteau qui voit ses derniers jours attristés, et est réduit à une fin misérable.

Commentaire

L’histoire est rendue avec un sens du pittoresque et une finesse d’analyse qui ne peuvent être dépassés. En plus des nombreuses figures secondaires, les protagonistes apparaissent dessinés avec un tel bonheur artistique qu’ils peuvent être comptés au nombre des créations les plus réussies du grand romancier.

Balzac montre l’action de «*la congrégation*», une association de catholiques militants qui était une excroissance monstrueuse de l’Église (comme aujourd’hui l’Opus Dei), dont le but proclamé était de rechristianiser la France après la Révolution. C’est seulement dans la dernière page qu’il tire la leçon de l’événement : depuis que l’Église a été presque complètement éloignée des grandes affaires politiques, les natures ardentes et énergiques comme celle de l’abbé Troubert forment une classe de célibataires, qu’on qualifierait actuellement de «refoulés», prêts à manifester, en toutes occasions, par des intrigues impitoyables leurs admirables et terribles qualités.

Mai 1832
“La bourse”

Nouvelle de 33 pages

Un jeune peintre parisien est séduit par une jeune fille qui habite avec sa mère près de son atelier. Il en vient à fréquenter leur appartement, et à y jouer au whist avec d'autres invités. Il ne connaît pas leur situation sociale, et s'étonne quelque peu de voir la mère gagner si souvent. Un soir, il oublie sa bourse sur la table, s'étonne qu'on ne l'ait pas retrouvée, en conçoit des soupçons sur la moralité des deux femmes. Mais, lorsqu'on lui offre une nouvelle bourse brodée sur le modèle de l'ancienne, il épouse la jeune fille.

De juin à août, Balzac séjourna à Saché, puis à Angoulême, chez Zulma Carraud ; puis en août et septembre, à Aix-les-Bains, avec la marquise de Castries.
Il écrivit :

Août 1832
“La grenadière”

Nouvelle de 25 pages

«*La grenadière*», c'est le nom d'une vieille maison de campagne située au bord de la Loire, et toute proche de Tours. Au début de la Restauration, cette maison est louée par une femme encore jeune, dont la santé délicate semble ruinée par une grave maladie. Elle se fait appeler Mme Willemsens ; elle vit là, fuyant tout contact avec le monde, entièrement absorbée par l'éducation de ses deux fils. Moins de deux ans plus tard, la pauvre femme meurt, laissant ses deux enfants seuls au monde. Son fils aîné, Louis, qui n'a guère que quinze ans, montre un caractère courageux que renforce encore l'éducation qu'il a reçue. Il apparaît clairement qu'il est capable de tenir la promesse qu'il a faite à sa mère : il saura veiller avec une sollicitude paternelle sur son jeune frère ; il sera prêt à affronter avec bravoure la lutte pour la vie. La confession de la mère mourante à son fils, ainsi que d'autres détails insérés çà et là, comme au hasard, nous laissent entrevoir le passé orageux de Mme Willemsens : c'est toute la romantique histoire d'une passion coupable, avec ses tragiques conséquences, ennoblie par le malheur et rachetée par l'amour maternel.

Commentaire

Ce récit est traité avec un accent de tendresse sauvage, et dans un style qui, sans renoncer aux longues analyses toujours chères à Balzac, reste pur de toute prétention réaliste ainsi que de digressions morales. «*La grenadière*» dégage un halo poétique d'une rare pureté, ce qui lui donne une place privilégiée dans l'œuvre du romancier.

Septembre 1832
“La femme abandonnée”

Nouvelle de 45 pages

Au printemps 1822, le baron Gaston de Nueil, un jeune Parisien, est envoyé en convalescence à Bayeux, auprès de sa famille, dans un milieu aristocratique local et étriqué. On lui parle de la vicomtesse de Beauséant qui, après une aventure malheureuse avec le marquis d'Ajuda-Pinto, qui l'avait abandonnée, s'était réfugiée dans un château de Basse-Normandie, à Courcelles, où elle vit en

solitaire, à l'écart du monde, refusant toute invitation, limitant les visites. Cette mystérieuse personnalité hors norme intrigue Gaston qui tourne autour de son château, observe, se décide à entrer, et réussit à s'y faire recevoir. La vicomtesse le reçoit fraîchement ; mais, comme elle garde tout son pouvoir de séduction, il tombe sous le charme. Avec une fermeté élégante, elle résiste aux innocents témoignages d'amour du jeune homme. Pour lui échapper, elle part à Genève, où il parvient à la rejoindre. Les deux amants vivent alors neuf années magnifiques qui font oublier à la vicomtesse sa terreur de l'abandon.

Le couple revient en France. La famille de Gaston, en particulier sa mère, femme vertueuse qui a toujours refusé de voir la vicomtesse, veut lui faire épouser une jeune fille inintéressante mais fortunée. La vicomtesse, au désespoir, lui demande de choisir, lui montrant son intérêt pour son avenir, redoutant leur différence d'âge (Gaston a alors trente ans et la vicomtesse quarante), dans l'espoir qu'il abandonne l'idée du mariage, et lui revienne. Mais il réagit mal, et il lui fait connaître sa décision par lettre, au lieu de se précipiter à ses pieds. Elle lui fait alors annoncer qu'elle est partie. Il se marie. Elle est donc abandonnée pour la seconde fois. Elle lui renvoie, sans l'avoir lue, la lettre qu'il lui a envoyée. Sans se soucier de son épouse, il finit par se suicider.

Novembre 1832
"Les Marana"

Nouvelle de 64 pages

En 1811, les troupes du maréchal Suchet prennent Tarragone. S'y trouve réfugiée la Marana, une prostituée italienne, qui a été chassée de Venise par les guerres de la Révolution française. Elle a une fille, Juana, à laquelle elle a toujours caché ses origines, et qu'elle a confiée au drapier Pérez de Lagounia et à sa femme pour qu'ils l'éduquent, en espérant que le sort de prostituée qui pèse sur les femmes de sa famille prendra fin avec elle qui pourrait faire un digne mariage. Mais le capitaine Montefiore, qui s'est installé dans cette maison précisément parce que s'y trouve une très belle fille, vient contrarier ses plans. Elle le découvre dans la chambre de sa fille, et menace de le tuer. Juana a de lui un enfant, Juan, qu'il n'a pas à reconnaître, car il réussit de justesse à éviter le mariage en confiant la jeune femme à son ami, le capitaine Diard, qui l'épouse, et auquel Juana donne un fils légitime. Diard quitte alors la carrière militaire, et emmène sa famille à Paris où il espère réussir. Malheureusement, il fait de mauvaises affaires, mène une vie dissipée, emmène sa famille à Bordeaux, puis dans les Pyrénées, où il se lance dans le jeu. Et c'est là que Montefiore surgit de nouveau pour le ruiner définitivement.

Commentaire

On y lit :

-«*Tarragone prise d'assaut, Tarragone en colère, faisant feu par toutes les croisées ; Tarragone violée, les cheveux épars, à demi nue, ses rues flamboyantes inondées de soldats français tués ou tuant.*»

-«*L'amour crée dans la femme une femme nouvelle : celle de la veille n'existe plus le lendemain.*»

En 1832, après quelques essais insérés dans la revue légitimiste "*Le rénovateur*", Balzac vit un article intitulé "*Du gouvernement moderne*" refusé par un directeur très conservateur qui ne voulait pas comprendre «*les choses voulues par la nature des idées du siècle*».

Il publia :

1832
“Louis Lambert”

Roman de 117 pages

Le narrateur rencontre un jeune homme surdoué, étudiant au collège des Oratoriens de Vendôme grâce à la protection de madame de Staël. Absorbé par ses études personnelles, il reste à l'écart des autres. Il lit, en particulier, Swedenborg. Il a pour héros Napoléon. Ses professeurs ne comprennent pas sa soif d'absolu, et il est souvent l'objet de railleries et de brimades de la part de ses camarades. Il passe pour fou auprès de tous, excepté Pauline, sa fiancée, qui prend soigneusement note de ses pensées, et les réunit dans le *“Traité de la volonté”*, qu'il n'a pas eu le temps d'achever, victime qu'il est de l'incompatibilité de son génie de voyant et de la réalité qui l'entoure.

Commentaire

C'est une œuvre à laquelle Balzac attachait un grand prix, et qui mérite de retenir l'attention par sa valeur autobiographique et par les lumières singulières qu'elle jette sur la structure spirituelle de *“La comédie humaine”*.

En juillet 1833, Balzac publia le deuxième «dixain» des *“Contes drolatiques”*.
Il aurait proféré cette déclaration célèbre, à la fois sérieuse et ironique : *«Saluez-moi, je suis tout bonnement en train de devenir un génie.»*
Il écrivit :

Septembre 1833
“Le médecin de campagne”

Roman de 243 pages

En 1829, le commandant Genestas arrive dans un village du Dauphiné où il rencontre le docteur Benassis, qui, en dix ans, a transformé un village misérable et arriéré en petite ville prospère. Il s'installe chez lui, sous le prétexte de faire soigner d'anciennes blessures. Les deux hommes se lient d'amitié, et le commandant accompagne le médecin dans ses visites. Il découvre alors comment, devenu maire du village, il y a apporté la prospérité en appliquant des théories novatrices. Par de grands travaux hydrauliques, il a transformé une terre aride en terre cultivable où l'on a pu planter blé et arbres fruitiers ; il a aussi fait démolir des habitations insalubres pour en construire de nouvelles, mieux éclairées ; il a créé une vannerie et une scierie ; il a fait construire une voie qui relie le village à la route de Grenoble ; un boulanger, un maréchal-ferrant et beaucoup d'artisans sont venus se joindre à la population, qui, cinq ans plus tard, connaît une certaine prospérité, avec l'installation de commerces, d'industries, de structures municipales (mairie, école). Finalement, les deux nouveaux amis se racontent leur vie. Le commandant Genestas révèle qu'il a un fils adoptif malade, Adrien, qu'il veut confier au médecin, qui accepte et réussit à le guérir. De son côté, Benassis confie son secret au commandant : l'énorme tâche qu'il a accomplie pour le village était une manière d'expiation, car, après la mort d'une jeune fille qu'il a séduite dans sa jeunesse, et celle du fils qu'il a eu d'elle, il a décidé de mettre sa vie au service des autres.

Commentaire

Dans sa préface, Balzac parle de son *«modeste projet»* s'excuse à l'avance des longueurs (que d'autres qualifieront par la suite de longueurs «balzaciennes»), et donne déjà le ton dans une phrase incisive : *«Il se rencontre au fond des provinces quelques têtes dignes d'une étude sérieuse, des*

caractères pleins d'originalité, des existences tranquilles à la superficie et que ravagent secrètement de tumultueuses passions.»

Les deux personnages ont des dialogues d'idées qui révélaient le programme politique de Balzac : adepte des théories de Joseph de Maistre, légitimiste et partisan de libertés très définies, il dénonçait les dangers du suffrage universel, faisait de la famille la cellule sociale par excellence, et affirmait la nécessité d'une hiérarchie sociale qu'assurent «*la religion, la monarchie*». Il promouvait aussi la nécessité de l'amélioration des conditions de vie des paysans, et la rédemption par le don de soi.

Le roman prit place dans les "*Scènes de la vie de campagne*" dans l'édition de "*La comédie humaine*".

Le 25 septembre 1833, à Neuchâtel, Balzac rencontra «*l'étrangère*», une riche Polonaise, Éveline Hanska, née comtesse Rzewuska, qui avait deux ans de moins que lui. Le 6 octobre, il lui écrivit : «*Je t'ai vue, je t'ai parlé, nos corps ont fait alliance comme nos âmes, et j'ai trouvé en toi toutes les perfections que j'aimais.*»

Il élargit le cercle de ses relations : marquis de Fitz-James, baron James de Rothschild.

Il écrivit :

Février 1833

"Ferragus"

Roman de 127 pages

En 1819, Auguste de Maulincour, jeune officier de cavalerie, est amoureux de Clémence, la jeune femme d'un riche agent de change, Jules Desmarets. Mais elle reste insensible à ses avances. Or, un jour, se promenant dans un quartier mal famé de Paris, il l'aperçoit au moment où elle entre dans une maison misérable. La retrouvant le même soir chez Mme de Nucingen, il lui révèle ce qu'il a vu, mais reçoit un démenti formel. Il espionne la maison suspecte où elle rend visite régulièrement à un vieil homme étrange, dont il apprend qu'il s'appelle Ferragus. Or celui-ci laisse tomber une lettre où il est question de reproches à son adresse formulés par une jeune femme, Ida Gruget, couturière et prostituée, qui est sa maîtresse. Auguste monte chez Ferragus, et découvre que Clémence est bel et bien chez cet être aux airs dangereux, et qu'il est son père. Il est alors victime de plusieurs accidents qui auraient pu lui coûter la vie, et il se voit provoqué en duel par le marquis de Ronquerolles, qui est soupçonné d'agir sous les ordres de Ferragus. Lors d'un bal, ce dernier saisit Auguste par le bras, et lui annonce qu'il doit mourir. Devant ces menaces, le jeune homme révèle à Jules Desmarets ce qu'il sait, et meurt empoisonné.

Désormais, le récit se fixe sur Jules Desmarets qui surprend de petits mensonges de la part de sa femme, conçoit pour la première fois des soupçons qui le font terriblement souffrir, et compromettent un couple dont l'union était jusqu'alors parfaite. Et il en vient, par sa curiosité, à provoquer la mort de sa femme adorée car elle ne peut supporter l'idée d'une ombre de méfiance. La vérité se fait jour après sa mort seulement, les funérailles révélant la puissance de Ferragus, «*le chef des Dévorants*» : Ida meurt aussi ; Jules demeure seul.

Commentaire

Ce roman d'aventures écrit sans plan, plein de péripéties, aligne coup de théâtre sur coup de théâtre. Est mêlé à la réalité le fantastique de la puissance mystérieuse des «*Dévorants*», «*nom d'une des tribus de Compagnons ressortissant jadis de la grande association mystique formée entre les ouvriers de la chrétienté pour rebâtir le temple de Jérusalem*», espèce de franc-maçonnerie qui exerce une puissance qui ne respecte ni l'ordre social tel qu'il est juridiquement constitué, ni la morale naturelle ou religieuse. Mais les mentions de «*treize prêtres venus de diverses paroisses*», d'«*un convoi où il y*

avait treize voitures de deuil» sont les seules allusions explicites à la société secrète des Treize qu'on ne comprendrait pas sans la préface dont Balzac coiffa la publication.

Il l'imagina car il avait la conviction que l'individu, quels que soient son rang, son idéal, son ambition, ne peut rien s'il ne s'appuie pas sur un groupe. Il choisit le nombre treize parce qu'il donne une tonalité sombre, voire maléfique. Il écrit : *«Il s'est rencontré, sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir, alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés, assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient, assez forts pour se mettre au-dessus de toutes les lois, assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins, criminels sans doute, mais certainement remarquables par quelques-unes des qualités qui font les grands hommes et ne se recrutant que parmi les hommes d'élite. Enfin, pour que rien ne manquât à la sombre et mystérieuse poésie de cette histoire, ces treize hommes sont restés inconnus.»* Il révéla cependant les noms de quelques-uns d'entre eux : Ferragus XXIII, leur chef, alias Bourignard, ancien forçat ; Marsay ; le général de Montriveau ; Ronquerolles ; Maxime de Trailles ; et l'on peut supposer que Vautrin eut des relations avec cette association à la vérité étrange, et qui a posé bien des problèmes aux commentateurs du romancier.

Les Treize ne forment pas la seule société secrète de *«La comédie humaine»* ; elles y abondent au contraire ; elles sont les reflets d'une époque qui connaissait les complots bonapartistes, l'agitation des carbonari, la propagande des Rose-Croix, le développement croissant des loges maçonniques. Ainsi, à côté des Treize, voyons-nous travailler la Congrégation dans *«Le curé de Tours»*, le groupe des hommes d'affaires de *«Gobsek»*, le Cénacle des *«Illusions perdues»*, la pieuse et bienfaisante association des *«Frères de la Consolation»* dans *«L'envers de l'histoire contemporaine»*, la *«Société des Dix-Mille»* et les *«Grands Fanandels»* de Vautrin.

Mais ce qui est singulier, dans le cas des Treize, c'est qu'ils ne travaillent au service d'aucun idéal religieux ou intellectuel, ni d'aucune ambition politique, ni d'aucun intérêt. Ces hommes, qui appartiennent aux milieux les plus divers, sont fanatisés par *«une religion de plaisir et d'égoïsme»*, *«recommencèrent la société de Jésus au profit du diable»*. Ils sont avant tout des révoltés, et, par là, ils se rapprochent des héros de Byron si abondants dans les romans de jeunesse de Balzac, par exemple Argow le Pirate et sa bande, unis eux aussi par un pacte mystérieux. Mais ils montrent aussi l'évolution qui s'est faite entre 1820 et 1833 dans la conception romanesque de Balzac : le révolté est devenu un homme du monde, le pirate trouve son incarnation moderne dans des arrivistes comme Marsay, de Trailles ou, bientôt, Rastignac.

L'histoire des Treize se résume finalement en des interventions arbitraires dans la vie privée, qui n'ont qu'une importance relativement mineure. Elle est constituée de *«dramas dégouttant de sang, de comédies pleines de terreurs»*, qu'on trouve dans une trilogie de romans qu'on peut cependant, comme la critique ne cesse de le répéter depuis leur première parution, lire, comprendre ou interpréter sans que l'idée de cette société secrète soit guère nécessaire, tandis que les liens entre eux sont extrêmement lâches. Ce qui prime est, d'une part, le portrait présenté par chacun de ces trois romans d'une femme amoureuse, chacune représentant un type différent de l'amour ; d'autre part, le tableau qui est dressé des rapports entre la société parisienne et cet amour.

En fait, le rôle de Ferragus et des *«Dévorants»* est de faire avancer l'action, d'y intervenir de manière quasiment diabolique, d'une part, pour assurer la mort d'un des personnages (Auguste Maulincour) et, d'autre part, pour exaucer le vœu, interdit par la loi, du veuf de l'héroïne de garder près de lui ses cendres. Cette histoire est avant tout celle de l'épouse aimante, innocente et pure qui succombe sous le poids des soupçons, plausibles mais erronés, d'un mari qui l'adore, le cœur du roman étant le couple, modèle de l'amour conjugal qui est célébré. Mais un soupçon vient gâter le bonheur conjugal qui, pour Balzac, était à conquérir chaque jour (il s'est marié très tard et il est alors mort très vite !). La passion de la paternité que montre Ferragus annonçait celle du père Goriot. Et ce roman noir est aussi un roman de mœurs où l'on trouve une magnifique description de Paris, de la société parisienne, qui inaugure le thème de la Ville dans *«La comédie humaine»*.

Le roman parut dans la *“Revue de Paris”* en mars et avril 1833, avec une préface et une postface qui annonçait «*deux nouveaux Treize*» : «*La seconde [histoire] aura pour titre : “Ne touchez pas la hache”* [le titre allait être finalement *“La duchesse de Langeais”*], et la troisième : *“La femme aux yeux rouges”* [le titre allait être finalement *“La fille aux yeux d’or”*].

En 1834, *“Ferragus”* parut en volume, dans le tome II des *“Scènes de la vie parisienne”*. La presse attesta le succès que remporta le livre, mais avec quelques pointes : *“Le charivari”* fit paraître un morceau, signé A.S., d’une satire mordante où il était question des Treize : «*Le Sire de Balzac fait partie de cette terrible association des Treize, dont le chef, le farouche dévorant Ferragus, est mort d’un coup de stylet l’année dernière. On sait que rien n’est impossible pour les Treize, le bien comme le mal. [...] Eh bien ! malgré toute cette puissance, ils n’ont jamais réussi à faire vendre les “Contes drolatiques”*».

En 1829, le roman fut repris dans l’édition Charpentier.

En 1843, dédié «*À Hector Berlioz*», il entra dans le tome I de la troisième édition des *“Scènes de la vie parisienne”* (première édition de *“La comédie humaine”*, tome IX).

Si Balzac, en 1833, était déjà célèbre, un contrat de publication signé avec une editrice, Mme Béchet, le 20 octobre, l’incita à envisager son œuvre comme un ensemble qui, sous le titre *“Études de mœurs au XIXe siècle”*, se diviserait en *“Scènes de la vie privée”*, *“Scènes de la vie parisienne”*, *“Scènes de la vie de province”*, etc. Et ce contrat devait lui permettre de faire face aux dettes qui commençaient à s’accumuler, car il aimait les plaisirs, fréquentait assidument les salons parisiens, ne se souciait guère d’économies. Depuis que *“La peau de chagrin”* lui avait apporté le succès, il conjugait jusqu’à l’épuisement vie mondaine et travail acharné.

Il écrivit :

Novembre 1833
“L’illustre Gaudissart”

Nouvelle de 36 pages

Parangon du commis-voyageur, *«l’illustre Gaudissart»*, devenu non seulement vendeur d’assurances mais vendeur d’abonnements à des journaux dont celui des saint-simoniens, vient à Vouvray, en Touraine. Mais le maire, facétieux et ennemi des idées nouvelles, le dirige vers un fou qui est un prétendu vigneron. Les propos du commis-voyageur sont compris à contre-sens par le fou qui revient toujours à son idée fixe : vendre d’un vin qu’il n’a pas, ce qu’il parviendra pourtant à faire, le *«Parisien en province»* ayant trouvé plus malin que lui. Apprenant qu’il a été victime d’une supercherie, il veut se battre en duel à l’épée, mais est convaincu de le faire avec des pistolets qui ne présentent pas de danger.

Décembre 1833
“Eugénie Grandet”

Roman de 180 pages

Ancien tonnelier que d’habiles spéculations ont considérablement enrichi sous la Révolution, le père Grandet vit à Saumur avec sa famille qu’il tyrannise de son avarice méthodique. Sa fille, Eugénie, riche héritière, objet des convoitises de deux familles de la ville, se montre soumise au despotisme paternel jusqu’au jour où un amour naissant pour son cousin, Charles, fait d’elle une jeune femme à la volonté opiniâtre qui aide le jeune homme à sortir du malheur. Mais elle l’attendra en vain, et finira sa vie immensément riche mais solitaire.

De décembre 1833 à février 1834, Balzac séjourna à Genève avec Mme Hanska, le 26 janvier étant un «*jour inoubliable*».

Il écrivit :

Janvier 1834
"La duchesse de Langeais"

Nouvelle de 104 pages

Le général français Montriveau, qui débarque dans une île espagnole lors de l'expédition française envoyée pour rétablir l'autorité de Ferdinand VII, recherche, depuis cinq ans, dans tous les couvents d'Europe et d'Amérique, une femme dont il avait perdu toute trace. Au Carmel, il découvre une sœur Thérèse qui est celle qu'il recherche, et obtient de lui parler en présence de la mère supérieure. Elle refuse de le suivre, mais laisse paraître son amour.

Dans un long retour en arrière, le narrateur se livre à de longues considérations sur la société sous la Restauration où les valeurs dominantes sont celles de l'hypocrisie, de l'importance des apparences et de l'argent. C'est cette société qui a formé Antoinette de Navarreins, épouse du duc de Langeais avec lequel elle faisait chambre à part. Montriveau s'éprit d'elle dès leur première rencontre, et lui voua un culte pur et absolu ; mais, s'il fut encouragé par elle, il essaya en vain d'obtenir des preuves d'amour irréfutables de cette coquette, car, toute à ses calculs mondains, elle lui opposa, hypocritement, des arguments religieux. Son ami Ronquerolles le persuada d'user de la manière forte. Lors d'un bal, il raconta à Antoinette, tout en regardant son cou, le souvenir qui l'avait le plus marqué, à Westminster où le gardien lui aurait dit : «*Ne touchez pas à la hache*» en montrant celle qui avait servi à trancher la tête de Charles Ier. Un peu plus tard, il la fit enlever par les Treize, et conduire, pieds et poings liés, chez lui, où il menaça de la punir en appliquant sur son front une croix rouge au feu. In extremis, il y renonça, et la fit reconduire au bal. Désormais, la duchesse était follement éprise, mais la situation était renversée : Montriveau la fuit. Au bout de plusieurs semaines d'efforts infructueux, elle envoya son cousin, le vidame de Pamiers, pour fixer un rendez-vous qu'un malentendu fit échouer. Montriveau apprit la vérité trop tard. Elle s'était enfuie.

Le dernier chapitre raconte l'enlèvement par les Treize de la duchesse devenue sœur Thérèse. Mais ils ne trouvent que son cadavre qu'ils décident de jeter dans la mer.

Commentaire

La duchesse de Langeais est présentée comme une coquette parisienne qui, trop tard, découvre le véritable amour auquel elle s'apprête à tout sacrifier. Le personnage a été inspiré à Balzac par Mme de Castries, auprès de laquelle il subit un échec dont il se vengea ainsi. Il était convaincu qu'il s'agissait là de ce qu'il avait fait de mieux en psychologie féminine, écrivant à Mme Hanska : «*Allons, ange à moi, décidément, tu tressailleras, tu palpiteras en lisant "Ne touchez pas la hache", car c'est, en fait de femme, ce que j'aurai fait jusqu'à présent de plus grand. Aucune femme de ce faubourg ne peut ressembler à cela.*» (20 février 1834). Mais le "Journal des femmes" du 5 avril 1834 s'en prit à l'in vraisemblance du portrait de la duchesse de Langeais, disant que, même s'il existe dans la société des femmes froides et insensibles, «on ne les gagne pas en les menaçant de les marquer au front du signe que les malfaiteurs portent à l'épaule. On ne les attache pas à soi en les foulant aux pieds ; les femmes froides ont au moins de commun avec les femmes vraiment tendres, la fierté.» En revanche, le "Bulletin de la censure" trouvait qu'«Il y a dans ce livre de belles pages sur l'excellence de la vie monastique, de la vie contemplative, qui fait oublier des intérêts terrestres à mesure que l'âme monte vers la sphère du ciel. Quand il veut, l'auteur comprend et développe à merveille la puissance et la grandeur des institutions catholiques.»

La nouvelle fut publiée en mars 1834 dans le magazine "L'écho de la jeune France" sous le titre *‘Ne touchez pas la hache’*.

En 1941, Giraudoux adapta la nouvelle, et écrivit les dialogues d'un film tourné par Jacques de Baroncelli, avec Edwige Feuillère et Pierre Richard-Willm. Il sortit en 1942.

En 2007, Jacques Rivette fit une autre adaptation cinématographique dans *‘Ne touchez pas à la hache’*, avec Jeanne Balibar et Guillaume Depardieu.

1834

‘Aventures administratives d’une idée heureuse recueillies et publiées par le futur auteur de l’histoire de la succession du marquis de Carabas dans le fief de Cocquatrix’

Nouvelle

Le jeune héros, Lamblerville, est «*dévoré*», depuis le début du XVII^e siècle, par l’idée d’un canal de l’Essonne, qui l’entraîne dans une rêverie technologique.

Commentaire

Balzac, s’il se montre un homme plaisantant, et même divaguant, voulut, dans ce texte ouvertement présenté comme une fantaisie, dénoncer «*les passions ignobles et les intérêts mesquins qui entravent, en France, la réalisation des idées les plus importantes*». Il fit allusion à la tendance mythique de son génie, qui est hermétique aux épiciers.

Ce personnage étant censé avoir plus de deux cents ans, on peut se demander s’il est un revenant, un mort-vivant, un immortel.

Balzac laissa le texte inachevé.

Septembre 1834

‘La recherche de l’absolu’

Roman de 200 pages

Plein de bon sens jusqu’à la cinquantaine, bon époux et bon père, Balthazar Claës dilapide sa fortune en dix ans, voit sa femme mourir de chagrin, et se désintéresse totalement des siens, tout habité qu’il est de la passion de l’alchimie, poursuivant en fait, avec obstination, à travers la transmutation des métaux, l’énigme de l’univers. Il s’acharne à découvrir un mystère qui dépasse les possibilités de la science. Son désir est celui de la connaissance scientifique de l’absolu. Il périt victime d’un orgueil intellectuel qui le conduit à la ruine et à la folie, et sa mort apparaît comme une libération, au moment même de la découverte de l’absolu.

Commentaire

Le roman fait partie des *‘Études philosophiques’* de *‘La comédie humaine’*. Il illustre les ravages que peuvent causer les plus nobles sentiments, ici le désir de connaissance, quand ils envahissent un esprit, deviennent une passion si extrême qu’elle le condamne. Balthazar Claës est un personnage faustien, véritable «Icare de l’esprit» (Stefan Zweig).

Septembre 1834
"Le père Goriot"

Roman de 270 pages

À Paris, en 1819, dans la pension Vauquer, le père Goriot mène une vie misérable pour mieux combler ses deux filles qu'il idolâtre. Richement mariées et mêlées à des intrigues de toutes sortes, elles l'abandonnent, même à son agonie. Dans la pension se trouve aussi le jeune provincial naïf mais ambitieux Eugène de Rastignac qui profite de cette expérience et de celle d'un autre pensionnaire, l'inquiétant Vautrin, pour faire son éducation et se montrer, à la fin, prêt à affronter Paris et la société.

Pour un résumé plus complet et une analyse, voir, dans le site, BALZAC - "Le père Goriot"

Dans "*Le père Goriot*", Balzac fit, pour la première fois, reparaître des figures déjà apparues dans d'autres œuvres. Ce retour des personnages d'un roman à l'autre lui donna l'idée de la composition d'une œuvre cyclique, faisant «*concurrence à l'état civil*», d'une vaste fresque qui décrirait la société française de l'époque, le retour des personnages devant être le fil conducteur qui permettrait de structurer l'ensemble. Ainsi, Jacques Collin, dit Trompe-la-mort, dit Vautrin, et Eugène Rastignac, allaient apparaître, soit à l'avant-plan, soit en toile de fond, dans plus de vingt romans. Il songea aussi à grouper ses scènes et études en un ensemble organisé qui serait une réplique de la société tout entière.

Il écrivit :

Novembre 1834
"Un drame au bord de la mer "

Nouvelle de 20 pages

En 1821, sur le littoral d'une presqu'île de Bretagne, les deux joyeux amoureux, Louis et Pauline, découvrent une grotte, où se trouve un homme immobile, brûlé par le soleil, dont les yeux seuls s'animent un bref instant. Un pêcheur leur raconte alors l'histoire de l'Homme-au-vœu. Il était autrefois un fier marin nommé Cambremer qui habitait avec sa femme une maison isolée sur un îlot. Ils n'eurent qu'un seul enfant, qu'ils gâtèrent, ne lui refusant aucun caprice, si bien que, en vieillissant, il devint un tyrannique jouisseur qui, un jour, vendit les meubles pour obtenir de quoi s'amuser ; puis poignarda sa mère, l'atteignant au bras, pour mettre la main sur une pièce d'or. Cambremer décida donc de faire disparaître ce monstre, et sa femme en mourut de douleur. Il fit alors le vœu de s'exposer face à l'océan, de s'y confondre avec le roc, afin d'expier la mise à mort de ce fils, Joseph, son unique frère, et Pérotte, une toute jeune et jolie nièce, assurant désormais sa subsistance.

En 1835, Balzac fit la connaissance de la comtesse Guidoboni-Visconti. Sa beauté provocante et son tempérament enflammé le séduisirent immédiatement, même s'il était encore l'amant de Laure de Berny, et aussi celui d'Ewelina Hańska. Il avait l'habitude de mener de front plusieurs liaisons. La comtesse savait tout cela, et s'en amusait. Elle ne lui céda pas immédiatement, fit comprendre à son futur amant que, pour lui plaire, il devait adopter une autre tenue vestimentaire ! Mais, à la fois généreuse, spontanée et admirant l'écrivain, elle le sauva de situations financières désastreuses. On a pu penser qu'il fut le père du fils de la comtesse, Lionel-Richard.

Il écrivit :

Avril 1835
"La fille aux yeux d'or"

Nouvelle de 77 pages

Après un tableau détaillé de la société parisienne qui est montrée dominée par la soif de l'or et du plaisir, qui est comparée aux cercles de l'enfer dantesque, apparaît le personnage d'Henri de Marsay qui, fils naturel de lord Dudley, très beau jeune homme, adroit, intelligent et riche, le type même du dandy de la Restauration, mène une existence soumise à la recherche du plaisir. Or il remarque aux Tuileries la mystérieuse « *fille aux yeux d'or* » dont la beauté fascine Paris. Pressentant que l'attirance est réciproque, il guette son retour et la voit disparaître dans un hôtel de la rue Saint-Lazare. Renseignements pris, il découvre que Paquita Valdès est étroitement enfermée, surveillée nuit et jour, dans l'hôtel du marquis San-Réal qui est organisé comme une forteresse. Ayant appris qu'elle reçoit des lettres de Londres, il emploie ce moyen pour parvenir à communiquer avec elle. C'est ainsi qu'elle lui indique les modalités d'un rendez-vous dans un bouge où il doit se rendre masqué, rencontre qui est des plus passionnées en dépit de la présence d'une duègne. Un deuxième rendez-vous est fixé ; cette fois-ci, de Marsay doit se laisser bander les yeux par le mulâtre Christemio, fidèle serviteur de Paquita qui dénoue le foulard et, dans un boudoir d'un luxe exquis, se montre voluptueuse. Pourtant, l'abandon à la passion tourne au délire, à la folie masochiste : se disant esclave, elle lui offre d'abord un poignard et l'invite à la tuer ; ensuite, elle l'habille d'une robe de velours rouge et ils se gorgent de plaisir. Le lendemain une pensée se fait jour dans l'esprit de De Marsay : il aurait été joué, aurait posé pour une autre personne. Au troisième rendez-vous, Paquita le traite en homme et se donne pleinement à lui, laissant pourtant échapper, au plus fort du plaisir, le nom « *Mariquita* », ce qui provoque chez lui le désir de la tuer. Christemio l'oblige à sortir. Huit jours plus tard lorsqu'il se présente, accompagné de trois des Treize, pour se venger, il la trouve étendue, sanglante, aux pieds de la marquise de San-Réal, elle aussi fille de Lord Dudley, donc sa demi-sœur, qui a tué son amante, « *la fille aux yeux d'or* ».

Commentaire

Ce dernier épisode de la trilogie, "*L'histoire des Treize*", est une véritable descente aux enfers humains. De toute "*La comédie humaine*", c'est le réquisitoire le plus sévère et le plus célèbre porté contre une ville qui fascine et répugne en même temps. Dans ce cadre parisien se joue un drame passionnel où le sentiment entre pour peu de chose, mais où les sens sont une question de vie et de mort. Il n'est pas fait mention des Treize quand de Marsay se fait accompagner de trois amis, dont Ferragus, en allant chez Paquita afin de se venger d'elle.

Balzac allait poursuivre l'histoire des Treize dans un troisième roman qu'il annonça dans la postface : « *l'aventure toute parisienne de "La fille aux yeux d'or", histoire d'une passion terrible, devant laquelle a reculé notre littérature, qui ne s'effraie cependant de rien.* »

Le "*Bulletin de censure*" fulmina : « Ce roman est tout simplement absurde, de tout point immoral et impossible. » Mais A. Guérault écrivit une critique ironique : « Vous parlerai-je de M. de Balzac ? Si je n'écoutais que mon penchant, je me tairais ; mais dans l'intérêt de son talent, dans celui de nos plaisirs, il n'est pas possible de laisser passer sans réclamation une histoire que M. de Balzac vient de publier sous le titre de "*La fille aux yeux d'or*". M. de Balzac est l'historien privilégié des femmes [...] M. de Balzac est le conteur par excellence, l'homme des nuances et des détails [...] Eh bien ! savez-vous ce qu'imagine aujourd'hui M. de Balzac ? Savez-vous où il va prendre ses héroïnes ? quelles mœurs il nous représente ? [...] quand le mot de l'énigme s'est enfin révélé, j'ai pensé qu'il eût mieux valu que le jour ne se fût jamais levé sur cette ténébreuse apocalypse. [...] il est des choses qu'il ne faut pas savoir, dont on peut fort bien parler dans un déjeuner de garçons, après le champagne, mais qu'il est tout-à-fait inutile de raconter et d'enseigner aux dames. » Et Mme Sophie C., dans "*Le petit courrier des dames*" (30 novembre 1835) se scandalisa : « Nous ne recommandons la lecture de ce monstrueux drame qu'à celles de nos lectrices dont les nerfs ne seront pas trop délicats, et encore ne vaudrait-il pas mieux s'abstenir, malgré tous les charmes de Paquita, de faire la

connaissance avec elle, et surtout avec M. Henri et sa terrible sœur, qui ne peut passer, d'après le sens que nous donnons à ce mot, pour une femme de Balzac?» Quant à Henri de Marsay, ce «n'est pas un homme du meilleur des mondes, c'est une créature infernale née du cerveau de M. de Balzac, comme presque tous ses hommes, pour faire ombre à la femme.» La nouvelle a été commentée par Proust (III, 706).

Mai 1835
"Melmoth réconcilié"

Nouvelle de 50 pages

Castanier, un caissier parisien qui a commis une escroquerie, est empêché d'en profiter par Melmoth qui jouit d'un pouvoir extraordinaire après avoir vendu son âme au diable. Ce pouvoir passe à Castanier, tandis que Melmoth meurt réconcilié. Enfin, Castanier cède son redoutable pouvoir à un spéculateur, et il passe à différentes autres personnes avant de se perdre.

Commentaire

Melmoth est le maudit qu'avait créé l'Irlandais Maturin dans '*Melmoth the wanderer*,' '*Melmoth, l'homme errant*' (1820). Balzac, ayant été initié au martinisme dont le but était la réconciliation avec Dieu, a, dans ce qu'il considérait comme une «*diablerie philosophique*», repris le personnage qui subissait la damnation éternelle pour le faire renoncer aux pouvoirs dont il jouissait, et lui faire réintégrer la condition humaine. Quel aveu de défaite implique, pour un ambitieux, ce retour au point de départ ! Quelle chute est le prix de cette réconciliation ! Le héros, qui a voulu être un démon puis s'est désolé de ne pouvoir être un ange, est rendu à la dualité tyrannique de sa nature et à l'ambiguïté de sa condition. Ainsi, le pouvoir satanique circule comme le fait l'argent chez Balzac. Le pacte diabolique devient le symbole du pacte social, tel que le construit et le maintient la bourgeoisie libérale.

On peut rapprocher l'atmosphère de cette nouvelle de celle de la première partie de "*La peau de chagrin*".

En mai 1835, Balzac alla à Vienne rejoindre Mme Hanska. Le 20 mai, il fut reçu par Metternich. Il écrivit :

Octobre 1835
"Le contrat de mariage"

Roman de 140 pages

Paul de Manerville, élevé durement par un père avare et riche, s'est lancé, lorsqu'il est devenu l'héritier de l'immense fortune paternelle gérée par le bon notaire Mathias, dans une vie de plaisirs. Il quitte, après avoir été attaché d'ambassade, Bordeaux, sa ville d'origine, et fréquente les lieux les plus en vogue à Paris. Après avoir un peu brillé dans le monde parisien, il décide de retourner à Bordeaux, où se trouve encore une partie de sa famille, et de se marier. Son ami, Henri de Marsay, lui déconseille résolument de se marier, mais Paul n'en fait qu'à sa tête.

À peine arrivé, il est l'objet de toutes les attentions de la part de la haute société bordelaise. On le dirige tout naturellement vers la famille la plus en vogue de la ville, les Évangélistas, réputés richissimes, qui ont une fille à marier, Natalie, qui, jolie et riche, est ce qui se fait de mieux en matière de fille à marier. Elle mène avec sa mère, veuve du banquier, un train de vie fastueux. La bienveillance avec laquelle Paul est accueilli par les deux femmes achève de le séduire. Il tombe

amoureux de la jeune fille. Sa grand-tante, la baronne de Maulincour, se charge de demander la main de Natalie ; et, ayant recueilli l'accord des deux femmes, elle éprouve un léger doute qu'elle écarte rapidement. Néanmoins, elle charge le notaire de la famille, le vieux maître Mathias, de régler la question du contrat de mariage. Or il a flairé la ruine de la veuve et de sa fille, et il institue un «*majorat*» qui devrait permettre à Paul de bénéficier des revenus de sa fortune sans entamer le capital. Si le notaire des Évangélista, maître Solonet, la veuve et sa fille sont réticentes, le mariage est célébré, donnant lieu à une très brillante fête.

Madame Évangélista, furieuse d'avoir été démasquée et du barrage que constitue le majorat, conseille à Paul de gérer lui-même son patrimoine, et, par le biais d'un prête-nom, Lécuyer, le fait saisir après s'être acharnée à faire des dettes avec sa fille.

Cinq ans après son mariage, Paul constate avec maître Mathias qu'il ne lui reste plus rien. Le couple n'ayant pas d'enfant, il propose à Natalie, par lettre, une séparation de biens, et écrit en même temps à son ami de Marsay pour lui faire part de ses malheurs. De Marsay lui avance des fonds que Paul reçoit trop tard, alors qu'il s'est déjà embarqué pour les Indes, et il lui décrit dans une lettre le machiavélisme des deux Évangélista, la façon dont elles s'y sont prises pour l'attirer dans leurs filets : la mère avait déjà ruiné son mari bien avant le mariage de sa fille ; quant à Natalie, c'est un être nuisible.

Octobre 1835

"Le lys dans la vallée"

Roman de 300 pages

Le narrateur, Félix de Vandenesse, raconte comment, après une enfance et une adolescence malheureuses où il a été sevré d'affection, il fit des études qui, l'ayant épuisé, l'ont amené, en 1814, à venir se reposer en Touraine où il retrouva une femme inconnue qui, dans un bal, l'avait frappé par sa beauté au point qu'il avait osé baiser son dos nu. Madame de Mortsauv vivait dans un domaine de la vallée de l'Indre, avec son mari, vieil aristocrate, ancien émigré aigri et presque dément, et ses deux enfants à la santé fragile. Elle agréa son amour, mais s'interdit d'y céder par scrupules sociaux et religieux, et s'employa à l'épurer en une passion platonique et presque mystique, prétendant, elle qui était de sept ans son aînée, l'aimer comme un fils. Il devint son confident et lui apporta le réconfort dont elle avait tant besoin. Doté des sages conseils qu'elle lui avait laissés, le jeune homme retourna à Paris. Ayant aidé Louis XVIII pendant les Cent-Jours, il occupa, dans son entourage immédiat, un poste important, devint une personnalité parisienne dont la mélancolie et la chasteté étaient réputées. Mais une Anglaise hardie, lady Dudley, décida de faire sa conquête. Flatté, séduit, Félix céda à ses avances, tout en s'efforçant de conserver à Mme de Mortsauv la fidélité du cœur. Mais elle ne pouvait accepter ce partage : torturée par la jalousie, elle se laissa mourir.

Pour une analyse, voir, dans le site, BALZAC - "*Le lys dans la vallée*"

Novembre 1835

"Séraphîta"

Roman de 150 pages

Dans un village de Norvège, perdu au milieu des glaces et des neiges de l'hiver boréal, au-dessus du Stromfjord où gronde la tempête, la douce et fragile Minna, fille du pasteur du lieu, est parvenue sous la conduite de Séraphîtus, un jeune homme étrange et mélancolique, qui semble cacher un terrible secret, au sommet du Falberg, que personne n'a jamais pu atteindre de mémoire d'homme. Là, elle sent que celui qui l'a accompagnée est le maître de son cœur, mais l'étrange créature repousse cet amour : que Minna aime son fiancé, Wilfrid ; quant à lui il n'est plus de ce monde ! De son côté, le

fiancé de Minna, retenu par l'hiver à Jardis, est tombé sous le charme d'une femme incomparable, Séraphîta, qui habite seule avec un vieux serviteur l'austère château du lieu. En fait, Séraphîtus et Séraphîta ne sont qu'un seul et même être, qui réunit en sa personne ambiguë toute la force d'esprit d'un homme, toute la tendresse d'une femme, étant donc un parfait androgyne ; de plus, un être immensément érudit, doué de facultés mentales dépassant le commun des mortels, qui mène une vie solitaire et contemplative, ayant transcendé la chair, tout en rêvant de connaître l'amour parfait, celui qui consiste à aimer conjointement deux êtres de sexes opposés, n'attirant les humains que pour les repousser, en les conviant à abandonner leurs désirs et leurs aspirations terrestres pour s'élever jusqu'à lui qui vit déjà dans le monde céleste. À Wilfrid qui l'interroge, le vieux pasteur apprend une partie du mystère de cet être : elle est la fille d'un ami et parent de Swedenborg, le baron de Séraphitz, et sa naissance a été entourée d'étranges prodiges. Suit l'analyse fervente de l'œuvre du mage suédois qui vise à transcender la condition humaine. Dans ce vaste système qui englobe le ciel et la terre, le visible et l'invisible, Séraphîtus-Séraphîta joue un rôle : elle est un esprit dissimulé sous une forme humaine, et destiné à obliger ceux qui le/la fréquentent à la purification et à l'élévation de leur âme. Sur le point de quitter la terre, cet être mystérieux indique à Minna et à Wilfrid le chemin qu'ils auront à parcourir de leur côté pour le/la rejoindre dans le ciel. Puis, devant eux, dans une scène apocalyptique, où paraissent des anges et des figures symboliques, l'esprit se transforme en séraphin, et, dans une joie ineffable, monte au ciel. Minna et Wilfrid, qui, les yeux effarés, ont assisté à ce spectacle, qui ont vu les merveilles de l'au-delà, décident de parcourir, en se soutenant l'un l'autre, le chemin qui leur a été tracé par l'esprit ; ils ne sont encore «*que sur les confins de la première sphère*», ils essaieront de «*franchir les espaces sur les ailes de la prière*».

.Commentaire

Le texte est divisé en sept chapitres : “*Séraphîtus*”, “*Séraphîta*”, “*Séraphîtus-Séraphîta*”, “*Les nuées du sanctuaire*”, “*Les adieux*”, “*Le chemin pour aller au ciel*”, “*L'assomption*”.

Il fut écrit de décembre 1833 à novembre 1835 et publié à la fin de l'année 1835 dans un ensemble intitulé “*Le livre mystique*” et comprenant aussi “*Louis Lambert*” et “*Les proscrits*”. Plus tard, Balzac l'incorpora dans les “*Études philosophiques*” de “*La comédie humaine*”, le faisant précéder d'une dédicace à Mme Éveline Hanska où il lui déclara qu'il symbolisait son union avec cet «*ange*» qu'elle était pour lui ; où il traça les limites de son œuvre, indiquant qu'il avait conscience de son imperfection, qu'il n'avait fait que tenter d'arracher ce livre aux «*profondeurs de la mysticité*», à la demande de sa belle amie ; qu'il lui manquait «*les couleurs de l'Orient*» pour l'écrire.

En effet, Balzac ne procéda qu'à une adaptation assez naïve des théories de Swedenborg, et ne fut pas à la hauteur de ce curieux personnage. Il semble avoir pris pour des vérités d'ordre scientifique les visions du Suédois. S'il butait sur quelques bizarreries notoires, telle la phrase : «*Je vis des esprits assemblés, ils avaient des chapeaux sur leurs têtes*», il n'en considérait pas moins, par ses porteparole, que Swedenborg avait «*mathématiquement établi que l'homme vit éternellement en des sphères, soit inférieures, soit supérieures*», et qu'il a donné une description exacte de ce monde hors du monde. Plongeant dans le fantastique, il rassembla, en une série de symboles quelque peu naïfs et dans des scènes où la mystique se fait extérieure, des idées non pas religieuses mais gnostiques sur la vie de l'au-delà. Par là, le roman donne l'explication de nombreuses allusions à l'illuminisme et au mesmérisme que contiennent un certain nombre de romans de “*La comédie humaine*” (en particulier “*La recherche de l'absolu*” et “*Ursule Mirouet*”). Le thème de l'androgynie ramenait au mythe antique de la perfection humaine, l'androgynie étant l'être total. Le dualisme de Séraphîtus-Séraphîta est évidemment inspiré de la dualité Animus-Anima des philosophes mystiques ; si le personnage est double, c'est qu'il est à la fois âme et esprit, et c'est seulement comme esprit qu'il monte au ciel. Toutefois, Balzac n'a pas tiré de cette donnée métaphysique des aperçus nouveaux. Le roman est intéressant dans la mesure où il nous donne un aperçu sur le monde de ses idées, qui est bien inférieur au monde social dont il a été le génial inventeur. Il ne parvint pas à faire véritablement vivre des personnages qui demeurent de pures entités (l'Esprit, l'Homme, la Jeune Fille), et ne réussissent pas à retenir notre intérêt.

Cependant, le roman eut, comme en témoigne le nombre d'éditions, un succès public considérable.

Il fut lu par Strindberg pour qui ce fut l'occasion d'une révélation : curieusement, il fut ramené à Swedenborg, un autre de ses frères d'âme.

Le 24 décembre 1835, Balzac acheta le journal *“La chronique de Paris”*.
Il écrivit :

Janvier 1836
“La messe de l’athée”
(1836)

Nouvelle de 17 pages

Le chirurgien Desplein, homme fondamentalement honnête, violent dans son athéisme déclaré et dans sa vénération pour la science, cache un secret que son élève, Bianchon, découvre par hasard quand il le surprend en train d’assister à une messe à Saint-Sulpice. Intrigué par la conduite de son maître, qui est contraire aux idées qu’il professe, Bianchon se livre à une véritable surveillance du chirurgien jusqu’au jour où, ayant vérifié qu’il assiste quatre fois l’an à une messe, il lui demande franchement une explication.

Il lui révèle que, alors qu’il était étudiant, il avait été dans la misère au point de mourir de faim. Mais il avait alors trouvé aide et nourriture de la part d’un vieux porteur d’eau auvergnat qui l’avait recueilli, avait été pour lui un père qui avait eu ensuite la joie d’assister à ses premiers succès. Il ne put cependant sauver son protecteur de la mort. Aussi a-t-il, en sa mémoire, car il était croyant, *«donné à Saint-Sulpice la somme nécessaire pour y faire dire quatre messes par an»*.

Février 1836
“L’interdiction”

Nouvelle de 80 pages

La marquise d'Espard apprend que son mari a l'intention de restituer une grande partie de sa fortune aux descendants de ceux qui furent injustement dépouillés par un de ses ancêtres. Craignant que cette décision ne l'oblige à renoncer à sa vie fastueuse, elle se sépare de lui, et cherche à le faire interdire comme ne jouissant pas de toutes ses facultés mentales. Le fameux arriviste Rastignac, qui ignore encore tout mais qui a l'intention de rompre avec sa vieille maîtresse, Mme de Nucingen, pour s'attacher à Mme d'Espard, réussit à convaincre son ami, le docteur Bianchon, de recommander cette affaire à un de ses oncles : le juge Jean-Jules Popinot. Or cet homme au caractère fort et noble, qui ne manque pas d'expérience, est pris de soupçons ; aussi mène-t-il personnellement une enquête, et c'est précisément en assistant à ses recherches et à ses conversations que nous parvenons à connaître les principaux personnages et les dessous de ce drame.

Commentaire

Balzac, dans cette brève nouvelle, déploya ce goût pour les intrigues judiciaires qui pourrait le faire tenir pour l'inventeur du roman policier. Mais ce jeu raffiné et tout intellectuel ne l'empêcha pas de se livrer avec passion à des études de mœurs, et de donner libre cours à son besoin de créer des personnages. Le brave Popinot, le noble marquis d'Espard, l'égoïste et perverse marquise, sont inoubliables, étant analysés avec une féroce précision, et magistralement évoqués. Leurs rencontres donnent lieu à des scènes de haute comédie. Aussi est-ce un des textes les plus attachants qu'il ait écrits.

Mars 1836
"Facino Cane"

Nouvelle de 14 pages

Facino Cane est un mystérieux clarinettiste aveugle, qui entraîne le héros à Venise.

Commentaire

Balzac évoqua au début le vertige du créateur de personnages : *«Chez moi l'observation était devenue intuitive [...] elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui comme le derviche des "Mille et une nuits" prenait le corps et l'âme des personnes sur lesquelles il prononçait certaines paroles. [...] En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie [...] tout passait dans mon âme, ou mon âme passait dans la leur.»*

Du 27 avril au 4 mai 1836, Balzac fut incarcéré à l'hôtel Bazancourt pour n'avoir pas satisfait à ses obligations de garde national.

En juin, il eut un procès avec le directeur de "La Revue des Deux Mondes", Buloz, qui avait vendu, à une revue de Saint-Petersbourg, les épreuves non corrigées de son roman *"Le lys dans la vallée"*, en cours de publication chez lui.

Le 26 juin, il fut atteint par un coup de sang à Saché, chez les Margonne.

Il écrivit :

Juillet 1836
"Les employés"

Roman de 223 pages

Dans les bureaux d'une division ministérielle, se déroulent, sous forme théâtrale, des dialogues entre les employés. Chef de bureau dans *«un des plus importants ministères»*, Xavier Rabourdin est, par son ancienneté et son mérite, le meilleur candidat possible à la place de chef de division devenue vacante. Il travaille à un plan de réforme administrative, sur lequel il fonde beaucoup d'espoirs : refonte du personnel, moins nombreux et mieux payé, suppression des pensions, diminution des impôts. Mais il s'épuise en vain. Son épouse, Célestine, *«femme supérieure»*, intelligente et ambitieuse, aspirant à une vie meilleure, décide de tout mettre en œuvre pour obtenir son avancement. Or un autre chef de bureau, Isidore Baudoyer, *«nullité flasque»*, convoite lui aussi la place, soutenu par l'ensemble des petits bourgeois, liés entre eux par toutes sortes de liens de parenté et d'intérêt. La lutte pour la place est menée par les deux épouses, Élisabeth Baudoyer et Célestine Rabourdin, qui est appuyée par le secrétaire général du ministère, Clément Chardin des Lupeaulx, intrigant et pervers, qui lui fait la cour. L'autre parti se livre à des manœuvres souterraines pour miner Rabourdin et assurer à Baudoyer, par tous les moyens, une place non méritée. Jean-Jacques Bixiou, commis dans le bureau de Baudoyer, où il exerce aussi son talent de dessinateur, commet une caricature qui est fatale à Rabourdin. Mais, après sa démission, il annonce à sa femme un nouveau plan, qui doit lui rapporter une fortune, dans dix ans.

Commentaire

Le roman fut d'abord une nouvelle intitulée *"La femme supérieure"*. Balzac en parla pour la première fois dans une lettre à madame Hanska du 22 octobre 1836. Elle parut dans *"La Presse"* d'Émile de Girardin, du 1er au 14 juillet 1837. Dans une longue préface, consacrée au problème crucial de la

propriété littéraire, Balzac fit part de ses problèmes concernant le titre et le thème de ce roman, qui «a le malheur de s'appeler *"La femme supérieure"*, titre qui n'exprime plus le sujet de cette étude où l'héroïne, si tant est qu'elle soit supérieure, n'est plus qu'une figure accessoire au lieu de s'y trouver la principale». Et il précisa plus loin ce défaut de construction : «Si vous trouvez ici beaucoup d'employés et peu de femmes supérieures, cette faute est explicable par les raisons sus-énoncées : les employés étaient prêts, accommodés, finis, et la femme supérieure est encore à peindre.» L'évolution future du roman accentua ce déséquilibre. L'intérêt se déplaça de la femme supérieure au personnel des bureaux, avec ses mœurs spécifiques et ses intrigues souterraines. Le pouvoir occulte et la force d'inertie de la bureaucratie devinrent le thème central. D'où le changement de titre qui consacra cette transformation.

"Les employés" marquèrent l'apparition en France d'un nouveau thème littéraire appelé à un grand avenir, celui de la bureaucratie. Balzac compare à «ces tarets qui ont mis la Hollande à deux doigts de sa perte en rongant ses digues» cette médiocratie dont Isidore Baudoyer est le fleuron.

On y voit aussi la démonstration que tout ce qui est juste et dans l'intérêt de l'administration est voué à l'échec par le jeu des intérêts combinés.

Rabourdin est un des rares libéraux sympathiques que le légitimiste Balzac ait enfantés.

En juillet et août 1836, Balzac fit un voyage à Turin pour défendre les intérêts des Guidoboni-Visconti, dans une affaire d'héritage. L'accompagnait la jeune Mme Caroline Marbouty, déguisée en page.

Le 27 juillet, alors qu'il était en Italie, mourut Mme de Berny.

Il écrivit :

Octobre 1836
"La vieille fille"

Roman de 140 pages

L'auteur présente d'abord le portrait d'un bien singulier personnage, le chevalier de Valois. Cette curieuse épave de l'Ancien Régime, qui prétend être apparentée aux rois de France, vit à Alençon. Sa situation de fortune est extrêmement modeste, et il vit surtout des nombreuses invitations dans la société provinciale que ne manque pas de lui attirer son nom. Le vieillard, qui est demeuré fort galant, reçoit la visite d'une jeune personne, Suzanne, qui prétend être enceinte de lui. Mais il envoie la fûtée chez Du Bousquier, qui pourrait être aussi coupable que lui. Ce louche personnage, autrefois agioteur et espion politique, a une des plus grosses fortunes de la ville. L'apparition de Suzanne l'embarrasse fort car, comme le chevalier, Du Bousquier aspire à la main d'une vieille fille, Mlle Cormon, qui représente pour l'un la fortune, pour l'autre l'entrée dans la meilleure société de la ville et la respectabilité. Ils ne sont pas d'ailleurs les seuls prétendants : Athanase Granson, jeune homme génial, dont l'intelligence n'a d'égale que la chasteté, est fort amoureux de la beauté un peu mûre ; mais, malgré les instances de sa mère qui voit les avantages financiers de l'affaire, il n'ose se déclarer.

Vient ensuite une description extrêmement minutieuse et ici fort évocatrice de l'intérieur qu'habite Mlle Cormon et de la vie qu'elle y mène. Au cours des réceptions et des dîners qui ont lieu chez elle, les concurrents tentent de se desservir les uns les autres. Ils y parviennent d'autant mieux que l'innocence de la vieille fille, ses hésitations semblent la condamner à rester vierge. Mais, dans la trop calme maison, survient un nouveau personnage, M. de Trosville, venu s'installer à Alençon. Aussitôt la petite ville marie ce militaire à la pauvre fille, qui commence à y croire elle-même, et trouve cet homme bien séduisant. Hélas, il y avait malentendu : M. de Trosville est marié, il a des enfants. Déçue, effrayée surtout à la perspective d'une vieillesse solitaire, Mlle Cormon se décide à brusquer les choses ; c'est elle qui offre sa main à Du Bousquier. Malgré les intrigues du chevalier, le mariage se fait. Le jeune Athanase, désespéré, se suicide. Aussitôt marié, Du Bousquier entreprend de faire transformer entièrement la maison, et tyrannise sa femme qui, cependant, affirme au chevalier de

Valois qu'elle est heureuse, sans pouvoir lui celer que Du Bousquier n'est son mari que de nom. Ainsi, par un singulier caprice du sort, la malheureuse vieille fille, après avoir désiré jusqu'à l'âge de quarante-deux ans se marier, n'éprouve guère, au sein du mariage, les satisfactions qu'elle était en droit d'en attendre. «*En atteignant à l'âge de soixante ans [...] elle dit en confidence qu'elle ne supportait pas l'idée de mourir fille.*»

Commentaire

Ce court roman est une remarquable analyse psychologique, le personnage de Mlle Cormon étant un des plus vivants de *“La comédie humaine”*. Balzac, ici, ne simplifia pas : l'analyse est nuancée et profonde.

Mais *“La vieille fille”* est également un des tableaux les plus réussis de la vie de province : les soirées en ville, les mille intrigues, les intérêts politiques et financiers, les exclusives des classes sociales entre elles, tout cela est dépeint avec un étonnant sens du réel et une grande fidélité.

Le livre forme avec *“Le cabinet des antiques”* un groupe isolé, qui porte le titre de : *“Les rivalités”* dans les *“Scènes de la vie de province”* de *“La comédie humaine”*.

Il fut dédié «à Monsieur Eugène-Auguste-Georges-Louis Midy de la Greneraye Surville, ingénieur au corps royal des ponts-et-chaussées», qui était le beau-frère de Balzac.

Décembre 1836

“La confidence des Ruggieri”

Nouvelle de 75 pages

En 1573, au lendemain de la Saint-Barthélemy et à la veille du complot de La Mole et Coconnas, Catherine de Médicis, mûrie par l'intrigue, mais en proie à la double passion «*de la domination et de l'astrologie*», est aux prises avec Charles IX, qu'elle harcèle mortellement, et qui ne trouve de répit que dans son idylle avec Marie Touchet. «*Vauriennart*» de nuit sur les toits de Paris avec quelques nobles compagnons, le catholique Charles parle avec Henri de Navarre et ses affiliés. Puis, ayant fait arrêter les astrologues de sa mère, Cosme et Laurent Ruggieri, il écoute, fasciné, leur emphatique exposé sur les pouvoirs des sciences occultes. Génies ou charlatans? Les brillants propos des deux Italiens n'ont-ils pas d'abord pour but de détourner les soupçons du monarque sur Catherine, dont ils défendent la sanglante politique, et qui favorise en sous-main son troisième fils, le futur Henri III?

Commentaire

A l'origine de la nouvelle se trouve un projet de drame, *“Marie Touchet”*, dont le canevas avait été mis au net par Ferdinand de Grammont à la fin de 1835. Puis, à partir de septembre 1836, Balzac travailla, très vite, sur la nouvelle intitulée d'abord *“Le secret des Ruggieri”*.

1836

“L'enfant maudit”

Roman de 107 pages

Aux sombres temps de la guerre civile entre catholiques et huguenots, la calme et douce Jeanne de Saint-Savin, qui avait aimé un jeune cousin huguenot, pour sauver son amant et sa propre famille, a dû épouser le comte d'Hérouville, vieux et féroce royaliste de Normandie, maintenant aux ordres d'Henri IV. Elle a un fils, Étienne, que le comte pourtant ne croit pas être de lui. L'enfant est ainsi banni du château, et doit grandir dans la maison d'un pêcheur. La mort de la comtesse puis d'un

second fils, Maximilien, rappelle au vieillard que la continuation de la famille d'Hérouville dépendent maintenant d'Étienne, le fils maudit. Il est retiré de son ermitage, et le comte, devant s'éloigner, le confie au médecin de la famille, avec la tâche de le préparer à affronter la vie. Le médecin met auprès d'Étienne sa fille, Gabrielle. Les deux jeunes gens ne tardent pas à s'aimer. Quand il en est informé, le comte revient précipitamment, accompagné de la comtesse de Grandlieu et de sa fille, qui doit être la femme d'Étienne. Mais le jeune homme, défiant la colère de son père, et ayant appelé à son côté Gabrielle, ose réaffirmer son amour. Le vieillard n'hésite pas alors à tuer les jeunes amants, et à s'offrir comme époux à Mlle de Grandlieu.

Commentaire

Le roman est divisé en deux parties intitulées *“Comment vécut la mère”* et *“Comment mourut le fils”*. C'est une histoire tragique, très manichéenne, le comte étant un ogre, au physique de géant, à la brutalité de soudard des guerres de religion, et aux appétits physiques brutaux ; la mère étant un ange de vertu et de beauté matérielle ; l'enfant étant la victime désignée ; la bonne fée étant le médecin un peu sorcier, une sorte de «rabouteux» ; la jeune fille amoureuse n'étant pas une bergère, mais presque, le temps de bonheur des amants devenant une idylle épurée où on assiste à la communion de deux âmes qui s'éveillent progressivement l'une à l'autre à la sensualité des corps. Et l'élément merveilleux est apporté par l'Océan, qui est décrit avec une grande poésie, et avec lequel l'enfant a un dialogue passionné : *«À force de chercher un autre lui-même auquel il pût confier ses pensées et dont la vie pût devenir la sienne, il finit par sympathiser avec l'Océan. La mer devint pour lui un être animé, pensant. [...] Familiarisé dès le berceau avec l'infini de ces campagnes humides, la mer et le ciel lui racontèrent d'admirables poésies. [...] Comme tous les hommes de qui l'âme domine le corps, il avait une vue perçante, et pouvait saisir à des distances énormes, avec une admirable facilité, sans fatigue, les nuances les plus fugitives de la lumière, les tremblements les plus éphémères de l'eau. [...] Elle lui révélait d'étonnantes mélancolies, elle le faisait pleurer, lorsque, résignée, calme et triste, elle réfléchissait un ciel gris chargé de nuages.»* Baudelaire aurait pu, en écrivant son poème *“L'homme et la mer”*, s'inspirer de cette très belle page, et même en suivre le mouvement, au moins dans la première partie du poème.

Ce très beau texte De Balzac est donc très différent de ses autres œuvres.

En février 1837, Balzac fit paraître la première partie d'*“Illusions perdues”* : *“Les deux poètes”*. De février à mai, il visita Gênes, Livourne, Florence, Bologne. Il écrivit :

Juin 1837
“Gambara”

Nouvelle de 64 pages

Le comte Andrea Marcosini, noble milanais, flâne au Palais-Royal lorsqu'il découvre dans la foule le visage extraordinaire d'une femme aux yeux de feu. Celle-ci s'enfuit pour lui échapper, mais il la poursuit jusque dans une sordide ruelle, derrière le Palais-Royal, où elle disparaît. S'il s'est *«attaché aux pas d'une femme dont le costume annonçait une misère profonde, radicale, ancienne, invétérée, qui n'était pas plus belle que tant d'autres qu'il voyait chaque soir aux Bouffons, à l'Opéra»*, c'est que son regard l'a littéralement envoûté. Aussitôt, il mène une enquête, et découvre que cette femme est mariée à un compositeur de musique nommé Gambara, également facteur d'instruments, qui a sur la musique des théories et des pratiques déconcertantes. Sa musique n'est belle que lorsqu'il est ivre. Sa femme, Marianna, se sacrifie pour lui, se livre aux travaux les plus humiliants pour maintenir à flot le ménage, car elle croit dur comme fer à son génie incompris. Après avoir tenté de sauver le couple de la misère, de soutenir Gambara de son mieux en lui donnant de l'argent (ou pire, en lui donnant de

quoi boire), le comte s'enfuit finalement avec la belle Marianna qu'il abandonne ensuite pour une danseuse. La femme revient alors auprès de son mari, encore plus misérable qu'avant.

Commentaire

Dans cette nouvelle, Balzac décrit le panharmonicon, instrument qui avait été présenté en 1807 à Paris par Johann Nepomuk Maelzel, et qui produit «*la musique la plus pure et la plus suave*» qui «*s'éleva sous les doigts de Gambara comme un nuage d'encens au-dessus d'un autel.*»

En juillet 1837, Balzac se réfugia chez la comtesse Visconti qui lui prêta de l'argent et lui évita ainsi la prison (il était poursuivi par son ancien associé de «*La chronique*», William Duckett).

Il publia dans «*La Presse*» une nouvelle intitulée «*La femme supérieure*».

Le 6 septembre, il acheta une maison et des terrains à Sèvres, au lieu-dit «Les Jardies».

Il envisagea, pour son œuvre, le titre général d'«*Études sociales*».

Il écrivit :

Novembre 1837

«Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau»

Roman de 302 pages

César Birotteau, marchand parfumeur d'une foncière honnêteté mais enrichi, adjoint au maire du deuxième arrondissement de Paris, est en pleine euphorie, car ses convictions royalistes et un modeste fait d'armes lui ont permis d'obtenir la Légion d'honneur. En proie à sa vanité ingénue, il décide, pour fêter l'événement, de donner un bal, et de se lancer, pour l'occasion, dans des dépenses somptueuses. Malgré la réticence de sa femme, il fait rénover son appartement. Comme si ce n'était pas suffisant, il se livre inconsidérément à des spéculations hasardeuses dans l'immobilier, et se fait rouler. Ruiné par sa folie des grandeurs, il doit avoir recours à la faillite, voit ses biens saisis par ses créanciers. Cependant, il manifeste de nouveau ses vertus laborieuses, et déploie une énergie infatigable pour obtenir sa réhabilitation. Épuisé par des démarches humiliantes et inutiles, il est à deux pas du découragement le plus total lorsqu'il se reprend en mains grâce à l'appui de sa femme et de Césarine, sa fille. Mais, lorsqu'il sort de son marasme, qu'il est lavé de tout soupçon, il meurt.

Commentaire

Ce sujet anecdotique permet à Balzac d'évoquer l'ascension difficile de la petite bourgeoisie commerçante de Paris. L'évocation du Paris de l'époque est pleine de vie, même si les descriptions sont trop nombreuses et lourdes, en particulier il expose interminablement les lois de la faillite, tout en indiquant : «*Toute faillite fournirait la matière de quatorze volumes*».

S'il est habile dans l'exercice de son métier, César est par ailleurs un naïf : ses rêves de gloire du sont d'un primaire à faire pleurer, mais on se prend à souhaiter qu'ils se réalisent ; comme il aspire à s'élever de sa condition sociale, car il croit à la réussite, le pauvre marchand parfumeur est manipulé à l'envi, et se tissent sous nos yeux les fils de la toile dans laquelle il va se prendre. Mais Balzac ne se livre pas à la caricature, car César est du côté de l'ordre et du travail. Aussi conclut-il ainsi : «*Jésus ordonne à la terre de rendre sa proie, le saint prêtre indiquait au Ciel un martyr de probité commerciale à décorer de la palme éternelle.*» À la récompense terrestre, la Légion d'honneur, succède l'autre, l'éternelle.

Si le roman se déroule avec la rigueur d'un syllogisme, l'écriture est si enfiévrée qu'elle semble échapper à son auteur même.

On retrouve ici d'autres personnages de «*La comédie humaine*» : le banquier Nucingen, le voyageur de commerce Gaudissart, l'usurier Gobseck et le curé de Tours, frère de César, que Balzac anime de

façon incomparable, leur mettant dans la bouche des mots qui révèlent à coup sûr leur origine sociale aussi bien que les traits de leur caractère.

Novembre 1837
“La maison Nucingen”

Nouvelle de 69 pages

Dans le salon particulier d'un célèbre restaurant parisien, un homme surprend la conversation de quatre journalistes échauffés par un bon repas, Andoche Finot, Émile Blondet, Couture et Jean-Jacques Bixiou. Ils commentent l'étonnante réussite d'Eugène de Rastignac, qui, en 1819, était devenu l'amant de Delphine de Nucingen, femme du grand banquier Nucingen, et qui, en 1833, rompt avec elle, tout en continuant à travailler avec son mari dans des affaires frauduleuses, où il gagne beaucoup d'argent, au point qu'il se trouve bientôt en position de prétendre au titre de pair de France. Nucingen pense que *«l'argent n'est une puissance que quand il est en quantités disproportionnées»*, raison pour laquelle il se lance dans des opérations complexes où il fait monter les prix de titres, et les rachète après les avoir fait baisser artificiellement, allant même jusqu'à utiliser des hommes bien considérés dans la sphère parisienne, comme Rastignac, pour faire croire à sa ruine imminente et alimenter la panique qui lui permet ensuite de spéculer à des taux faramineux ; et il a l'art de combiner de fausses faillites. Sa première liquidation lui permet d'acquérir un luxueux hôtel particulier, et de se lancer dans une extravagante affaire de société en commandite par actions dans les mines de Wortschin. Il put jongler ensuite avec une deuxième, puis une troisième liquidation. Ses hommes de paille se sont enrichis à ses côtés ; mais il a cependant fait perdre beaucoup d'argent au très habile Ferdinand du Tillet, qui, pourtant, l'admire et prend leçon de ses méthodes.

Commentaire

Balzac produisit ici un véritable traité de la technique financière telle qu'elle fonctionnait dans une période de fébrilité boursière, pas très éloignée des raids boursiers pratiqués à la fin du XXe siècle. Il avait sous les yeux l'exemple du banquier Laffitte et surtout celui du banquier Beer Léon Fould, qui se trouva deux fois en cessation de paiements (1799 et 1810), mais qui se releva dès 1825, et compta parmi les membres de la haute banque.

En décembre 1837, parut le troisième « *dixain* » des *“Contes drolatiques”*.
Du 24 février au 2 mars 1838, Balzac séjourna à Nohant, chez son amie, George Sand.
En mars, il arriva trop tard, en Sardaigne, pour obtenir la concession d'une mine d'argent.
En juin, mourut la duchesse d'Abrantès.
En juillet, il s'installa aux Jardies.
Il y écrivit :

Juillet 1837
“Le cabinet des antiques”

Roman de 147 pages

Lors de la Restauration, dans une petite ville dont l'auteur ne dit pas le nom, se déroule un drame de cette vieille noblesse de province, ruinée par la Révolution, combattue par Napoléon auquel elle n'a pas voulu se rallier, négligée par les Bourbons lors de leur retour, indéfectiblement fidèle aux principes traditionnels, ignorante du changement des temps et du cours de l'Histoire, qui prodiguait des trésors de vertu et les plus nobles qualités de caractère à défendre les restes d'une position

sociale désormais insoutenable. Le vieux marquis d'Esgrignon est le chef d'un groupe d'aristocrates, qui ont l'habitude de se réunir chez lui, dans un salon du rez-de-chaussée resté inchangé depuis plus d'un siècle, offrant ainsi aux habitants de la ville, regardant à la dérobée, un spectacle qui justifie le surnom cruel de «*cabinet des antiques*». Le marquis d'Esgrignon, malgré ses efforts stoïques pour sauver les apparences, est presque réduit à la misère. Sa sœur, beaucoup plus jeune que lui, a été demandée en mariage par un nouveau riche, Du Croisier, qu'elle a pourtant refusé dédaigneusement. Celui-ci, ayant juré vengeance, suit obstinément les actions du fils du marquis, Victurnien, jeune homme audacieux et d'une grande beauté, mais d'un caractère faible, gâté et trop épris de luxe. Il est envoyé à Paris pour chercher fortune auprès de la Cour. Il y devient l'amant de la duchesse de Maufrigneuse, gaspille sa fortune en peu de temps, et, victime d'une machination de Du Croisier qui lui fait prêter de l'argent, il commet un faux, se trouve compromis dans un grave procès. Maître Chesnel, le fidèle notaire de d'Esgrignon, d'accord avec sa tante et avec Mme de Maufrigneuse elle-même, qui intervient d'une façon tout à fait romanesque, réussit à le sauver en opposant l'intrigue à l'intrigue. Mais la faute du jeune homme a été fatale à son vieux père. Après la mort de celui-ci, il consent à demander grâce à son ennemi, et, le sachant désireux d'anoblir sa propre famille, épouse sa nièce.

Commentaire

L'œuvre, en ce qui concerne la première partie, est avant tout descriptive, et par certains tableaux de mœurs touche vraiment au chef-d'œuvre.

Pourtant, l'aventure du jeune Victurnien apparaît trop riche en éléments d'un caractère romanesque et même policier (c'est la tendance de nombreux textes de Balzac).

Le style perd souvent son énergie mesurée pour apparaître trop mouvementé et trop chargé, comme cela arrivait lorsque le romancier donnait libre cours à sa naturelle exubérance.

Le roman fut réuni à un autre, «*La vieille fille*», sous le titre général «*Les rivalités*».

1837

“La muse du département”

Roman de 180 pages

À Sancerre, le fils d'un ancien fermier général, Jean-Anastase-Polydore Milaud de la Baudraye, qui est contrefait, mais très fortuné et ambitieux, cherche à se faire une réputation, à acquérir la gloire locale que pourrait lui apporter une belle femme et un salon recherché. Il la trouve en la personne de Dinah Piédefer, qui est belle et brillante, mais dont le manque de fortune effrayait les beaux partis. Grâce à son mariage avec cet homme contrefait, elle peut se donner un salon qui rayonne sur la province entière, et où elle reçoit les personnages les plus brillants de l'endroit.

Déjà considérée dans la région comme une sorte de rivale de George Sand, Dinah de La Baudraye a publié des poèmes et des recueils sous un pseudonyme. Mais son succès local ne lui suffit pas, elle s'ennuie et se désole de n'avoir pas d'enfant. Elle a alors l'idée d'inviter chez elle deux gloires de Sancerre établies à Paris, le célèbre médecin Horace Bianchon et le journaliste Étienne Lousteau. Ce dernier est élégant, désinvolte, superficiel, mondain cynique et spirituel. Par pur jeu, il séduit madame de la Baudraye, qui le poursuit à Paris.

Elle s'aperçoit qu'elle n'y est rien ; que son talent n'y est pas confirmé ; que Lousteau la trompe et se détourne d'elle. Elle tombe dans une misère matérielle et spirituelle. Pourtant, ils vivent ensemble pendant six ans. Alors qu'elle l'aime véritablement, il joue la comédie de l'amour. Il lui fait cependant deux enfants. Heureusement, un ami et ancien soupirant, le magistrat de Clagny, lui est resté fidèle.

Commentaire

On peut penser que Balzac a songé à George Sand en composant ce portrait de «*femme auteur*», et, avec humour, elle reprit l'expression «*la muse du département*» dans «*Histoire de ma vie*», lorsqu'il s'est agi d'évoquer son ami.

Lousteau est le type du journaliste que Balzac a placé dans l'ensemble de «*La comédie humaine*».

Le roman est le tableau de toute une société. Il établit un pont entre diverses sections de «*La comédie humaine*» : les «*Scènes de la vie privée*» (c'est une étude de femme), les «*Scènes de la vie parisienne*» et les «*Scènes de la vie de province*».

Balzac fit paraître «*La torpille*», le début de «*Splendeurs et misères des courtisanes*» et la deuxième partie de «*Illusions perdues*».

Il écrivit :

Décembre 1838
«Une fille d'Ève»

Roman de 120 pages

Pendant la Monarchie de Juillet, la comtesse de Vandenesse se plaît à aimer d'un amour pur Raoul Nathan, dramaturge et journaliste sans option politique bien nette, alors que celui-ci vit avec l'actrice Florine. Quand il risque d'être compromis financièrement, elle s'emploie à le sauver, mais son mari intervient pour la sauver elle-même, et lui fait découvrir la duplicité de son rival.

Commentaire

Dans la préface, Balzac s'amusa à tracer la biographie d'Eugène de Rastignac, qui, dans les derniers romans, achèvera sa carrière en 1845, pair de France, ministre de la Justice, avec trois cent mille livres de rentes.

En décembre 1838, Balzac demanda à être admis à la naissante Société des gens de lettres.

En janvier 1839, il fut à nouveau emprisonné pour avoir manqué à ses obligations de garde national.

En février, il fit une tentative théâtrale manquée avec «**L'école des ménages**» qui fut refusée par le théâtre de la Renaissance. Le 8 mars, il lut sa pièce chez le marquis de Custine.

Il écrivit :

Mai 1839
«Massimilla Doni»

Nouvelle de 84 pages

À Venise, la duchesse Massimilla Doni inspire au prince Emilio un amour pur. Mais il découvre l'amour physique dans les bras de la Tinti, cantatrice qui met ainsi au désespoir son collègue, Genovese, au point qu'il se ridiculise en chantant «*Mosé*», l'oratorio de Rossini. La duchesse en explique d'ailleurs le sujet, dans lequel elle voit une allégorie du sort de l'Italie dominée par les Autrichiens, à un médecin français, dont le réalisme, s'il ne lui permet pas de bien apprécier la musique, lui fait comprendre ce qui se passe entre les amoureux, et amener Emilio à aimer charnellement la duchesse, tandis que Genovese est heureux avec la Tinti.

Commentaire

Dans cette nouvelle, Balzac disait que la peinture et la musique «réveillent» en nous des souvenirs, des images, et que ces souvenirs, ces images resurgissent avec leur tonalité et leur coloration originelles, ce qui annonçait les «correspondances» de Baudelaire.

Juin 1839

“Les secrets de la princesse de Cadignan”

Nouvelle de 60 pages

La grande séductrice qu'a été la princesse Diane de Cadignan a été aimée de loin pendant quatre ans par l'idéaliste républicain Michel Chrestien qui a été tué pendant l'émeute du 6 juin 1832. Maintenant que, vieillissante, elle s'est retirée du monde, elle attire près d'elle, au nom de l'amitié qui unissait les deux hommes, le grand écrivain qu'est Daniel d'Arthez, et elle séduit ce cœur innocent en jouant les vierges et martyres.

Commentaire

Dans “*Sodome et Gomorrhe*”, Proust fait dire à M. de Charlus : «Quel chef-d'œuvre ! comme c'est profond, comme c'est douloureux, cette mauvaise réputation de Diane qui craint tant que l'homme qu'elle aime ne l'apprenne ! Quelle vérité éternelle, et plus générale que cela n'en a l'air ! comme cela va loin !»

On a souvent souligné qu'un des personnages les plus sympathiques du monde romanesque de Balzac était le républicain Michel Chrestien, disciple de Saint-Simon, qui «*rêvait la fédération suisse appliquée à toute l'Europe*». «*Ce grand homme d'État qui peut-être eût changé la face du monde, mourut au cloître Saint-Merry [où, le 6 juin 1832, eut lieu un combat entre des républicains insurgés, d'une part, et, d'autre part, la garde nationale et l'armée] comme un simple soldat. La balle de quelque négociant tua l'une des plus nobles créatures qui foulaient le sol français.*»

Le 16 août 1839, Balzac fut élu président de la Société des gens de lettres.

En septembre-octobre 1839, il se lança à grand bruit dans la défense de Sébastien Peytel, notaire de Belley qu'il connaissait, qui était accusé de l'assassinat, le 1er novembre 1838, de sa femme, Félicie Alcazar, dont il était l'héritier, et de son domestique homosexuel, Louis Rey, pour lui voler 7500 francs. Il affirma toujours son innocence, mais fut condamné à mort et finalement guillotiné à Bourg-en-Bresse, le 28 octobre 1839. Par son intervention, Balzac fit passer un fait divers régional au rang d'affaire nationale mettant en cause la justice et la presse de son temps, piliers de l'édifice politique et social. Il transforma son plaidoyer en faveur d'un accusé seul contre tous en un mordant réquisitoire contre les tenants de l'ordre bourgeois, faisant entendre une voix dissonante et solitaire, contestant la parole institutionnelle mais dénuée de légitimité et vouée à l'incompréhension. L'affaire Peytel révéla sa position ambiguë d'homme de lettres à la fois dans et contre le siècle, en quête de reconnaissance et d'autorité symbolique, mais irréductiblement inclassable et dérangeant.

Il écrivit :

1839
“Un prince de la Bohême”

Nouvelle de 34 pages

Au cours d'une réunion mondaine, Dinah de La Baudraye, femme du monde et femme de lettres, lit une nouvelle de son cru à l'écrivain Raoul Nathan, où est racontée l'histoire de Claudine Chaffaroux et de Charles-Édouard Rusticoli, comte de La Palférine.

Danseuse, sous le nom de Tullia, Claudine quitta la scène, et, en 1830, épousa le vaudevilliste Du Bruel en 1830. Par la suite, en 1834, elle devint la maîtresse de La Palférine, le «*prince de la bohême*». Celui-ci formula toutes sortes d'exigences pour se débarrasser d'elle, voulant notamment qu'elle ait un grand état mondain. Par amour pour lui, elle entreprit de le pousser dans le monde, et fit de lui un comte et un pair de France.

Commentaire

À travers La Palférine est fait un tableau de la bohême. Mais La Palférine n'est connu que par ce qu'on dit de lui et par les bons mots qu'on lui prête ; sa silhouette finit pourtant par devenir personnage, et donner un titre pertinent et accrocheur à un ensemble jugé souvent un peu factice. '

Novembre 1839
“Pierrette”

Roman de 150 pages

À Provins, en 1828, les Rogron, frère et sœur, anciens boutiquiers parisiens, essaient de se faire accepter par la bonne société. Ils échouent du côté des aristocrates, et se retournent donc vers les libéraux. Ils accueillent une jeune cousine de Bretagne, Pierrette, dont ils convoitent l'héritage, mais dont ils font une servante. Arrive à Provins un jeune amoureux de Pierrette, Brigaut, qui entre secrètement en relations avec elle, apprend ses malheurs, et entreprend de la sauver, ce qu'il fait juste au moment où la jeune fille vient d'être cruellement blessée par la sœur. La situation des Rogron est alors compromise, d'autant plus que Pierrette meurt. Mais les gens de leur parti, qui atteint au pouvoir avec l'avènement de Louis-Philippe, les font sortir de ce mauvais pas.

Décembre 1839
“Pierre Grassou”

Nouvelle de 22 pages

Pierre Grassou est un peintre médiocre mais humble qui, devant l'échec d'un de ses tableaux au Salon, accepte les conseils d'un confrère. Il est remarqué par un marchand de tableaux qui lui fait faire des copies de maîtres. Très économe, il place ses bénéfices chez un notaire. Cela impressionne grandement des bourgeois qui sont venus lui faire faire leurs portraits, et dont il épouse la fille, devenant ainsi un peintre officiel.

Le 2 décembre 1839, Balzac présenta sa candidature à l'Académie française.

Le 9 janvier 1840, il quitta la présidence de la Société des gens de lettres.

En 1840, l'expression «*Comédie humaine*», que Balzac choisit par opposition à «*La divine comédie*» de Dante, apparut pour la première fois sous sa plume pour désigner l'ensemble de ses œuvres, pour

souligner l'unité d'intention et d'intérêt entre elles. Cependant, il fallut attendre trois ans avant que des publications en fassent mention.
Il fit jouer :

1840
"Vautrin"

Drame en cinq actes, en prose

Le personnage est présenté ici pris dans son intégralité : sa condition de forçat, sa vie avant son arrivée à la pension Vauquer, pendant "*Le père Goriot*", dans les romans suivants, "*Illusions perdues*", "*Splendeurs et misères des courtisanes*", mais aussi dans ses nouvelles fonctions de policier.

Commentaire

Balzac adapta ainsi son roman, "*Le père Goriot*". Mais le personnage, au lieu d'apparaître sublime, devient absurde, et l'action perd complètement la plausibilité et la cohérence qui permet aux plus improbables incidents d'une pièce de tenir ensemble en une séquence logique.

Harel, le légendaire directeur du "Théâtre de la Porte-Saint-Martin", accepta la pièce avant même qu'elle ne fut écrite. Lorsqu'on sut qu'il la préparait, ce fut un véritable émoi dans le Paris littéraire. La presse fit assister à l'enfantement laborieux de l'œuvre, Balzac raturant sans cesse, corrigeant, défaisant, refaisant puis redéfaisant encore les scènes commencées. Enfin l'œuvre fut sur pied. Elle fut autorisée par la censure. La représentation, le 14 mars 1840, qui eut lieu devant une salle regorgeant d'écrivains, d'élégantes, d'artistes, de journalistes, de politiciens. Le bruit courut quelques heures avant la représentation qu'un scandale politique éclaterait, et on vint au théâtre plus pour assister à la manifestation qu'à la pièce elle-même. Elle eut lieu au quatrième acte, lorsque Frédéric Lemaître, pour qui le peintre Louis Boulanger avait dessiné un élégant costume de général mexicain, entra en scène. Il avait eu l'idée de se grimer pour ressembler à Eugène-François Vidocq, de qui Balzac se serait inspiré pour son personnage. Mais on trouva aussi une forte ressemblance avec le roi Louis-Philippe Ier, ce qui produisit une émotion indescriptible : les uns rirent, les autres sifflèrent, et le duc d'Orléans sortit précipitamment de sa loge, tandis que Frédéric Lemaître s'esquivait au milieu du tumulte.

Le lendemain, la pièce fut interdite. Les 7 mai et 20 avril de la même année, dans "*Le Siècle*", Antony Méray fit l'éloge de la pièce. Balzac avait trouvé de farouches et de fidèles partisans en Lamartine, Victor Hugo, Mme de Girardin, Léon Gozlan. Il prit la peine d'affiner et de préciser son personnage avant de mourir.

Mais, dans un article de "*La revue et gazette du théâtre*" paru le 22 août 1850, après la mort de Balzac, il fut écrit : «Monsieur Honoré de Balzac [...] a ambitionné les palmes de théâtre. Il a créé pour la scène un type dont la hardiesse a provoqué une ardente polémique, beaucoup de bruit et de scandale : Vautrin, ce forçat philosophe qui faisait le bien à sa manière.»

Cependant le talent de dramaturge de Balzac fut reconnu plus tard.

La pièce ne fut reprise que le 1er avril 1869, à "*L'Ambigu*".

Elle fut jouée de nombreuses fois au XXe et XXIe siècle notamment par le "Théâtre du Campagnol" en 1987.

En avril 1840, Balzac présenta un projet de "*Code littéraire*" à la Société des gens de lettres.
Il écrivit :

Mai 1840
"Z. Marcas"

Nouvelle de 27 pages

Le narrateur se rappelle comment, étudiants pauvres à Paris, en 1836, lui et son camarade avaient pour voisin un homme très mystérieux, très solitaire, qui se livrait pour vivre à une tâche de copiste. Ce Z. Marcas leur avait appris qu'il était un grand avocat et même un homme politique qui, n'ayant que le souci de la France, avait travaillé dans l'ombre d'un ministre qui, ayant été démis, l'avait abandonné. Or, de nouveau au pouvoir, le ministre vint solliciter son aide. À l'instigation de ses voisins, il reprit du service pour revenir quelques mois plus tard, le ministère de nouveau défait, mourir d'épuisement dans sa chambre.

Commentaire

C'était la «*physiologie*» de l'homme politique qui n'arrive à rien.

Le 25 juillet 1840, Balzac lança la "*Revue parisienne*" qui n'eut que trois numéros.

En octobre, il quitta les Jardies pour s'installer à Passy, 19 rue Basse (qui deviendra "*la maison de Balzac*", 47 rue Raynouard).

Cette année-là, dans un article inséré dans sa "*Revue parisienne*", il vit en Fourier «*un homme de génie*» pour sa «*formule célèbre*» de l'association du Travail, du Capital et du Talent. Il vanta également la théorie des passions de Fourier si proche de sa métaphysique personnelle.

En décembre, il assista au retour des cendres de Napoléon qui furent placées aux Invalides.

Il écrivit :

Janvier 1841
"Une ténébreuse affaire"

Roman de 216 pages

En 1803, à Arcis-sur-Aube, le fidèle régisseur de domaine Michu, pourtant réputé jacobin, fait tout pour cacher qu'il préserve les biens de ses anciens maîtres, les Simeuse, qui avaient été guillotins pendant la Révolution, et de leurs héritiers, les jumeaux de Simeuse, qui avaient émigré, et viennent justement de rentrer clandestinement en France, ce qu'il doit savoir. Il se méfie de tout le monde, et à juste titre, car Fouché a lancé sur les traces de la famille, chassée de la terre de Gondreville et réfugiée au château de Saint-Cygne, le domaine d'une autre famille aristocratique, les Hauteserre, deux de ses limiers : Corentin et Peyrade. Les deux hommes surgissent au moment où Michu nettoie son fusil. On sent que déjà le destin de l'homme est scellé.

Au château de Saint-Cygne, la jeune Laurence, qui était encore enfant lorsque la populace était venue tirer les Simeuse de leur domicile, épargnant les jumeaux à cause de leur jeune âge, est devenue une jeune femme qui, maîtrisant tout à fait son apparence, joue de sa beauté et de sa grâce pour donner l'illusion qu'elle est fragile, alors qu'elle cache une volonté de fer et une force virile. Elle fait croire qu'elle parcourt la campagne à cheval pour son plaisir, alors qu'elle fait passer des messages aux Simeuse, qui sont soutenus par l'aristocratie étrangère hostile à Napoléon. Les parents Hauteserre ignorent que leurs deux fils ont également rejoint leurs cousins, et pensent que les jeunes gens se cachent pour échapper à la conscription napoléonienne. En fait, ils ont l'intention de rétablir la royauté. Mais c'est parce que Fouché les soupçonnait de vouloir récupérer leur terre de Gondreville, abandonnée à un de ses affidés du nom de Malin, devenu comte de Gondreville, qu'il a envoyé sur place les policiers Corentin et Peyrade.

Or Malin avait fait transporter sur la terre de Gondreville des documents compromettants pour lui-même et pour Fouché sur le complot que, avec Sieyès et Talleyrand, il avait, en 1800, monté pour se débarrasser de Bonaparte, en faisant porter la responsabilité sur les familles Simeuse et Hauteserre. Cependant, Malin soupçonne (à juste titre) Michu de vouloir récupérer cette terre pour ses anciens maîtres. Il soupçonne aussi (et Corentin est là pour s'en assurer) la famille Hauteserre, Michu, mademoiselle de Cinq-Cygne et l'ensemble des gens rattachés d'une manière ou d'une autre à la terre de Gondreville, de cacher les émigrés. Ce qui est exact.

En parcourant la forêt, Michu a découvert les restes d'un ancien monastère sous lesquels se trouve une grotte. C'est là qu'il cache les jeunes gens recherchés, et leur fait porter de la nourriture, alternativement par un commis qui joue les niais devant la police, par sa femme, ou par l'insaisissable mademoiselle de Cinq-Cygne. Michu a, par ailleurs, conservé un trésor à l'usage de ses maîtres. En effet, alors que, dans le village, on le croit prêt à tout pour s'enrichir, il a, au contraire, caché des sacs d'or au pied d'arbres spécifiquement marqués, ce trésor devant être fort utile à la famille.

Elle choisit de le déterrer le jour où a lieu le carnaval au pays. Mais, malheureusement, le même jour, Malin est enlevé par des hommes masqués qui brûlent les documents compromettants, et font disparaître l'homme qu'on retrouvera dans la grotte même où s'étaient autrefois cachés les Simeuse. Corentin, qui avait fini par éventer la supercherie de Michu, se venge en accusant ce dernier de l'enlèvement. Pour le condamner, il fait passer à Marthe, sa femme, un billet où son écriture est imitée, et où, prétendument, il lui demandait d'apporter des provisions au prisonnier ; et elle est arrêtée. Les ravisseurs de Malin étant de même taille que les Simeuse et les Hauteserre, l'alibi de ceux-ci est donc difficile à établir. Mais mademoiselle de Cinq-Cygne traite Corentin avec une telle arrogance que le «*mirriflore*» perd un peu de sa superbe.

Le procès a lieu au tribunal de Troyes. Conseillés par leur parent, le sage marquis de Chargebœuf, qui les accueille chez lui, aidés d'avocats talentueux (dont Bordin), soutenus par monsieur de Granville, impartial substitut du procureur qui ne se laisse pas convaincre par un jury «*acheté*», les familles Simeuse, Hauteserre, mademoiselle de Cinq-Cygne et Michu ont bon espoir. Mais rien ne peut sauver Michu de l'échafaud.

C'est alors que mademoiselle de Cinq-Cygne abandonne son arrogance pour obtenir auprès de Napoléon la grâce de ce fidèle régisseur, comme celle des Simeuse et des Hauteserre. Elle va le trouver sur le champ de bataille à la veille de la bataille d'Iéna, mais il lui répond, «*avec son éloquence à lui qui changeait les lâches en braves*» : «*Voici trois cent mille hommes, ils sont innocents, eux aussi ! Eh bien, demain, trente mille hommes seront morts, morts pour leur pays !*»

Bien des années plus tard, dans le salon parisien de la princesse de Cadignan, Henri de Marsay, en véritable politicien, raconte et explique les agissements, en juin 1800, de Sieyès, Talleyrand, et Fouché : ils craignaient beaucoup que le Directoire, dont ils tiraient les ficelles, ne vole tout à fait en éclats si Bonaparte était défait en Italie, l'armée française anéantie, et les Bourbons remis sur le trône de leurs ancêtres. Sieyès voulait simplement garder «*le pouvoir*», auquel il accordait autant de prix qu'à sa propre vie. Fouché, plus fin et plus énigmatique, parlait, lui, de la République. Quant à Talleyrand, il affirmait que la France seule était en jeu, qu'il fallait la sauver. Car aucun, parmi les membres de ce «*brelan de prêtres*», ainsi que les surnommait Carnot, ministre de la Guerre, qui, avec l'ancien conventionnel nommé Malin, les avait rejoints dans le petit boudoir où ils s'étaient retirés pour discuter de l'avenir, ne croyait encore au succès de Bonaparte. Ils décidèrent de tout simplement l'abandonner s'il revenait en vaincu. Sinon, bien sûr, ils l'«*adoreront*» comme dit Malin. Mais Fouché, toujours prudent, voulut préserver ses arrières. Naquit alors l'idée d'un complot, qu'on imputerait aux anciens Montagnards de la Convention, tout en laissant planer sur lui l'ombre des émigrés royalistes. Aussitôt conçu, aussitôt accompli : on pressa un imprimeur dont les sympathies allaient à la République, et on lui fit imprimer des affiches, des libelles, des proclamations mettant à l'index les «*factieux du 18 Brumaire*», au premier rang desquels se trouvait Bonaparte. Or il remporta la victoire de Marengo, et Fouché comprit qu'il avait perdu l'occasion de prendre le pouvoir. Bonaparte, revenu d'Italie, mit en échec le complot de ses «*amis*». Malin enfourna les affiches et les papiers divers par ballots dans des charrettes qu'il escorta précipitamment jusqu'au château de Gondreville, un bien national qu'il avait fait racheter par un homme de paille, et où il enterra ces

preuves encombrantes qui le mettaient désormais à la merci non seulement de Bonaparte mais surtout du terrible Fouché. Cependant, le complot fut connu, et il fallut que Bonaparte pare au danger en montant l'affaire qui allait mener à l'exécution du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes, acte qui lui était imposé, mais par lequel il rompit pour toujours avec les Bourbons. Cependant, Marsay tousse, semble en mauvaise santé, et Balzac nous indique brièvement et sans plus d'explication que : « *Cela se passe peu avant sa mort.* »

Commentaire

Balzac, avec le génie qui lui est propre, et en utilisant un fait divers (l'enlèvement mystérieux, sous le Premier Empire, d'un sénateur averti d'un complot ourdi par Fouché contre Napoléon Bonaparte) mit son talent romanesque au service d'une intrigue politique et policière qui présente un canevas des plus compliqués, et que l'éloignement dans le temps rend encore plus complexe. Mais cela ne gêne pas le déroulement de l'action qui, sur un rythme trépidant qui fait qu'on ne s'ennuie pas une seconde, se joue des invraisemblances. Un par un, se dévoilent avec grâce et vigueur tous les éléments d'un roman intrigant, qui passe pour l'un des ouvrages fondateurs du roman policier en France. On remarque que Balzac employa habilement la technique du flashback.

Le roman est bourré de détails historiques sur une époque si troublée et si importante dans l'Histoire de la France, époque où, Napoléon n'étant pas encore pleinement assis sur son trône, tout restait possible, tout pouvait basculer entre royalistes et républicains ; où l'on ne savait pas toujours de quoi demain serait fait ; où, dans cette instabilité, seuls des hommes d'une envergure hors normes pouvaient tenir la barre.

Le roman offre des réflexions sur le système politique de Napoléon auquel Balzac, après une jeunesse libérale et frondeuse, puis une « conversion » au légitimisme, continua à porter une vive admiration, pour l'énergie qu'il déployait, quels qu'eussent été ses défauts et ses erreurs. Alain émit ce jugement : « Napoléon est peut-être le vrai héros d'”*Une ténébreuse affaire*”. Il y est gigantesque et réel. » Et, en Fouché, Balzac admirait le politique, tout en déplorant le caractère sournois de l'homme, capable de mettre en œuvre la rouerie la plus machiavélique dans la conduite des affaires de l'État. Stefan Zweig, dans son étude, “*Joseph Fouché, portrait d'un homme politique*” (1928), cita à plusieurs reprises les mots que Balzac eut ici sur lui.

Les personnages fictifs ne manquent pas de relief, Michu étant le fidèle d'entre les fidèles, l'intrépide Laurence de Cinq-Cygne étant également amoureuse de l'un et de l'autre de ses cousins jumeaux.

Notons enfin que la maladie mystérieuse et la mort inexpiquée de Marsay conviennent parfaitement à ce mystérieux membre des Treize.

Mars 1841

“*Le martyr calviniste*”

Roman de 187 pages

En 1570, un personnage imaginaire, Christophe Lecamus, fils du fourreur de Catherine de Médicis, est pourtant un calviniste convaincu qui est chargé par un émissaire du prince de Condé, Chaudieu, d'aller remettre secrètement à la reine, au château de Blois, un traité qui lui permettrait de jouer les hérétiques contre les papistes, et les Bourbon contre les Guise. Malheureusement, Catherine est surprise, le traité en main, par sa belle-fille, Marie Stuart, qui sert ses oncles de Guise auprès de son époux, le roi François II. Pour se protéger, Catherine doit dénoncer Christophe, qui subit bravement la torture, gardant le silence pour ne pas la compromettre.

Cependant, le père Lecamus part à la recherche de son fils, à Amboise d'abord, où sont exécutés un grand nombre de nobles réformés, puis à Orléans, où Catherine laisse délibérément mourir François II. Charles IX, son second fils, est alors déclaré roi, et elle-même régente. Cependant qu'à Genève s'agitent Calvin et Théodore de Bèze, Christophe Lecamus doit revoir ses allégeances religieuses et politiques.

Commentaire

C'est un roman polémique : Balzac lâcha la bride à son aversion pour le protestantisme.

1841

“Mémoires de deux jeunes mariées”

Roman de 230 pages

C'est un échange de lettres entre Armande-Louise-Marie de Chaulieu et son amie, Renée de Maucombe. On apprend alors que les deux jeunes filles viennent de sortir du couvent des Carmélites de Blois, et se sentent libérées. Au fur et à mesure que les lettres s'échangent, le lecteur voit que les deux femmes prennent des chemins différents. Louise (Armande-Louise-Marie de Chaulieu) va vivre à Paris, où elle retrouve sa famille. À la mort de sa grand-mère, elle reçoit en héritage toute sa fortune. Cherchant à s'affirmer, à trouver l'amour, à éprouver de la passion, elle veut faire succomber un homme à son charme. Voulant faire ses débuts dans le monde, se faire connaître, elle se constitue une garde-robe, se rend à des bals. Comme son père devient ambassadeur en Espagne, elle commence à suivre des cours d'espagnol, donnés par un certain Felipe Henarez, qui est, en réalité, le baron de Macumer, un Grand d'Espagne exilé à Paris pour des raisons politiques, et qui est à moitié ruiné. Louise découvre sa véritable identité, et ils se marient, vivant davantage comme des amants que comme des époux, mais elle n'a pas le bonheur d'être mère.

De son côté, Renée de Maucombe est revenue vivre en Provence. Si elle ne veut pas être définitivement destinée au couvent, elle doit épouser Louis de l'Estorade, qui vit recroquevillé dans sa bastide, La Crampade. Cet homme, falot mais acceptable, semble être très amoureux de la jeune femme, mais ce n'est pas vraiment réciproque. Ils concluent toutefois une sorte de pacte : elle l'épouse à condition de pouvoir rester libre. Elle se fixe un but de le rendre heureux, tout en organisant leur vie à sa façon. Elle rénove leur demeure, et fait promettre à Louis d'avoir une grande carrière.

La première partie se termine sur la deuxième maternité de Renée.

Dans la seconde partie, on apprend que Louise finit par étouffer Felipe par la puissance de son amour, au point qu'il meurt quelques années après leur mariage. Quatre ans plus tard, elle se remarie en secret avec un poète, Marie Gaston. Ils vivent leur passion, cachés dans la campagne pendant trois ans. Aussi Louise devient-elle extrêmement jalouse, et, comme elle finit par penser que son mari la trompe ; elle se laisse mourir, à l'âge de trente ans, d'une maladie pulmonaire qu'elle a sciemment provoquée. En réalité, son mari ne faisait qu'aider la veuve de son frère, d'où ses nombreux allers-retours vers Paris qui ont contribué à la faire douter. Elle meurt dans la souffrance, en regrettant de n'avoir jamais connu la maternité.

Renée, quant à elle, se concentre sur la carrière de son mari, le pousse à se cultiver, à se hisser dans la hiérarchie sociale : il devient député, pair de France, grand officier de la Légion d'honneur et président de chambre à la Cour des comptes. Elle a un dernier enfant, révélant à son amie ce que c'est qu'être mère, lui parle de : l'accouchement, l'allaitement, les maladies d'enfance, le plaisir de s'occuper de ses trois enfants. En somme, cette femme, qui a renoncé à la passion par un mariage de raison, connaît l'épanouissement de la maternité. Et Louise, qui est passionnée, qui connaît le bonheur de l'amour, ne peut se garder d'être jalouse de Renée.

Commentaire

La forme épistolaire permet au lecteur de peser les choix de ces deux femmes qui, ayant reçu la même éducation, ont néanmoins suivi deux directions opposées.

Balzac indiqua : *«J'aimerais mieux être tué par Louise que de vivre longtemps avec Renée.»*

En mai 1841, Balzac fit un voyage en Touraine et en Bretagne.
Le 3 juin, il assista à la réception de Victor Hugo à l'Académie française.
Il écrivit :

Juillet 1841
"Ursule Mirouët"

Roman de 243 pages

Vers 1830, l'orpheline Ursule Mirouët, est recueillie et élevée par le vieux docteur Minoret, son tuteur, qui se retire à Nemours après avoir exercé à Paris. Attentif, très soucieux du bonheur de sa pupille, il lui fait donner une éducation de grande qualité. Elle est entourée de son affection et de celles d'une servante dévouée et d'un prêtre. Le docteur Minoret fait d'elle sa légataire universelle, alors que sa fortune est depuis longtemps convoitée par les nombreux héritiers potentiels et plus ou moins en concurrence qu'il comptait dans la ville. Ils se liguent contre elle, et, lui prêtant une rapacité comparable à la leur, l'accusent même de sombres intrigues puisqu'elle a réussi à emmener à la messe, et peut-être à éveiller en lui une certaine dévotion, le vieux docteur jusque-là agnostique. Ils s'inquiètent au fur et à mesure que les rapports du vieillard avec le prêtre deviennent excellents.

Le docteur Minoret meurt alors qu'Ursule est à peine âgée de vingt ans.

La cupidité d'un des neveux, Minoret-Levrault, le pousse à voler des titres de rente destinés à assurer l'avenir de la jeune fille. Réduite à la pauvreté et en butte aux persécutions et manigances inspirées par le coupable, elle dépérit, son état de santé fait craindre sa mort prochaine, fort attendue par les plus avides. On la harcèle de lettres anonymes, de calomnies, de chantage. Mais elle est soutenue par l'amour de Savinien de Portenduère et par les amis du docteur, aidée aussi par de mystérieuses révélations reçues en songe. Et Minoret-Levrault, puni par la mort de son fils et la folie de sa femme, doit restituer à Ursule la part qui lui revient. Ainsi, l'innocence finit-elle par triompher. Et Ursule trouve le bonheur qu'elle mérite en épousant Savinien de Portenduère qui fait une belle carrière dans la marine grâce à l'aide de son grand-oncle, le comte de Kergarouët.

Commentaire

Balzac s'étend longuement sur les pouvoirs surnaturels, l'occultisme et la transmission de pensée, qui sont pour lui autant de sujets d'étude sérieux. Il cherche d'ailleurs à convaincre le lecteur incrédule en apportant à l'appui de ses dires des références documentaires multiples, des explications, des témoignages se référant aux théories d'Alexis Didier, voyant célèbre, et aussi à celles de Franz Anton Mesmer.

Il montre aussi comment le docteur Minoret, un agnostique, est touché par la grâce, et accède à la foi, démonstration qu'il avait déjà faite avec le docteur Desplein, dans *"La messe de l'athée"* (1836).

1841
"Physiologie de l'employé"

Essai

Balzac expose les travers de l'administration française au XIXe siècle.

Commentaire

Ce texte met en lumière un pamphlétaire incisif et virtuose, qui croque les employés parisiens avec la nervosité du caricaturiste, car il y a du Daumier chez ce Balzac qui excellait à pénétrer les secrets des types professionnels.

1841

“Monographie du rentier”

Essai

«Le Rentier s'élève entre cinq à six pieds de hauteur, ses mouvements sont généralement lents, mais la Nature attentive à la conservation des espèces frêles, l'a pourvu d'omnibus à l'aide desquels la plupart des Rentiers se transportent d'un point à un autre de l'atmosphère parisienne, au-delà de laquelle ils ne vivent pas. Transplanté hors de la Banlieue, le Rentier dépérit et meurt. Ses larges pieds sont recouverts de souliers à nœuds, ses jambes sont douées de pantalons à couleurs brunes ou roussâtres ; il porte des gilets à carreaux d'un prix médiocre ; à domicile, il est terminé par des casquettes ombelliformes ; au dehors, il est couvert de chapeaux à douze francs. Il est cravaté de mousseline blanche. Presque tous les individus sont armés de cannes et d'une tabatière d'où ils tirent une poudre noire avec laquelle ils farcissent incessamment leur nez, usage que le fisc français a très heureusement mis à profit.» Chez le rentier, «le sang a moins d'activité que chez les autres espèces». Son oisiveté est indûment rémunérée.

Commentaire

À la manière des études zoologiques, Balzac dessina le portrait plein d'humour d'une des variétés les plus curieuses de l'espèce humaine. En fait, dans ce petit pamphlet vengeur, l'infatigable travailleur qu'il était déversa toute sa haine des rentiers.

Le texte parut dans le troisième tome des *“Français peints par eux-mêmes”*, ouvrage collectif en neuf volumes édités par Léon Curmer entre 1840 et 1842. Il fut aussi édité la même année sous le titre *“Physiologie du rentier de Paris et de province”*.

Le 2 octobre 1841, Balzac signa un contrat pour la publication de l'ensemble de son œuvre sous le titre de *“La comédie humaine”*.

Le 10 novembre mourut Wenceslas Hanksi, époux de *«l'étrangère»*. Balzac apprit, au début de 1842, cette nouvelle qu'il attendait depuis huit ans, et qui le laissa abasourdi. Mais Mme Hanksi ne se montra pas aussi impatiente de le retrouver, et il en souffrit beaucoup. Des problèmes de succession obligèrent Mme Hanksi à séjourner longtemps à Saint-Petersbourg pour un procès, et la présence de Balzac n'était évidemment pas souhaitée dans de telles circonstances. Et puis, influencée par les nombreuses rumeurs qui couraient sur son compte, elle lui reprochait des infidélités que, tout en protestant de son entière fidélité de cœur, il ne put nier tout à fait.

Janvier 1842

“Une double famille”

Nouvelle de 75 pages

À Paris, dans un appartement sordide de la rue du Tourniquet-Saint-Jean, dans le Marais, un quartier crasseux, une pauvre femme et sa fille, qui ont été ruinées par les vicissitudes politiques de l'époque et la mort du père dans les guerres napoléoniennes, occupent toutes leurs journées à la couture et à

la broderie, travaillant avec leur fenêtre constamment ouverte, et observant les rares passants. Un jour, elles remarquent les allées et venues d'un inconnu, «*grand, mince, pâle et vêtu de noir*». La mère parvient à attirer l'attention de l'homme qui aperçoit alors sa délicieuse fille. Il semble prendre de plus en plus d'intérêt pour elle. Un jour, apprenant le dénuement des deux femmes, il leur jette sa bourse par la fenêtre, et disparaît. Ce geste charitable permet de lier connaissance avec la jeune fille qui s'appelle Caroline Crochard, et qu'il emmène en promenade...

Quelques années plus tard, en septembre 1816, on retrouve Caroline, richement installée dans un appartement, vivant une grande passion amoureuse avec Roger, dont elle a deux enfants. De fait, le couple vit un conte de fée, n'étaient les obligations professionnelles de Roger, qui le contraignent à de fréquentes absences.

Quelques années plus tôt, en 1806, le jeune juge Roger de Granville est invité par son père à faire sa demande en mariage à Angélique, une amie d'enfance. Le mariage se conclut rapidement, mais la jeune épouse est affectée d'une terrible bigoterie, penchant que lui a transmis sa mère. Se laissant manipuler par le curé Farnon, un prêtre hypocrite et arriviste, elle adopte une vie ascétique, qui lui fait refuser toute mondanité. Comme elle tente d'y rallier son mari, elle met à mal son mariage. La situation conjugale empire à un point tel que les deux époux n'ont plus que des contacts épisodiques, quand les contraintes sociales sont trop fortes. Malheureux en ménage, Roger de Granville est de plus en plus tourné vers l'extérieur.

La vieille mère de Caroline meurt après une brève maladie. À cette occasion, le prêtre Fanon apprend que Roger de Granville a une relation adultère, et il s'empresse de le rapporter à sa protégée. Après quelques hésitations, Angélique survient pour constater l'adultère. Roger lui avoue alors qu'il ne l'aime plus, et ne souhaite pas reprendre la vie commune.

En 1829, dans le quartier des Grands Boulevards, un homme sombre déambule, solitaire. C'est Roger que Caroline a quitté pour repartir vivre dans son milieu d'origine. Lui, qui est devenu cynique et sarcastique, croise un des voisins de la jeune femme. Apprenant son dénuement, il veut d'abord l'aider, mais y renonce finalement. Son fils survient alors brusquement pour lui annoncer qu'un certain Charles Crochard, prévenu de vol, se prétend son fils. Roger donne alors de l'argent pour aider le voleur, qui est bien son fils et celui de Caroline, et lui donne pour ultime conseil, avant de partir pour l'Italie, celui de bien connaître sa future femme avant de l'épouser.

Commentaire

La nouvelle parut d'abord en 1830 puis en 1832 sous le titre "*La femme vertueuse*", enfin, en 1842, sous son titre définitif.

D'une construction dramatique très moderne, elle est composée de deux histoires fragmentées dans le temps et dans l'espace, qui n'en forment qu'une seule puisqu'il s'agit d'«*une double famille*». Une fois de plus, Balzac employa la technique du flashback.

Selon un principe qui lui est cher, il opposa la décoration d'intérieur d'une maison aristocratique à la crasse d'un quartier parisien sordide et à la joyeuse décoration d'un appartement de «*grisette*» (autre principe qui lui est cher). La maison de Mme de Granville est à son image : tout en «*sécheresse*», «*froide solennité*», «*rectitude*» et «*petitesse*», tandis que le logement de la grisette, tel celui d'Esther Gobseck est un lieu de délices.

Balzac déploya son talent de portraitiste de femmes : la jeune Caroline, ravissante et enjouée, annonce Esther Gobseck, tandis qu'Angélique, froide dévote mal influencée par un prêtre arriviste, permet une critique violente des excès de la religion, de la bigoterie.

Roger de Granville avait déjà été, dans "*Une ténébreuse affaire*", l'impartial substitut du procureur qui ne se laissait pas convaincre par un jury «*acheté*» ; on allait le retrouver dans "*Splendeurs et misères des courtisanes*".

Janvier 1842
“La fausse maîtresse”

Nouvelle de 53 pages

Balzac présente d’abord les personnages, et expose ses vues sur la situation politique de la Pologne à son époque et sur l’accueil fait aux Polonais exilés en territoire français. Puis il fait apparaître le principal protagoniste resté dans l’ombre jusque-là non seulement pour le lecteur mais également pour les autres personnages. Il s’agit du capitaine Thaddée Paz, descendant de la célèbre lignée des Pazzi, noble polonais. Comme le comte Adam Laginski lui a sauvé la vie à plusieurs reprises pendant la guerre, il lui est resté tout dévoué, est devenu son factotum, consacrant sa vie à gérer sa fortune et ses biens car il a une forte tendance à la dépense. Lorsqu’Adam rencontre Clémentine du Rouvre, c’est le choc pour Thaddée de Paz qui tombe éperdument amoureux de celle qui devient l’épouse de son meilleur ami. Afin de ne pas trahir ses sentiments, il vaque à ses occupations tout en restant invisible aux yeux de la belle. Mais celle-ci, percevant dans cet être étrange une espèce de mystère, finit par souhaiter lui être présentée. Sentant qu’une relation traîtresse pourrait bientôt naître s’il ne faisait rien, Paz s’invente, afin d’éloigner Clémentine, une maîtresse, Malaga, une écuyère de cirque qui se trouve sortie de la misère par un homme qu’elle ne connaît pas et pour des raisons qu’elle est très loin d’imaginer. Le stratagème fonctionne à merveille. Ainsi, Thaddée demeure fidèle à son ami, même si cela signifie qu’il doive en souffrir et renoncer à son amour, à son bonheur et même à l’estime de celle qu’il aime. Il se contente de faire en sorte qu’elle ne manque de rien. La voir heureuse lui suffit. Or Malaga, de maîtresse du comte Paz, passe dans les bras du comte Laginski.

Commentaire

Que le sujet soit polonais s’explique par la relation que Balzac avait avec Madame Hanska. La nouvelle est une très belle ode à l’amitié. Thaddée Paz est un des plus étranges personnages de *“La comédie humaine”* tant est grande et touchante son abnégation. À l’inverse, le comte Laginski fait plutôt pâle figure, car il est frivole et faible, cède à tous les caprices de son épouse, Clémentine, qu’on peut trouver fort antipathique, égoïste et superficielle. Une partie de cette histoire se continue dans *“La cousine Bette”*.

En février 1842, le mobilier du pied-à-terre parisien de Balzac, rue de Richelieu, fut menacé de saisie. Le 19 mars, eut lieu, à l’Odéon, la première de :

1842
“Les ressources de Quinola”

Comédie en cinq actes

Sous le règne de Philippe II d’Espagne, Fontaneres est un inventeur, le premier inventeur du bateau à vapeur. Il a pour laquais Quinola, qui l’unit à la vile Faustine.

Commentaire

La pièce fut écrite *«avec toutes les libertés des vieux théâtres français et espagnols»*. Mais, en Fontaneres, Balzac reproduisit David Séchard, et en Quinola il fit une combinaison de l’esclave de la comédie latine, du fou de Shakespeare, de Figaro et de son Vautrin. L’improbabilité d’un inventeur du bateau à vapeur au XVI^e siècle compromet presque complètement l’intérêt des spectateurs auxquels Balzac déplut encore en tentant de trouver un dénouement

amoureux. Il faut regretter aussi que Quinola manque d'humour. Cependant, la pièce est ingénieuse, puissante et intéressante en bien des passages.

Échaudé par l'expérience de *"Vautrin"*, Balzac avait tenu à composer lui-même la salle de la première représentation, tripla le prix des places. Malgré tout, la pièce ne s'attira, le jour de la première, que des cris d'animaux, et fut sifflée tout au long pendant les sept premières représentations. Elle tint l'affiche près d'un mois, mais les recettes furent insignifiantes.

1842

"La femme de trente ans"

Roman de 196 pages

Lorsque Julie de Chastillon épouse, en 1813, le fringant colonel Victor d'Aiglemont, elle ne se doute pas que ce serait, à peine un an plus tard, pour se plaindre des souffrances du mariage. Tandis que s'éteint son amour pour son mari, un homme vulgaire devenu pair de France grâce à elle et malgré sa bêtise, elle combat le sentiment qu'elle éprouve pour un jeune lord anglais qui paie de sa vie son honneur à elle. La jeune femme ne se départira jamais du souvenir de cette passion brisée, malgré l'équilibre qu'elle trouve entre sa vie de famille et sa longue liaison avec Charles de Vandenesse dont elle tombe amoureuse alors qu'elle a trente ans. Cette liaison est punie elle aussi de façon dramatique puisque c'est à travers les enfants qu'il lui a donnés, la mort du petit Charles, la fuite d'Hélène avec un assassin, la coquetterie égoïste de Moïna, qu'elle expie le peu de bonheur qu'elle a obtenu dans sa vie.

Commentaire

Malgré bien des efforts de lissage, le roman garde l'empreinte des six nouvelles dont il est issu : six textes qui trouvent leur unité autour de Julie d'Aiglemont et de sa fille, Hélène. L'histoire de cette composition est à elle seule un roman.

Balzac fut le premier romancier à octroyer dix ans de plus à la femme amoureuse ; or dix ans, c'est beaucoup en amour. Il a voulu montrer comment un mariage, même souhaité et même socialement brillant, peut conduire une jeune fille au malheur ; comment une jeune mère résiste à une passion adultère, mais sombre dans le chagrin ; comment une jeune femme dans tout l'éclat de sa maturité retrouve le goût de l'amour puis se trouve punie dans le destin tragique de ses propres enfants. Le couple que forment Julie et Victor est volontiers comparé à celui de M. et Mme de Mortsauf dans *"Le lys dans la vallée"*.

Le roman a été, en 1842, intégré aux *"Scènes de la vie privée"* de *"La comédie humaine"*, et n'a reçu son titre qu'à ce moment-là. Si, en 1843, Balzac le jugeait toujours comme *«un mélodrame indigne de [lui]»* (lettre du 12 mars 1843 à Mme Hanska), ce récit de la vie d'une femme aux différents âges de sa vie, et de l'évolution de ses sentiments à travers les drames qu'elle traverse, lui valut un succès immédiat, jusqu'aux compliments de Sainte-Beuve : *«La clef de son immense succès était tout entière dans ce premier petit chef-d'œuvre»*, écrivit-il dans *"Le Constitutionnel"* du 2 septembre 1850.

Février 1842

"Un début dans la vie"

Roman de 169 pages

Dans la voiture publique du père Pierrotin, en route pour L'Isle-Adam, voyage incognito le comte de Sérisy, sénateur. S'y trouvent aussi plusieurs jeunes gens qui font assaut de fanfaronnades. Parmi eux, Oscar Husson, le type même du fils de famille bon à rien, que sa mère a recommandé à la bienveillance de M. Moreau, régisseur du domaine de Sérisy situé à Presles. Oscar veut se donner

de l'importance en prétendant bien connaître M. de Sérisy, et en révélant que ce dernier serait atteint d'une vilaine maladie de peau, et que sa femme, la comtesse de Sérisy, lui serait infidèle... Oscar tombe de haut quand il arrive au château, et qu'il découvre qu'il s'est fait un ennemi, et même deux, car le comte accuse son régisseur (un ex-amant de la mère d'Oscar) d'être à l'origine de ces ragots. Cependant, la mère d'Oscar réussit à le placer dans une importante étude d'avoué. Mais, de nouveau, il commet une grave faute. Il n'a désormais plus d'autre choix que de partir faire son service militaire, lors de la conquête de l'Algérie. Le hasard veut qu'il sauve la vie du fils du comte de Sérisy, ce qui lui permet de rentrer en grâce auprès de cet homme très influent. C'est ainsi qu'il finit par se voir attribuer une perception, et par trouver sa place de bourgeois heureux et médiocre dans la société de la monarchie de Juillet. Quant à l'ex-régisseur Moreau, il est devenu député.

Mai 1842
"Albert Savarus"

Roman de 120 pages

À Besançon, dans les dernières années de la Restauration et les premières années du règne de Louis-Philippe, la baronne de Watteville, une femme encore jeune, riche et volontaire, domine son faible mari et leur fille unique, Rosalie. Son cavalier servant est le bel Amédée de Soulas, le «*lion*» de la ville, qu'elle destine à sa fille. Mais, dans l'âme de l'adolescente, opprimée par une éducation tyrannique, couvent de romanesques rêves de révolte. Depuis peu, dans la ville, s'est établi un avocat, Albert Savaron de Savarus, dont la puissante et mystérieuse personnalité intrigue fortement la bavarde société de la ville. Rosalie nourrit pour lui une romanesque passion qui grandit en secret, stimulée par ces mêmes raisons. Savarus prépare sa candidature pour les prochaines élections au parlement, tandis que Rosalie de Watteville cherche à comprendre son secret, et le surveille. Savarus publie une longue nouvelle au goût du jour, «*L'ambitieux par amour*», romantique histoire d'un jeune bâtard, de noble naissance, qui, pendant un voyage de vacances en Suisse, s'éprend follement d'une très belle Italienne, exilée avec son vieux mari. Il découvre qu'elle est une princesse Colonna qui a épousé, pour des raisons spéciales, un noble napolitain de cinquante ans plus âgé qu'elle. Ayant la joie d'être aimé d'elle en retour, il la quitte en lui jurant d'obtenir une situation qui lui permette de l'épouser à la mort de son mari, ce qui ne saurait tarder. Rosalie comprend que le héros de cette histoire est Savarus lui-même, et, bien vite, ses soupçons sont confirmés par la correspondance de l'avocat qu'elle intercepte. Les élections arrivent. Savarus, au moment le plus délicat de la campagne électorale, disparaît mystérieusement. La jeune fille, sachant que la princesse Colonna est veuve à présent, réussit par une diabolique machination épistolaire à lui faire croire que Savarus ne l'aime plus. Quand l'avocat arrive à tirer au clair ce mensonge, l'orgueilleuse princesse s'est déjà remariée. Savarus se retire dans un couvent de trappistes. Rosalie, après la mort de son père, se sépare de sa mère (qui épouse le bel Amédée), et se retire, fuyant le monde, dans une propriété à la campagne.

Commentaire

L'histoire appartient à la première période de l'art de Balzac, témoignant d'un typique mélange de vigoureux réalisme et d'extravagant romantisme. Vivante seulement dans les épisodes où le style puissant et analytique du grand romancier fait son apparition, elle présente un intérêt spécial par le fait qu'il a donné à l'ambitieux Savarus plusieurs traits de son caractère.

En juillet 1842, sur les instances de l'éditeur Hetzel, Balzac produisit l'"*Avant-propos de "La comédie humaine"*'. Il y proclama : «*J'écris à la lueur de deux vérités éternelles, la religion et la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament et vers lesquels tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays.*» Il y exposa ses idées sur le roman et les principes

directeurs de son œuvre où il avait pour ambition de «*donner la vie et le mouvement à tout un mode fictif [...] à une société tout entière dans [sa] tête*» : «*La société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire.*» Il annonça vouloir peindre la réalité sociale, et en dégager «*les principes naturels*». Il entendait assurer à l'ensemble une organisation synthétique qui en ferait «*comme un monde complet*» ; il prévoyait des «*Études de mœurs*» de beaucoup les plus nombreuses («*Scènes de la vie privée*», «*Scènes de la vie de province*», «*Scènes de la vie parisienne*», «*Scènes de la vie politique*», «*Scènes de la vie militaire*» et «*Scènes de la vie de campagne*»), des «*Études philosophiques*» et des «*Études analytiques*».

Vers 1842-1843, Balzac participa régulièrement, avec d'autres écrivains et artistes, à des «fantasias» du haschisch, des séances de découverte qui étaient organisées, à l'hôtel Pimodan, par le peintre Fernand Boissard de Boisdénier, sous le contrôle du docteur Moreau de Tours.

Il écrivit :

Novembre 1842
«***La rabouilleuse***»

Roman de 300 pages

Fils d'un administrateur loyal, intègre et dévoué de l'Empire, Philippe Bridau fut un officier brillant des armées napoléoniennes (chef d'escadron et officier de la Légion d'honneur à l'âge de vingt ans). Mais il a tout perdu avec la chute de l'Empire, et promène son ressentiment dans les bas-fonds de Paris. Cet homme courageux est devenu un être cynique, brutal et sans morale qui ne voit pas pourquoi il ferait des efforts alors que gloire et richesses lui tendent les bras. Après sa participation inopportune à une tentative hasardeuse de coup d'État, il est assigné à résidence surveillée à Issoudun. Sa mère, Agathe Bridau, et ses deux fils, Joseph, le peintre et Philippe, l'ex-soldat, tentent alors d'arracher Jean-Jacques Rouget, le frère d'Agathe, un riche dégenéré, à l'emprise de sa servante, Flore Brazier, qui est surnommée «*la rabouilleuse*» (celle qui chasse les écrevisses dans les rivières), et de son ordonnance, Maxence Gillet, qui est l'amant de la jeune et belle femme. La richesse de Rouget est trop importante pour ne pas susciter les convoitises. Philippe Bridau provoque Rouget en duel, et le tue. Mais il est à son tour poignardé par Gillet. Cependant, avant de mourir, il a le temps de chasser «*la rabouilleuse*».

Commentaire

Cette histoire de captation d'héritage, ce roman de l'ambition et de l'intérêt, d'abord intitulé «*Les deux frères*», est une œuvre âpre, noire et amère, qui vaut aussi bien par l'exceptionnelle galerie de personnages que par la description intime et détaillée d'une petite ville de province étouffante. Dans la petite bourgeoisie locale, l'accumulation obsessionnelle et dévoyée des biens finit par devenir la seule raison d'être, et entraîne une grande misère affective. On ne peut manquer, sur cet aspect, de penser à «*La muse du département*» ou à «*Ursule Mirouet*».

Balzac évoque la charbonnerie, structure paramaçonnique.

L'ascension énergique, brutale et cynique, de Philippe Bridau est insupportable, d'autant plus qu'elle est involontairement soutenue par la bêtise et l'incurie de ses proches qui ne partagent en rien sa bassesse.

Le récit se déroule à vive allure, même si l'on sent parfois des pertes de rythme. Les rebondissements imprévus ne cessent qu'à la dernière page.

En 1959, Louis Daquin a tiré un film du roman : «*Les arrivistes*».

Juin 1842
"Autre étude de femme"

Nouvelle de 61 pages

Selon les usages du grand monde, Félicité des Touches a d'abord organisé, comme il se doit, un raout, où le beau monde vient pour se montrer, bavarder et paraître ; ensuite, vers onze heures, elle respecta l'usage chez les beaux esprits qui veut qu'on soupe entre soi et que l'on parle sans gêne. D'abord, Henri de Marsay explique pourquoi il a le cœur froid d'un homme politique. Déçu dans son premier amour de tout jeune homme, trompé par une femme qui lui a honteusement menti, il s'est astreint à *«conquérir sur les mouvements irréflechis qui nous font faire tant de sottises, ce beau sang-froid que vous connaissez»*. Et il s'est juré de faire payer cher sa déception à toutes les autres femmes. Delphine de Nucingen, qui l'a écouté avec anxiété, s'exclame : *«Combien je plains la seconde !»* ; elle veut parler de la seconde femme, c'est-à-dire elle-même, la première victime du comte de Marsay.

Prenant la parole à son tour, Émile Blondet expose ce qu'est *«la femme comme il faut»* et *«la femme comme il n'en faut pas»*, à partir d'une anecdote personnelle. Interrogé par Félicité des Touches qui demande dans quelle catégorie il range *«la femme-auteur»*, Blondet répond avec un humour flatteur pour son hôtesse (qui publie sous le nom de Camille Maupin) : *«Quand elle n'a pas de génie, c'est une femme comme il n'en faut pas. [...] Cette opinion n'est pas de moi, mais de Napoléon.»* Le poète Melchior de Canalis fait alors un portrait spirituel de Napoléon.

Le général de Montriveau décrit l'horrible retraite de Russie en 1812, les souffrances et la cruauté des soldats qui passèrent la Bérézina, les souffrances d'une femme.

Horace Bianchon raconte qu'il découvrit, près de Vendôme, sur les bords du Loir, une vieille maison brune abandonnée, appelée *«La grande Bretèche»*, dont les ruines et l'étrange beauté l'intriguèrent. Souvent, le soir, il pénétra dans cette propriété mystérieuse, où il passa des heures en rêveries. De retour à l'auberge, il posa mille questions sans qu'on lui réponde. Jusqu'à ce qu'un notaire, Me Regnault, lui demande de *«discontinuer ses visites»*, et de respecter la propriété privée, lui expliquant le legs fait par sa propriétaire et les raisons de ce legs. Madame de Merret, la propriétaire des lieux, a interdit que l'on pénètre dans l'hôtel particulier, qu'on le répare, que l'on touche une seule pierre pendant cinquante ans. Et elle a fait du notaire son légataire à condition qu'il laisse la propriété en l'état pendant cinquante ans. La raison de ce testament est qu'elle a eu un amant espagnol qui venait la rejoindre nuitamment en nageant dans la rivière. Mais, un jour, le mari, rentrant plus tôt que de coutume, entendit du bruit dans le petit réduit attenant à la chambre de sa femme. Il crut d'abord que Rosalie, la servante de son épouse, s'y trouvait, mais elle entra justement dans la pièce. Alors qu'il voulut y pénétrer, madame de Merret lui fit savoir que cet acte de méfiance signerait la fin de leurs relations. Monsieur de Merret lui fit alors jurer qu'il n'y avait personne dans le cagibi. Elle s'exécuta sans ciller, jurant sur un crucifix apparemment offert par son amant. Monsieur de Merret échafauda un plan : sachant Rosalie fiancée à un certain Gorenflot, maçon dont les moyens étaient insuffisants pour qu'il puisse s'établir, il lui proposa de murer purement et simplement le cagibi. Cette opération, qui devait rester secrète, serait richement payée. Jouant alors son va-tout, madame de Merret demanda à Rosalie de participer au travail et, discrètement, ajouta mille francs à la récompense promise si Gorenflot laissait une brèche dans le mur. Après avoir dormi dans la chambre de son épouse, le mari sortit au matin. Madame de Merret s'empressa de briser la paroi de plâtre ; mais, quand elle aperçut son mari derrière elle, elle s'évanouit. Il fit remettre le mur en l'état, puis déclara que son épouse était malade, qu'elle garderait la chambre, et qu'il ne la quitterait pas. Le supplice dura vingt jours, et, chaque fois que son épouse était sur le point d'implorer grâce pour l'inconnu mourant, le mari lui rétorquait : *«Vous avez juré sur la croix qu'il n'y avait là personne.»* À la fin du récit, les femmes se lèvent de table. *«Quelques-unes d'entre elles avaient eu quasi froid en entendant le dernier mot.»*

Commentaire

Le fil conducteur des récits demeure la droiture morale et les excès auxquels elle peut mener quand elle est appliquée avec trop de rigueur : orgueil, sécheresse de cœur, cruauté masquée par le bon droit ou la discipline.

L'histoire racontée par Horace Bianchon, à qui Balzac donna souvent le rôle de narrateur, a d'abord été une nouvelle à part, intitulée "*La grande Bretèche*", publiée en 1831 dans l'anthologie "*Les contes bruns*", et associée à une autre nouvelle, "*Le message*" dans un texte intitulé "*Le conseil*". Elle est splendide de mystère et de personnages en demi-teintes. Les descriptions lyriques font surgir des images fantastiques, merveilleuses ou horribles.

1843

"*Catherine de Médicis expliquée*"

Essai de 40 pages

Dernière descendante légitime directe des ducs de Florence, orpheline, mariée à quatorze ans par son oncle, le pape Clément VII, à celui qui allait devenir Henri II, mère de trois rois de France, régente durant la minorité de Charles IX, instigatrice de la Saint-Barthélemy, régnant par tacite procuration sous le fantasque Henri III, elle tint le royaume de France sous sa tutelle près d'un tiers de siècle, jusqu'à sa mort, en 1589. Son pouvoir s'exerça entre et contre les intérêts des factions, mais elle fut servie par trop d'accidents pour douter du caractère fortuit de beaucoup d'entre eux. Elle sut changer, selon les risques que lui faisaient courir des renversements d'alliance imprévisibles, son apparente faiblesse devant les oppositions des princes et des grands en un instrument redoutable, méprisant le danger, hypothéquant souvent la légitimité royale pour la sauver.

Commentaire

Cette énigmatique figure, qui survécut à tant de massacres et de séditions, séduisit Balzac, qui en fit un blason de la royauté. Il exhortait le lecteur à réviser son jugement sur une reine considérée comme sanguinaire et qui eut pourtant à affronter de cruels dilemmes.

En 1846, le texte fut intitulé : "*Sur Catherine de Médicis*".

Janvier 1843

"*Honorine*"

Nouvelle de 78 pages

Maurice de l'Hostal, ancien secrétaire du comte Octave, raconte, des années plus tard, l'histoire du comte et de sa femme, Honorine. Celle-ci a abandonné son mari pour un amant, qui la quitte à son tour. Elle refuse de rentrer au domicile conjugal, et Octave, lui ayant pardonné, s'ingénie à lui rendre la vie plus facile, payant, par exemple, pour qu'elle ait l'impression de vivre grâce aux fleurs artificielles qu'elle fabrique. Il fait emménager son secrétaire, Maurice, dans la maison attenante, afin qu'il se lie avec sa femme, et qu'il la convainque de revenir. Étant lui-même tombé amoureux, Maurice décide de partir ; il finira consul, et se mariera avec une héritière génoise. Retournée auprès de son mari, Honorine dépérit, et finit par mourir.

1843

“Monographie de la presse parisienne”

Balzac indique que «*presse*» est «*le mot adopté pour exprimer tout ce qui se publie périodiquement en politique et en littérature, et où l'on juge les œuvres de ceux qui gouvernent et de ceux qui écrivent, deux manières de mener les hommes*». Conformément à cette distinction, et se livrant à une «*portion d'Histoire Naturelle Sociale*», il considère que les journalistes constituent un «*ordre*», ce qui leur vaut cette sarcastique assimilation : «*l'Ordre Gendeleltre (comme gendarme)*».

il divise «*l'Ordre Gendeleltre*» en deux genres : le genre publiciste et le genre critique. Le premier englobe tous ceux qui font de la politique dans la presse : «*Publicistes, ce nom jadis attribué aux grands écrivains [...] est devenu celui de tous les écrivains qui font de la politique.*». Quant au second «*genre*», il désigne tous ceux qui se livrent à une critique de la littérature, et dont la cause est entendue d'emblée puisqu'«*il existe en tout critique un auteur impuissant*».

Commentaire

Balzac écrit ce pamphlet, satirique et féroce treize ans après que la révolution de 1830, déclenchée notamment par l'abolition de la liberté de la presse, l'avait partiellement rétablie, mais à un moment où un «*retour à l'ordre*» s'était imposé à la presse d'opinion, tandis que paraissait une «*nouvelle presse industrielle*» marquée par deux titres : “Le Siècle” qui tirait à 37 500 exemplaires en 1841 et “La Presse” au tirage inférieur. Balzac (qui avait publié dans “La Presse”...) était le témoin de cette dernière évolution dans laquelle il voyait une dégradation. Ce qui nous vaut ces deux «*axiomes*» :

«*On tuera la presse comme on tue un peuple, en lui donnant la liberté,*

«*Si la presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer*».

Le texte avait d'abord été publié dans un ouvrage collectif, puis sous forme d'un ouvrage distinct. Devenu en quelque sorte un «*classique*» de la critique de la presse, il a fait l'objet de multiples rééditions

Du 21 au 31 mai 1843, parurent dans “Le Parisien”, la première et la deuxième parties de “*Splendeurs et misères des courtisanes*”, sous le titre “*Esther ou les amours d'un vieux banquier*”.

Du 9 au 19 juin, parurent dans “L'État”, le début de la troisième partie d’*Illusions perdues*”, sous le titre “*Les souffrances de l'inventeur*”.

En juillet, Balzac, après huit années de séparation, partit rejoindre Mme Hanska à Saint-Petersbourg.

En août, fut publiée, sous le titre “*Ève et David*”, la troisième partie de :

1843

“Illusions perdues”

Roman de 660 pages

Dans la première partie, “*Les deux poètes*”, sont présentées les illusions de David Séchard, imprimeur à Angoulême, qui désire révolutionner l'industrie de la papeterie, et celles de son beau-frère, Lucien Chardon, intelligent et séduisant poète, rêvant de conquérir la gloire littéraire à Paris.

La deuxième partie, “*Un grand homme de province à Paris*”, suit l'ascension et la chute que, sous l'influence de Lousteau, journaliste taré, connaît Lucien, devenu Lucien de Rubempré. Il fréquente les mondes de l'édition et de la presse, et, entraîné par sa faiblesse et sa vanité, compromet son talent dans des journaux politiques. Honni, ruiné, il revient vers Angoulême.

La troisième partie, “*Les souffrances de l'inventeur*”, est consacrée aux ennuis de l'imprimeur encore accrus par la faute de Lucien Séchard qui est, sur le point de se suicider quand il est sauvé par un abbé espagnol, Carlos Herrera

Pour un résumé plus précis et une analyse,
voir, dans le site, BALZAC - "Illusions perdues"

En octobre, Balzac fut de retour à Paris.
En novembre, il se risqua de nouveau au théâtre :

1843
"Paméla Giraud"

Drame en cinq actes

Paméla Giraud est une fleuriste pauvre, amoureuse de Joseph Binet, garçon tapissier. Mais elle est courtisée par un arriviste, Jules Rousseau, qui est compromis dans un complot politique. Arrêté par la police, il exerce une sorte de chantage sur Paméla, lui demandant de lui servir d'alibi en prétendant être sa maîtresse. La famille de Jules lui promet une forte récompense. De ce fait, il échappe à la justice. Mais les parents de Jules sont sur le point d'oublier leur promesse quand un avocat les rappelle à l'ordre. Les voici donc obligés de doter richement Paméla dont leur fils tombe soudainement amoureux. Joseph Binet étant éliminé.

Commentaire

Paméla Giraud, l'idéal féminin de Balzac, est une pure et désintéressée travailleuse qui affronte l'égoïsme matérialiste de gens riches.
Balzac la plaça dans une situation révoltante même pour un public parisien, que le dénouement, s'il est bien amené et satisfaisant, adoucit à peine.
On trouve dans la pièce de bonnes formules, comme : «*Un avocat qui se parle à lui-même, c'est comme un pâtissier qui mange sa marchandise.*»
Cette comédie mélodramatique fut créée au "Théâtre de la Gaîté", eut vingt et une représentations et un succès d'estime. Elle ne fut reprise, au "Théâtre du Gymnase", que le 6 juillet 1859.
Elle fut publiée en 1853.

Le 3 décembre 1843, David d'Angers acheva le médaillon et le buste en marbre de Balzac, qui lui offrit le manuscrit et les épreuves corrigées de "*La femme supérieure*", avec cet envoi autographe : «*À son ami David d'Angers. De Balzac. Il n'y a pas que les statuaires qui piochent.*»
En décembre, il renonça à se présenter à l'Académie française.
En 1844, son médecin diagnostiqua chez lui une sorte de «*méningite chronique*».
En juillet, il mit au point un catalogue des ouvrages qui devaient composer "*La comédie humaine*" : 125 ouvrages dont 40 à faire.
Il publia en entier :

1844
"Splendeurs et misères des courtisanes"

Roman de 550 pages

Première partie : "*Comment aiment les filles*"

En 1824, Lucien de Rubempré, de retour dans la société parisienne, accueille au dernier bal de l'Opéra Esther Gobseck, dite «*La Torpille*». Dans le personnage masqué qui suit Lucien, Rastignac devine, à sa voix, Jacques Collin, alias Vautrin. Le lendemain, sous le nom de Carlos Herrera,

Jacques Collin se présente chez Esther, et la sauve du suicide. Il la force à entrer dans une maison religieuse ; puis, quelques mois plus tard, l'enferme dans un petit appartement en lui imposant une femme de chambre (Europe), une cuisinière (Asie), un serviteur (Paccard). Lucien, de son côté, mène la vie brillante d'un mondain à succès. Une nuit d'août 1829, le baron de Nucingen aperçoit Esther au bois de Vincennes, et tombe amoureux de cette femme entrevue que, ensuite, il cherche, par tous les moyens, à retrouver. Carlos Herrera voit dans cette passion de vieillard l'occasion de se procurer l'argent nécessaire à la carrière de Lucien.

Deuxième partie : *“À combien l'amour revient aux vieillards”*

Asie, sous le nom de M^{lle} de Saint-Estève, manœuvre Nucingen, et lui soutire des sommes de plus en plus importantes. Poussée par Carlos et pour aider Lucien, Esther accepte de se prostituer à Nucingen. Mais, désespérée par son geste, elle s'empoisonne, alors qu'elle vient d'hériter de la fortune léguée par son oncle, Gobseck. Les malversations de Carlos, qui écrit un faux testament en faveur de Lucien, les mensonges de Lucien lui-même amènent l'arrestation successive des deux hommes.

Troisième partie : *“Où mènent les mauvais chemins”*

Le juge Camusot, à qui est confiée l'affaire, doit compter avec la haute société qui est pressée d'étouffer un scandale qui la compromet à travers Lucien. Jacques Collin, quant à lui, soutient devant Camusot être Carlos Herrera. Mais le faible Lucien se trahit, et révèle au juge la véritable identité du forçat. Le 15 mai 1830, il se pend dans sa cellule, après avoir écrit lettres et déclarations.

Quatrième partie : *“La dernière incarnation de Vautrin”*

Profondément ébranlé par la mort de Lucien, résolu à se venger de la société, et obligé de se sortir d'une position difficile vis-à-vis de ses anciens compagnons de bagné, Jacques Collin avoue tout au directeur de la prison, puis négocie des lettres compromettantes contre la grâce de Théodore Calvi, un bagnard à qui le lie une profonde affection. Délibérément passé dans l'autre camp, il devient chef de la Sûreté : *«Après avoir exercé ses fonctions pendant environ quinze ans, Jacques Collin s'est retiré vers 1845.»*

Commentaire

Suite d'*“Illusions perdues”*, ce vaste roman, qui déroule une intrigue très complexe (plusieurs personnages apparaissent sous différents noms et divers déguisements), permet à Balzac d'évoquer des milieux sociaux opposés en apparence (les bagnes et le palais de justice, les salons mondains et les boudoirs des courtisanes), en fait rapprochés par la même soif d'argent et la tyrannie des passions.

Plus que l'illustration littéraire d'un type pittoresque incarné réellement par Vidocq, l'ancien forçat devenu sous l'Empire chef de la Sûreté, que Balzac avait rencontré plusieurs fois et dont il connaissait les ouvrages publiés entre 1829 et 1844, Jacques Collin représente la force détonante du roman. Balzac expliqua (Préface à la première édition, 1845) qu'*«il n'y a plus d'énergie que dans les êtres séparés de la société. La littérature actuelle manque de contrastes, et il n'y a pas de contrastes possibles sans distances»*. Si le monde de la pègre peut côtoyer, presque impunément, l'aristocratie, et jouer avec elle une partie que ni l'un ni l'autre ne perd ni ne gagne, c'est parce que lui ne cache rien, dans ses agissements, des principes inviolables qui gouvernent aussi l'action des grands. Par-delà les oppositions circonstancielles, une même essence caractérise les deux sphères sociales : le *«privilege d'être partout chez soi»*, par exemple, *«n'appartient qu'aux rois, aux filles et aux voleurs»*. C'est donc par Jacques Collin que le monde est amené à se révéler à lui-même, que, sous la duchesse, perçue *«la fille»* (la prostituée), et, sous le policier, l'assassin.

Dans ce monde de courtisanes splendides et misérables, Esther et Lucien tiennent les premiers rôles. Personnage de mélodrame, prostituée au grand cœur dont les fautes sont lavées par l'amour, victime désignée du bourreau, Esther n'a d'avenir que dans la mort. Mais, choisissant son destin, la *«courtisane»* se transforme en *«ange»*, et elle actualise, dans le Paris du XIX^e siècle, l'Esther

biblique. Cette «*femme sacrée par son amour*», appelant la mort comme l'apothéose de sa passion, se présente comme une des plus pures figures de sainte de la littérature.

Aux deux personnages de Jacques Collin et d'Esther, éminemment présents, l'un par sa volonté, l'autre par sa sainteté, Lucien s'oppose comme le fond impersonnel à partir duquel deux couleurs vives se détachent et entrent en contraste. Lucien de Rubempré n'est plus le poète faible mais charmant d'«*Illusions perdues*». Il n'agit pas, n'écrit pas ; il se contente de «*rêver*». Cet «*homme à moitié femme*», qui ne vit que de veulerie et d'abandon, provoque par là même la pensée, l'action ou le sacrifice des autres. Dès l'ouverture de l'œuvre, Lucien suscite chez les participants au bal (et, par suite, chez le lecteur) une série de questions. Il fait naître le double amour de Carlos et d'Esther, métamorphosant l'une en «*déesse*», révélant chez l'autre, dans un dernier sursaut de lucidité, la «*poésie du mal*». Avec lui, Balzac annonçait une certaine forme, riche d'avenir, de dissolution du personnage romanesque.

Roman foisonnant, tortueux, inachevé, «*Splendeurs et misères des courtisanes*» reste malgré tout une œuvre somme de Balzac, tant par sa longueur, par la durée de sa conception et de sa composition que par l'épaisseur de son univers. Le XIX^e siècle est là. Les deux thèmes mêlés de l'amour, qui révèle son côté nocturne, infernal et désespéré, et de la société, qui, de la Conciergerie au salon du duc de Grandlieu, se donne à voir telle qu'elle est à travers ses masques et ses secrets, font de cette œuvre, au sens plein du mot, un véritable monument.

En 1844, à son retour de Russie, Balzac travailla à :

1844

«*Les petits bourgeois*»

Roman de 190 pages

Marie-Jeanne-Brigitte Thuillier, vieille fille et femme d'affaires avisée, a créé un florissant commerce de sacs pour la Banque, qu'elle a ensuite revendu et qui lui assure un confortable revenu. Elle a été sacrifiée pour son frère, mais ne lui garde aucune rancune. Au contraire, elle a même pris sur son frère un ascendant bienveillant, malgré la médiocrité du personnage qui, bien qu'homme séduisant, n'arrive à rien dans ses études, et se retrouve simple employé de bureau. De plus, Brigitte Thuillier protège la fille illégitime de son frère, Céleste Colleville, dont la mère naturelle, Flavie Colleville, est dévorée d'ambition et entourée d'amants, intrigue auprès de puissants personnages qu'elle séduit pour faire avancer la carrière de son mari qui, simple employé, tout comme Thuillier, espère une promotion sociale pour lui-même et ses enfants. L'avocat Théodose de La Peyrade (neveu du redoutable Peyrade) veut obtenir la main et la dot de Céleste déjà convoitée par Minard (un autre employé). Théodose de La Peyrade cherche à appâter Marie-Jeanne-Brigitte Thuillier par une opération immobilière dont le bénéfice irait à Céleste Colleville.

Commentaire

Balzac replongea dans le monde des employés de bureau qu'il avait déjà largement traité dans «*Les employés*» ou dans «*La femme supérieure*», dont, d'ailleurs, il recycla diverses parties. Il avait sans doute pensé à une fresque plus importante : les personnages sont innombrables, les intrigues, compliquées, vont bon train. Mais le roman resta confus, et il s'en désintéressa pour se consacrer à «*Modeste Mignon*» dont le sujet offrait d'ailleurs, à l'origine, quelques analogies avec le sien, le manuscrit s'arrêtant brutalement. Charles Rabou et Ewelina Hańska s'employèrent à le terminer et à publier un texte complet qui était le double de celui qu'avait écrit Balzac, mais qui fut très discuté à sa parution en 1854.

Juillet 1844
"Modeste Mignon"

Roman de 268 pages

La jeune Mignon, âme passionnée et exquise dans un corps des plus gracieux, vit avec sa mère dans une élégante maison du Havre, surveillée de près par quelques amis de son père, à la demande de celui-ci. Ce noble Provençal, Charles Mignon de la Bastie, avait pris part à toutes les campagnes de l'Empire, et avait épousé la fille d'un riche baron allemand ; après la chute de Napoléon, il avait fait une rapide fortune dans le commerce havrais, mais avait connu une faillite soudaine ; incapable de supporter la ruine, il était parti depuis quatre ans pour tenter de s'enrichir dans les mers du Sud ; mais, ayant été tellement éprouvé par le malheur arrivé à sa fille aînée, Bettina-Caroline (laquelle s'était enfuie de la maison paternelle avec un séducteur indigne, et était morte dans des circonstances tragiques), il avait, avant son départ, confié à des amis sûrs la mission de veiller sur la cadette pendant son absence, et de la préserver de tout contact avec le monde. Modeste n'a, jusqu'ici, aucune intrigue coupable à se reprocher. Toutefois, exaltée par ses lectures, elle est tombée amoureuse du grand poète Canalis qui, bien que jeune, est déjà célèbre, et qui, enivré par ses triomphes précoces, est l'enfant gâté de la haute société parisienne. À la faveur d'un stratagème, la jeune fille entame une correspondance amoureuse avec lui. Seulement, celui qui répond à ses lettres enflammées par des missives non moins ardentes n'est pas Canalis, mais son secrétaire, le jeune Ernest de la Brière, un homme du meilleur monde, fin et cultivé, timide et sentimental. Toujours sous son identité d'emprunt, il voit Modeste et s'éprend d'elle. Une des amies de Mignon, Anne Dumay, surprend le secret de Modeste, se rend à Paris pour avoir une explication avec Canalis, et découvre la supercherie dans les jours mêmes où Charles Mignon revient des Indes, fortune faite. Ernest confesse ses sentiments au père de la jeune fille, et réussit à triompher de ses préventions, alors que Modeste, blessée profondément par ce qu'elle considère comme une basse tromperie, ne veut plus entendre parler de lui. Charles Mignon, redevenu le grand seigneur de naguère, invite Canalis (alléché par la perspective d'un riche mariage, et intrigué par la curieuse personnalité de Modeste) à venir au Havre avec son secrétaire, et leur donne un mois pour que Modeste puisse se prononcer en connaissance de cause. À ces deux prétendants vient s'en ajouter un troisième en la personne du duc d'Hérouville, gentilhomme breton. Au cours d'une succession de fêtes étincelantes et de réceptions, Canalis et le duc font étalage de toutes leurs qualités, tandis qu'Ernest, de plus en plus désespéré, se tient volontairement dans l'ombre. Modeste, après s'être laissé successivement entraîner vers les deux premiers, se décide enfin pour lui.

Commentaire

Ce roman, l'un des plus longs et des plus importants de Balzac, est une œuvre d'une simplicité exemplaire, malgré la richesse des détails et le remarquable tableau de la vie provinciale qui sert de cadre à l'intrigue. La libre invention romanesque et le réalisme poussé s'y fondent dans un naturel parfait. La délicieuse figure de jeune fille, passionnée et romantique, contraste avec Canalis, l'écrivain mondain, mi-génial, mi-cabotin, élégiaque et sentimental dans ses vers, calculateur froid et sceptique dans la vie.

Le roman, qui compte parmi les chefs-d'œuvre de Balzac, fait partie des "Scènes de la vie privée" de "La comédie humaine". Écrit de mars à juillet 1844 et publié la même année, il fut dédié «À une étrangère» (la comtesse Hanska), «fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience, femme par le cœur».

Le 2 mars 1844, Balzac publia séparément sous le titre "David Séchard", la troisième partie d'"Illusions perdues".

Il écrivit :

Octobre 1844
"Gaudissart II"

Nouvelle de 10 pages

Gaudissart II, à la fois marchand et fabricant de châles, installé à Paris, au coin de la rue de Richelieu et de la rue de la Bourse, inventeur du «*châle-Selim*», arrive à vendre cet article «*impossible à vendre*» à une Anglaise assez pittoresque.

Commentaire

Gaudissart II est le fils du génial commis-voyageur Félix Gaudissart, «*un artiste de la vente*» qui, dans «*César Birotteau*», contribuait au redressement de la maison Birotteau, mais dont les talents de bateleur n'étaient pas récompensés dans «*L'illustre Gaudissart*» où, en tant que «*Parisien en province*», il avait trouvé plus malin que lui ; il avait tout de même fondé une banque, et fini multimillionnaire après avoir.

Les deux Gaudissart sont, dans un grand nombre d'œuvres de «*La comédie humaine*» des vendeurs pleins de bagout (que Balzac appela «*des comédiens sans le savoir*»), au point que leur nom est devenu un nom commun : on dit un «*gaudissart*» comme on dirait un «*baratineur*», voire un «*bateleur*», ce qui est le cas dans cette scène de rue que croque le caricaturiste Bixiou, car Gaudissart est en effet une caricature : Balzac a bien choisi ses personnages qui relèvent ici de la comédie, et même de la farce.

Cette nouvelle fait partie des «*divertissements*» que Balzac s'accordait parfois à titre de récréation. Mais elle ouvre tout de même des horizons sur le phénomène du commerce, des employés, des magasins que Zola allait développer par la suite en exposant les prémices de la consommation de masse.

Le 23 novembre 1844 fut publiée séparément «*Esther*», une partie de «*Splendeurs et misères des courtisanes*». Dans le onzième volume de «*La comédie humaine*», le tome III des «*Scènes de la vie parisienne*» contenait les deux premières parties de «*Splendeurs et misères des courtisanes*» : «*Esther heureuse*» («*Comment aiment les filles*») et «*À combien l'amour revient aux vieillards*».

Balzac publia :

Décembre 1844
"Les paysans"

Roman de 330 pages

Montcornet, qui fut un général de Napoléon qui, après ses exploits à la bataille d'Essling, le fit comte de Montcornet, a acquis en Bourgogne le château des Aigues et les terres qui l'entourent, près de la petite sous-préfecture (imaginaire) de La Ville-aux-Fayes. Entiché d'ancienne aristocratie (il a épousé une Troisville, et rêve d'être reçu pair de France), il voudrait, pour complaire à sa femme, renouer avec les fastes d'avant la Révolution en régnant sur un grand domaine prospère et bien géré, en comptant pour cela sur son autorité de militaire.

Mais il voit se liguer sourdement contre lui toute la société campagnarde, depuis les notables ruraux encore plus rapaces que les bourgeois des grandes villes, jusqu'aux plus misérables tenanciers, qui ne cessent de le voler sans vergogne. De cette épreuve de force, le comte de Montcornet sort brisé. Le garde Michaud, son seul vrai fidèle, est assassiné. Le meurtrier est protégé par la loi du silence. Le comte lui-même est menacé de mort. Il vend les Aigues. Mais les paysans n'y gagnent rien car les

nouveaux propriétaires dépècent le domaine pour assurer leurs profits, tandis que le château est démoli.

Commentaire

Considérant que la Révolution avait réveillé des forces qui allaient finir par dévorer ceux qui en avaient été les initiateurs et les premiers bénéficiaires, les bourgeois, que la paysannerie était «*ce Robespierre à une tête et à vingt millions de bras*», Balzac donna des paysans un tableau d'une remarquable noirceur ; il voyait en eux des êtres brutaux et alcooliques, sans morale, presque totalement déchristianisés, mais calculateurs et vindicatifs. Le contraste est net avec «*Le médecin de campagne*» (1833), où il les avait dépeints comme frustes et ignorants mais perfectibles. Cette position pessimiste, révélatrice du tournant conservateur («trône et autel») de Balzac vers la fin de sa carrière, s'opposait à la tendance alors dominante de la littérature romantique à idéaliser le monde rural, notamment avec les premiers romans campagnards de George Sand (néanmoins son amie), dans le sillage du rousseauisme (à la fin, Émile Blondet, contemplant la déchéance du château des Aigues et de son parc transformé en misérable hameau agricole, s'exclame : «*Voilà le progrès ! C'est une page du Contrat social de Jean-Jacques !*»). Michelet s'en scandalisa. Il apparaît cependant que Balzac était assez bien renseigné sur les conflits sociaux dans les régions rurales de l'Yonne où se déroule le roman ; ce département semble avoir été, sous la monarchie de Juillet, le cadre d'une «guérilla» entre paysans et grands propriétaires, marquée par de nombreux incendies criminels et assassinats de gardes forestiers.

Balzac ne cessa de travailler ou de penser à cette œuvre de 1835 à sa mort. Il la laissa inachevée. Elle fut terminée et arrangée par Mme Hanska, publiée en 1855.

Mars 1845

“Le curé de village”

Roman de 262 pages

À Limoges, Véronique Graslin, fille unique de ferrailleurs forains auvergnats qui sont parvenus à force de pingrerie à lui procurer une importante dot, épouse un riche banquier qui la néglige au profit de ses affaires. Sa beauté particulière attire autour d'elle des éléments de la bonne société de la ville, notamment le procureur-général.

Voilà qu'un crime particulièrement sordide émeut la population : un vieil avare nommé Pingret a été volé et «*assassiné, pendant une nuit noire, au milieu d'un carré de luzerne où il ajoutait sans doute quelques louis à un pot plein d'or. La servante, réveillée par la lutte, avait eu le courage de venir au secours du vieil avare, et le meurtrier s'était trouvé dans l'obligation de la tuer pour supprimer son témoignage*». Est arrêté le coupable, un ouvrier porcelainier du nom de Jean-François Tascheron, originaire du village voisin de Montégnac. Il nie d'abord farouchement, mais, sous l'exhortation du curé de Montégnac, l'abbé Bonnet, il finit par avouer le meurtre, et se résigne à être condamné à mort et exécuté en acceptant les secours de la religion. Pour échapper au déshonneur, la famille du criminel émigre aux États-Unis, où elle allait fonder la prospère commune de Tascheronville en Ohio.

À la mort de son mari, Véronique Graslin se retire à Montégnac, et consacre désormais sa vie à de généreuses œuvres de bienfaisance, faisant notamment entreprendre des travaux d'irrigation pour féconder les terrains arides de la commune où on la considère comme une sainte. En fait, elle expie une terrible faute qu'elle ne révèle qu'au moment de mourir : elle a eu pour amant Jean-François Tascheron, qui, cherchant à se procurer les moyens de la fuir, a commis son meurtre, mais est monté à l'échafaud sans faire la moindre révélation sur ce sujet, sans compromettre l'honneur de son amante. Bien qu'elle soit innocente du crime, elle sent le poids du remords. Avant de mourir, elle se confesse publiquement, suscitant l'émotion et la respectueuse compassion du bon curé et de tous ceux qui l'écoutent.

Commentaire

Le titre du roman apparaît tout à fait contestable car l'abbé Bonnet n'est guère que le spectateur d'un événement dont le sens lui échappe, tandis que Mme Graslin cherche plus à s'en libérer par la confession qu'elle ne réussit à le dominer. Balzac s'est efforcé d'arriver à une conclusion pacificatrice, en se tenant entre la cruauté et le pathétique.

L'ouvrage fait l'apologie de la religion catholique, et exalte les institutions conservatrices (droit d'aînesse, pouvoir monarchique), tout en proposant des politiques actives de mise en valeur des sols et de l'industrie, car sont présents des thèmes que Balzac avait déjà développés dans *"Le médecin de campagne"* : la nécessité de l'amélioration des conditions de vie des paysans, et la rédemption par le don de soi. On voit aussi le polytechnicien déçu Grégoire Gérard (transfiguration romanesque du beau-frère de Balzac, l'ingénieur Eugène Surville) faire la critique des grandes écoles, de l'administration et du système des concours, en prenant pour exemple la politique de création des réseaux de chemins de fer : *«La Belgique, les États-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre, qui n'ont pas d'Écoles polytechniques, auront chez elles des réseaux de chemins de fer, quand nos ingénieurs en seront encore à tracer les nôtres, quand de hideux intérêts cachés derrière des projets en arrêteront l'exécution. On ne pose pas une pierre en France sans que dix paperassiers parisiens n'aient fait de sots et inutiles rapports. Ainsi, quant à l'État, il ne tire aucun profit de ses écoles spéciales ; quant à l'individu, sa fortune est médiocre, sa vie est une cruelle déception. »*

Le roman a été placé dans les *"Scènes de la vie de campagne"* de *"La comédie humaine"*.

Le 24 avril 1845, Balzac fut nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur.

De mai à août, il partit pour Dresde où il rejoignit Mme Hanska pour faire avec elle, sa fille, Anna, et le comte Mnizeck, une visite de l'Allemagne, de la France, des Pays-Bas. De mars à mai 1846, il voyagea de nouveau avec elle de Rome à Francfort.

Il écrivit :

1845

"Un homme d'affaires"

Nouvelle de 19 pages

Chez une *«Iorette»*, l'avoué Desroches raconte comment le fameux Maxime de Trailles, maître en jurisprudence commerciale, avait semblé se jouer de Cérizet et de Claparon, qui possédaient de nombreux billets à son nom. Avec un dédain hautain, il avait refusé à Claparon de les payer. Or l'aristocrate s'était épris de la jeune Antonia à laquelle il avait acheté un cabinet littéraire fréquenté par le vieux Croizeau qui se mit à la courtiser. On y voyait aussi un certain Denisart qui prétendait avoir une maîtresse, Hortense, à laquelle il avait offert un magnifique mobilier, pour se trouver soudain abandonné. Comme Antonia était tentée par les offres de Croizeau, et s'ennuyait dans son cabinet, Maxime se crut très habile de l'installer en achetant le mobilier d'Hortense. Mais Denisart se révéla être Cérizet qui, ainsi, était rentré dans son argent.

Commentaire

Habile conteur, Balzac se montra un réaliste animé d'une nette volonté d'enseignement, donnant une description précise des lieux, de Paris, du mobilier, des costumes, faisant même mention des prix des choses, peignant un tableau des mœurs du temps, définissant bien les classes sociales, nous renseignant sur le métier de notaire, sur les cabinets littéraires, les bureaux de papier timbré, l'éclairage au gaz, etc., soulignant l'évolution de la politique française : l'Empire, la Restauration, la Monarchie de Juillet.

Les nombreux personnages sont tous mesquins, tous superficiels.

La nouvelle invite à une réflexion sur l'ascension de la bourgeoisie (son habileté, son assurance face aux aristocrates habitués à mépriser les questions d'argent), sur la prédominance de l'argent dans toutes les décisions humaines, sur le rôle de la femme dans l'économie. Balzac, qui ne manqua pas de jouer au moraliste, illustra des vérités générales.

1845
"Béatrix"

Roman de 335 pages

Dans la première partie, intitulée "*Les personnages*", on découvre Guérande qui abrite deux lieux antithétiques et emblématiques : l'Hôtel du Guénic et le château des Touches. L'un est refermé sur ses traditions, et l'autre reflète le goût contrasté et insolite de Mlle des Touches. Le jeune et séduisant Calyste du Guénic, «*magnifique rejeton de la noblesse bretonne*», est le seul à aller d'un lieu à l'autre. Aux Touches, il rend de fréquentes visites à Félicité, qui le fascine par sa culture, son intelligence et sa connaissance du monde parisien. Elle écrit, son nom de plume étant Camille Maupin. Elle annonce au jeune homme l'arrivée de son amie, Béatrix de Castéran, la marquise de Rochefide.

C'est alors que se noue «*le drame*», titre de la deuxième partie. Calyste rencontre, outre Béatrix, le musicien Gennaro Conti, son amant, et le critique Claude Vignon, que Camille projette d'épouser. Ébloui par cette brillante société, le gentilhomme breton repousse les avances de Charlotte de Kergarouët, riche héritière que la famille lui destine. Bientôt éperdument amoureux de la marquise de Rochefide, il délaisse progressivement Camille. Il finit par se déclarer. Parallèlement, une joute épistolaire et verbale s'engage entre les deux femmes. La blonde marquise se pique au jeu, et triomphe, tandis que Mlle des Touches décide de se retirer du monde après avoir organisé l'avenir de son protégé. En effet, comme l'avait souhaité Félicité, Calyste épouse Sabine de Grandlieu, belle jeune femme issue du faubourg Saint-Germain, qui est brune, comme Béatrix est blonde.

Dans la troisième partie, le couple s'installe à Paris. Mais Calyste, qui a fait un mariage de convenance, ne tarde pas à retomber sous l'emprise de Béatrix, à laquelle il n'a cessé de rêver, et qu'il revoit clandestinement. Sabine lutte, en essayant d'imiter Béatrix en tout : toilettes, aménagement de la maison, raffinement de la table, coquetterie. Béatrix cependant devient la maîtresse de Calyste, et le somme d'abandonner Sabine. Elle paraît triompher, quand un complot se forme pour sauver Sabine, et rétablir l'ordre des choses (y compris en ce qui concerne Béatrix). Interviennent la duchesse de Grandlieu, Maxime de Trailles, la Palférine et de nombreux comparses dont une ancienne «*lorette*» [jeune femme élégante et facile], Aurélie Schontz, «*Béatrix d'occasion*» devenue la maîtresse d'Arthur de Rochefide, l'époux (abandonné) de Béatrix. Ces grandes manœuvres mettront-elles fin à l'éducation sentimentale du jeune homme ainsi qu'à la vie dissolue de la marquise?

Commentaire

Le texte fut rédigé en deux parties à six ans d'intervalles, en passant par bien des péripéties :

-En mars 1838, Balzac conçut une première ébauche dont le sujet lui avait été donné par George Sand, à propos de Listz et de Mme d'Agoult ; le titre envisagé était "*Les galériens ou Les amours forcés*" ; c'était l'histoire d'Emma de Castéran, femme mal mariée du faubourg Saint-Germain, et de Mme Nathan.

-En décembre 1838, un autre faux départ fut une présentation de la Bretagne, le nouveau titre étant "*Béatrix*".

-En janvier 1839, il rédigea le roman, qui fut publié en treize feuilletons dans "*Le Siècle*" du 13 au 26 août 1839, sous ce titre, le texte étant édulcoré car le journal était prude. Le succès fut certain, devant beaucoup au scandale et à la curiosité mondaine : nombre d'abonnés du "*Siècle*" protestèrent au

nom de la morale, et l'un d'entre eux avoua enlever les pages reproduisant Béatrix pour qu'elles ne tombent pas entre les mains de ses enfants.

-À la fin 1839, le roman fut publié chez Souverain, en trois parties ("*Une famille patriarcale*", "*Une femme célèbre*", "*Rivalité*") sous le titre "*Béatrix ou les Amours forcés*".

-En novembre 1842, il fut inséré dans "*La comédie humaine*", au tome III des "*Scènes de la vie privée*".

-Une suite, sous le titre "*Sabine*" ou "*Sabine de Grandlieu*" ou "*Les malices d'une femme vertueuse*", enfin "*Les petits manèges d'une femme vertueuse*" fut publiée en feuilleton dans "*Le Messager*", du 24 décembre 1844 au 23 janvier 1845.

-Enfin, en novembre 1845, le roman se retrouva dans "*La comédie humaine*", en tête du tome IV des "*Scènes de la vie privée*", sous le titre "*Béatrix*".

La première partie fait une large place à de splendides descriptions du site, des monuments et des êtres. Il rassemble plusieurs matières (la campagne, Paris, la vie privée) et plusieurs manières : (études de femmes, scènes dialoguées, effets de contraste). Il s'organise autour de trois figures féminines remarquables :

- Félicité des Touches, connue d'autre part sous le nom de Camille Maupin (un écrivain véritable, et un écrivain à succès, ce qui est rare dans "*La comédie humaine*"), fortement inspirée à Balzac par George Sand, est une femme libre, qui choisit ses amants (dont Conti et Claude Vignon), et tient au salon célèbre, faubourg Saint-Germain, avant et après Juillet, sans marquer de rupture.

- Béatrix-Maximilienne-Rose, marquise de Rochegude, véritable incarnation de la femme fatale, qui pourrait avoir été inspirée par Marie d'Agoult, est tout aussi capable de perfidie que de sublimation. En 1842 son nom initial fut transformé en Rochefide (est-ce pour que Sabine puisse la nommer «*Rocheperfide*»?).

- Sabine de Grandlieu, qui pourrait avoir été inspirée par Delphine de Girardin, a trop d'amour pour Calyste, mais aussi des ressources, au point de faire parfois jeu égal avec Béatrix.

Quant à Calyste, se poursuit son déniement et son apprentissage de la conformité.

Balzac y commit cette bourde : «*Je n'y vois plus clair, dit la vieille aveugle.*»

Peu à peu, cette œuvre moins commentée que d'autres fut réhabilitée et placée au premier rang. Ainsi Julien Gracq, dans "*Béatrix de Bretagne*" (dans "*Préférences*", 1961), outre sa tendresse pour les paysages bretons, exprima son admiration pour ce «roman hors série» qui, pour lui, présente «une ampleur de registre à peu près unique» : «Les trois personnages s'enferment aux Touches. Non seulement on voit s'y jouer dans sa nudité le double drame de la fascination de la femme tombée par la pureté, de la fascination du héros chaste par l'ange noir - mais encore la passion chez ces trois personnages, portée à une température inconnue, tend à dépouiller son caractère individuel et à s'objectiver, atteint à un délire collectif, vraiment panique, devient quelque chose comme un milieu commun aussi indispensable à la vie de l'âme que l'air à la vie terrestre.»

Pour Anne-Marie Baron : «Dans ce roman des masques et des miroirs, la comédie mondaine se joue dans chaque mot et dans le regard muet des robes, des coiffures et des regards».

Du 7 au 29 juillet 1845, fut publiée, dans "*L'époque*", la troisième partie de "*Splendeurs et misères des courtisanes*", sous le titre "*Une instruction criminelle*".

Balzac écrivit :

Novembre 1845
"Les comédiens sans le savoir"

Nouvelle de 60 pages

Sylvestre Palafox-Castel-Gazonal, dit Gazonal, «monte» à Paris pour suivre un procès qui l'oppose au préfet de son département, les Pyrénées-Orientales, et qui a été transféré au Conseil d'État. En

renouant avec son cousin, Léon Didas y Nora, peintre facétieux connu sous le nom de Mistigris, élève du baron Hippolyte Schinner, il découvre aussi le Paris des élégants au "Café de Paris". Mistigris l'invite à un plantureux déjeuner avec Bixiou, et lui offre son aide en lui faisant rencontrer ses amis et, notamment, la séduisante Jenny Cadine. Mais ils veulent aussi le faire poser, ainsi que d'autres personnages de la nouvelle.

Commentaire

La nouvelle est une succession de saynètes et de portraits, Gazonal se présentant quelque peu comme le témoin de "*La comédie humaine*", dont apparaissent, en arrière-plan, les personnages indispensables à cet univers, comme si Balzac avait-lui-même envie de se replonger dans son monde et d'en faire l'inventaire. La vraie héroïne est Paris et la vie parisienne, tous quartiers confondus.

Le 10 octobre 1846, fut publié le douzième volume de "*La comédie humaine*", le tome IV des "*Scènes de la vie parisienne*" contenant la troisième partie de "*Splendeurs et misères des courtisanes*" : "*Où mènent les mauvais chemins*".

Le 1^{er} décembre, Mme Hanska fit une fausse couche, ce qui causa un profond désespoir chez Balzac.

Il écrivait :

Octobre-décembre 1846

"*La cousine Bette*"

Roman de 435 pages

À Paris, en 1840, Lisbeth Fischer, peu gratifiée par la nature et humiliée par ses proches, est demeurée une vieille fille, jalouse de sa sœur, Adeline, qui a épousé le baron Hulot. Soldat de Napoléon devenu haut fonctionnaire au ministère de la Guerre, il la délaisse pour des maîtresses, au point de compromettre la situation de la famille. Lisbeth protège un exilé polonais, le comte Wenceslas Steinbock, qu'elle pousse à devenir un artiste ; il séduit ainsi et épouse Hortense, la fille d'Adeline. La haine invouée de Lisbeth étant alors exacerbée, elle commence à se venger en faisant tomber dans les filets de Mme Marneffe, une femme légère, et le baron Hulot et Wenceslas, l'habile séductrice recevant encore les hommages d'un aristocrate brésilien et du commerçant Crevel que, à la mort de son mari, elle épouse. Le baron Hulot, vieillard alors complètement ruiné, disparaît dans les bas-fonds de Paris où, sous une fausse identité, il s'unit successivement à plusieurs très jeunes filles. Mme Marneffe et Crevel meurent victimes d'un sortilège dispensé par le Brésilien. La fortune de la famille Hulot est rétablie, et le baron est retrouvé grâce aux œuvres de charité d'Adeline. Pourtant, le vieillard la trahit encore, tandis que la cousine Bette, qui a mis toute son énergie refoulée à salir l'honneur et à troubler la paix des deux couples sans jamais se trahir auprès d'eux, passe pour une bienfaitrice.

Commentaire

La jalousie forme la base de ce caractère plein d'excentricité dont Balzac avait annoncé qu'il serait «*un composé de ma mère, de Mme Valmore et de ta tante Rosalie.*»

Le baron Hulot fut inspiré à Balzac par Victor Hugo qui était habité d'une énorme compulsion sexuelle.

Le roman fut, avec "*Le cousin Pons*", sous le titre "*Les parents pauvres*", intégré aux "*Scènes de la vie parisienne*" de "*La comédie humaine*".

En février 1847, Balzac alla chercher à Francfort Mme Hanska, et revint avec elle à Paris où elle resta jusqu'en mai.

En mars 1847, il s'installa rue Fortunée.

Il écrivait :

Mai 1847

"Le cousin Pons"

Roman de 311 pages

Pons est un vieil homme qui est méprisé, considéré comme un pique-assiette par les siens jusqu'à ce qu'apparaisse la valeur de ce qu'il détient, car il collectionne des objets d'art. Dès lors, alors qu'il est malade, se trament les manœuvres de comparses sinistres qui dépouillent également son compagnon et héritier, Schmucke, musicien à l'âme délicate et ingénue.

Commentaire

Le personnage donne l'image de la candeur vaincue par le mal.

Le roman fut, avec *"La cousine Bette"*, sous le titre *"Les parents pauvres"*, intégré aux *"Scènes de la vie parisienne"* de *"La comédie humaine"*.

Mai 1847

"Le député d'Arcis"

Roman de 105 pages

En 1839, dans la petite ville d'Arcis-sur-Aube, il s'agit de remplacer le député qu'est François Keller, banquier parisien, qui était régulièrement nommé depuis vingt ans dans le système censitaire de l'époque. Il soutient, pour lui succéder, la candidature libérale-ministérielle de son fils, Charles. Quelques habitants, voulant se délivrer de cette *«servitude électorale»*, décident de lui opposer un des leurs, l'avocat Simon Giguët. Celui-ci compte aussi que son élection lui vaudra d'obtenir la main de Cécile Beauvisage, la plus riche héritière du pays. Nous assistons à la réunion électorale que tient, chez sa tante, le nouveau candidat. Les luttes de pouvoir sont féroces entre les deux partis qui s'affrontent, chacun étant prêt à tout pour obtenir son député. L'annonce de la mort, en Algérie, de Charles Keller provoque un coup de théâtre car cela donne l'avantage au parti de Simon Giguët. Cependant, à Paris, Rastignac, qui est pour la seconde fois ministre, confie à Maxime de Trailles une mission à Arcis, à charge pour lui de rétablir la situation, en se portant éventuellement candidat, avec la perspective d'un riche mariage. L'arrivée de *«l'inconnu»* à Arcis fait le sujet des conversations à la soirée donnée par Mme Marion.

Commentaire

Commencé en 1839 et abandonné, repris en 1842 et 1843, puis en 1847, le roman resta inachevé. Dans d'autres livres de *"La comédie humaine"*, on apprend indirectement et par allusion le succès de Beauvisage, devenu candidat (dans *"La cousine Bette"* [1846]) et le mariage de Maxime avec Cécile (dans *"Béatrix"* [1845]). Le nouvel élu devait abandonner son siège au profit de Maxime de Trailles. L'histoire de cette élection en province se serait donc achevée par le triomphe du dandy et son mariage avec Cécile Beauvisage.

La première partie du roman paraît en 1847 dans *"L'Union monarchique"* sous le titre : *"L'élection"*.

Selon les indications de Balzac et d'Ewelina Hańska, Charles Rabou termina le roman comme il en termina d'autres laissés inachevés par Balzac, et il fut publié en 1852 dans *"Le Constitutionnel"*, en

trois parties : *“L'élection”*, *“Le comte de Sallenauve”* et *“La famille Beauvisage”*, la collaboration de Charles Rabou n'étant pas mentionnée. Le livre fut finalement publié en volume en 1854.

Le 28 juin, Balzac rédigea son testament.

Il publia *“Un drame dans les prisons”*, troisième partie de *“Splendeurs et misères des courtisanes”*.

En septembre, il partit pour Wierzschownia, en Ukraine, où il passa l'hiver avec Mme Hanska.

Au printemps 1848, il fut, pour la cinquième fois, victime d'un inquiétant accès de diplopie. Le docteur Nacquart, qui reconnaissait là les signes avant-coureurs d'une attaque cérébrale, s'efforça de traiter son patient par un régime, des purgations et des sangsues.

Il publia *“La dernière incarnation de Vautrin”*, quatrième partie de *“Splendeurs et misères des courtisanes”*.

Le 15 février 1848, il fut de retour à Paris.

Il réagit négativement aux révolutions de 1848.

Le 25 mai eut lieu, au “Théâtre historique”, la première représentation de :

1848

“La marâtre”

Drame en cinq actes et huit tableaux

Le général de Grandchamp fut un général de Napoléon qui éprouve une haine meurtrière pour ceux qui ont trahi la cause. Cette haine provoque indirectement la mort de sa fille et de son amant, Ferdinand, le fils d'un soldat de l'Empire traître à Napoléon, et, de ce fait, condamné par le général. La situation est compliquée par la passion coupable de Gertrude, la femme du général et la belle-mère de Pauline, pour l'amant de celle-ci. Les deux femmes s'affrontent. Pauline et Ferdinand meurent empoisonnés, et Gertrude se repent.

Commentaire

Le principal intérêt de la pièce réside dans la lutte entre les deux femmes, qui est dépeinte avec la vivacité et la perspicacité propres à Balzac. On souhaite voir la vertu triompher, et Pauline unie à l'excellent Ferdinand. Le dénouement n'est pas satisfaisant. La jalousie de Gertrude et la haine du général n'ont pas été proprement fusionnées.

La pièce obtint un franc succès. La presse ne put que s'incliner : Balzac avait bel et bien obtenu la «*rénovation*» dramatique qu'il souhaitait. Gautier écrivit : «Le théâtre a vieilli de cinquante ans en deux mois. Les vieilles formes en usage sous le régime constitutionnel ne peuvent plus suffire aujourd'hui. Sous un gouvernement nouveau, il faut du neuf, et il n'y a plus rien de neuf au monde que le vrai.» Et il rattachait *“La marâtre”* «à cette école du drame vrai, inaugurée brillamment, le siècle dernier, par Diderot, Mercier et Beaumarchais», ce qui fit sans aucun doute le plus grand plaisir à Balzac, grand admirateur de Beaumarchais depuis sa jeunesse.

Les événements politiques, hélas, vidaient les salles de théâtre, et la pièce dut être retirée après vingt-six représentations. Ce fut la dernière œuvre dramatique de Balzac représentée de son vivant.

À la fin juin 1848, Balzac fit son dernier séjour à Saché.

Le 17 août fut lu devant le comité de la Comédie-Française :

1848

“Mercadet, le faiseur”

Comédie en cinq actes

Mercadet, fait des affaires. Il joue avec l'argent et les placements, spéculé, vend, achète, revend, bluffe, s'enivre d'une société où tout est possible à qui sait jongler avec le pouvoir de la monnaie. Ce bourgeois est bon mari et bon père de famille, à ces détails près qu'il ne paie pas ses domestiques, et n'a que faire des inclinations amoureuses de sa fille. Dès le début de la pièce, il est dans une mauvaise passe : ses créanciers le cernent jusqu'à son domicile, exigeant le paiement de ses dettes. Il espère renverser la situation en obtenant un beau mariage pour sa fille, Julie, qui n'a que le défaut d'avoir un physique ingrat. L'un des prétendants semble avoir beaucoup d'argent, jusqu'au moment où il se montre sous son vrai jour de fripon, se livrant à différents trafics sous une double identité. D'acte en acte, l'étau se resserre autour de Mercadet qui jongle avec des millions imaginaires pour croire encore à sa fortune. Tous ses stratagèmes échouent. Pire : ses ennemis se regroupent à la Bourse pour demander son arrestation. Il met en jeu sa dernière carte, sa dernière parade : il fait courir la rumeur que son associé, disparu et parti faire fortune en Inde, un certain Godeau, doit revenir les poches pleines, et régler toutes les dettes. Le mensonge marche quelque peu, d'autant plus qu'on présente, à la meute des créanciers, un faux Godeau. Des scènes de surprises ridicules se succèdent. Madame Mercadet met les pieds dans le plat en révélant naïvement la supercherie. Mercadet est-il fini? Il le croit. Cependant, un dernier coup de théâtre va sauver le “faiseur” et sa famille : l'associé revient avec une grande fortune ; les créanciers avides sont complètement remboursés, et la justice est satisfaite par le mariage de Julie à l'homme pauvre qu'elle a choisi.

Commentaire

“Le faiseur” dresse un tableau de la folie financière comme seul pouvait le peindre cet observateur du monde de l'argent, lui-même malheureux dans ses entreprises et plus génial comme écrivain que comme capitaine d'industrie qu'était Balzac. On sait qu'il se ruina chaque fois qu'il monta, avec une belle imprudence et une magistrale incompétence, une société commerciale. La situation que montre la pièce en est une dont il pouvait avoir fait l'expérience, mais qu'il avait appris à considérer avec une touche d'humour grâce à la maturité que lui donnait son précoce vieil âge. Dans ses romans, il avait fait de l'argent le plus puissant facteur de la vie sociale, avait décrit la pauvreté comme le mal suprême et la richesse comme l'objet des aspirations de tous. C'est dans cette perspective que se placent Mercadet et ses manigances ; pour lui, l'argent n'est plus un but, mais une passion. S'il est bien le personnage principal, c'est cependant autour de l'argent que tourne l'intrigue de cette satire de la spéculation financière, qui montre comment l'argent phagocyte les rapports humains.

Le comique de cette grande comédie de mœurs de style réaliste a quelque chose de celui de Molière. En effet, Balzac voulait aussi faire rire ; il adorait les mots d'auteur (il fait dire à l'un des personnages : «*Le débiteur est toujours supérieur au créancier*»), et il n'avait pas peur des calembours énormes : son Godeau, revenant de Calcutta, est dit posséder «*une fortune incalculable*» !

La pièce fut écrite de 1838 à 1840. Après l'avoir offerte à plusieurs théâtres, Balzac la présenta à la Comédie-Française. Le 17 août 1848, le comité, présidé par M. Lockroy, la reçut à l'unanimité. Mais, les 14 et 15 décembre de la même année, le comité, présidé cette fois par M. Bazennerye, assista à une nouvelle lecture : cette fois, la pièce ne fut reçue qu'à condition de corrections, ou, pour mieux dire, refusée. Balzac allait mourir sans avoir pu réaliser son rêve, sans avoir connu cette gloire du théâtre qu'il avait passionnément désirée, et que lui aurait donnée sa dernière œuvre dramatique qui est la meilleure qu'il ait écrite. On peut penser que, s'il avait vécu plus longtemps, il serait devenu un excellent auteur dramatique. Il parvint à publier la pièce de son vivant, mais il mourut juste avant que l'œuvre ne soit créée au théâtre.

Après sa mort, ses héritiers s'entendirent avec d'Ennery, lui confièrent le manuscrit ; et un an après, “Mercadet le faiseur”, réduit de cinq à trois actes, fut représenté sur la scène du “Gymnase”, le 24

août 1851. Elle n'eut pas le succès espéré, même si la première représentation fut admirable. Ce fut les larmes aux yeux que Geoffroy, qui tenait le rôle principal, jeta au public le nom de Balzac.

La Comédie-Française la mit à son répertoire le 22 octobre 1868. Elle ne la reprit ensuite que le jour du centenaire de Balzac, au mois de mai 1899, en la faisant précéder d'un extrait d'une comédie qui aurait été une suite du "*Tartuffe*" de Molière.

Tous les dix ans, on redécouvre la pièce. Jean Vilar, Bernard Blier, Michel Aumont, Jean-François Balmer l'ont jouée... Mais, une fois qu'il a été exhumé, ce drame a tendance à retomber injustement aux oubliettes.

En 2014, elle fut montée à Paris, au "Théâtre des Abbesses", par Emmanuel Demarcy-Mota. Alors qu'on avait toujours vu la pièce jouée dans ses atours d'époque, celle de la monarchie de Juillet, il la transposa dans le monde d'aujourd'hui, dans un contexte abstrait. Les nombreux personnages étaient en costume-cravate et en étoffes lamées. Ce qui comptait pour le metteur en scène, ce n'étaient pas les références historiques, mais le mouvement, la courbe géométrique que sous-entend l'activité d'une telle fureur commerciale. Autrement dit, il dessina le déséquilibre permanent de personnages dans une urgence continue, les planches des divers niveaux scénographiques passant régulièrement de la position plane à la position penchée, ce qui obligea les comédiens à un jeu, sinon acrobatique, du moins calculé, pour éviter les chutes et figurer d'une manière manifeste le sens du spectacle : la vie du spéculateur vue comme un perpétuel tanguage, une danse au-dessus du vide.

En 2015, le metteur en scène Robin Renucci présenta son adaptation, en réunissant une dizaine d'acteurs et presque autant de techniciens, au sein d'une troupe ("Les tréteaux de France") qui met l'échange avec le public au cœur de sa philosophie.

Août 1848

"L'envers de l'histoire contemporaine"

Roman de 213 pages

Première partie : "*Madame de La Chanterie*"

En 1836, à Paris, le jeune Godefroid, qui est en proie au «mal du siècle», choisit de redonner «*un sens à sa vie*» en s'imposant de «*vivre à l'écart*». La lecture d'une petite annonce fait de lui, par hasard, le pensionnaire, rue Chanoinesse, dans l'île de la Cité, de la baronne de La Chanterie. Il réalise alors sa fortune, paie ses dettes, et place le reste de ses capitaux chez Frédéric Mongenod, qui se trouve être aussi le banquier de la baronne. Sa nouvelle vie est marquée par la rencontre des autres pensionnaires. Il obtient de «*M. Alain*» qu'il lui raconte son «*aventure*» : ne se pardonnant pas d'avoir longtemps douté de l'honnêteté d'un ami, le père de Frédéric Mongenod, son «*repentir*» le fit s'affilier à la société charitable des Frères de la Consolation, fondée, sous la Restauration, par le juge Popinot et Mme de La Chanterie. Un mot malheureux de Godefroid en faveur de la peine de mort, et l'effet qu'il produit sur la baronne rendent nécessaire une explication, qui fait l'objet d'un deuxième récit de M. Alain. Impliquées, sous l'Empire, dans le procès dit des «*chauffeurs de Mortagne*», Mme de La Chanterie et sa fille avaient été respectivement condamnées à la prison et à la peine de mort, à la suite d'un réquisitoire féroce du procureur de Caen, le baron Bourlac. Le jeune bourgeois qu'est Godefroid connaît une «*initiation*» à «*la vivante image de la Charité*».

Deuxième partie : "*L'initié*"

Godefroid est chargé d'enquêter sur un certain «*M. Bernard*», qui vit misérablement, rue Notre-Dame-des-Champs, avec sa fille, Vanda de Mergi, qui est atteinte d'une mystérieuse maladie («*la plique polonaise*»), et son petit-fils, Auguste. M. Bernard n'est autre que le baron Bourlac. Les Frères de la Consolation ne lui refusent pas leur aide. Cependant que, appelé par Godefroid, le docteur Halpersohn guérit Vanda, leur intervention permet l'édition de son grand ouvrage de jurisprudence,

“*L'esprit des lois modernes*”, qui lui vaut une chaire en Sorbonne. Une indiscretion de Godefroid lui révèle l'identité sinon l'adresse de sa bienfaitrice et ancienne victime. Bourlac fait suivre Godefroid par Auguste, son petit-fils. Il se rend alors rue Chanoinesse, où on lui accorde son pardon. Il lui appartiendra, après son «*initiation*» de tenir les comptes des Frères de la Consolation.

Commentaire

Du fait de son titre, “*L'envers de l'histoire contemporaine*” est plus souvent cité que lu, et sans doute parfois à contresens, puisque l'envers est ici le bien, tout autant que la détresse morale et la misère matérielle, déjà fort présentes à l'endroit. C'est l'évocation rarissime d'un complot charitable, d'un rituel de la sainteté. Sont opposées la philanthropie et la charité. On peut se demander si Balzac ne condamnait pas définitivement la société, la jugeant décidément irrécupérable. On ne peut s'empêcher de penser qu'il en fit exprès un peu trop, au moins dans la seconde partie, et il est difficile de ne pas soupçonner quelque malice parodique dans la scène finale du pardon, avec ses effets mélodramatiques et son angélisme sulpicien.

La première partie, par récits rétrospectifs, introduit à l'action principale.

Ce roman à thèse, roman de la résignation, de l'expiation, de la mémoire légitimiste, de la pathologie nerveuse, n'a pas suscité de nombreux commentaires, et son interprétation demeure aujourd'hui hésitante pour le genre, et controversée pour le sens.

Balzac passa l'année 1849 en Ukraine auprès de Mme Hanska. Sa santé se détériorait ; on a le plus souvent avancé un diagnostic d'insuffisance cardiaque terminale résultant d'une hypertrophie du cœur, d'une artériosclérose aggravée par un labeur écrasant et une hygiène de vie déplorable (il accusait un net surpoids, favorisé par la sédentarité, par un régime alimentaire erratique, et l'abus de café n'a guère amélioré son insuffisance cardiaque !).

Le 14 mars 1850, il épousa Ève Hanska à l'église Sainte-Barbe de Berditchev.

Le 20 mai, ils arrivèrent à Paris. La santé de Balzac déclinait rapidement : à la fin de juin, il ne pouvait plus écrire. Son mariage ne l'avait-il pas achevé alors qu'il était déjà épuisé par son grand œuvre ? À moins que, malade, il aurait, selon Patrick Besson, préféré mourir quand il comprit que Bianchon, le médecin de “*La comédie humaine*”, ne viendrait pas à son chevet, car il n'avait pas confiance dans les médecins qu'il n'avait pas inventés !

Alors que Hugo lui avait rendu visite dans l'après-midi, il mourut dans la nuit du 17 au 18 août 1850, à l'âge de cinquante et un ans. Sa mère seule était à son chevet ; son épouse s'était retirée depuis longtemps.

Sur sa tombe, au Père-Lachaise, le 21 août 1850, Hugo déclara : «À son insu, qu'il le veuille ou non, qu'il y consente ou non, l'auteur de cette œuvre immense et étrange est de la forte race des écrivains révolutionnaires. Balzac va droit au but. Il saisit corps à corps la Société moderne.»

Dans sa vie, Balzac, homme expansif et même extravagant, mais maniaco-dépressif, manifesta toujours le goût pour la tragédie vécue au quotidien. Ainsi, put-il, sur le mode pathétique, écrire d'une de ses amantes : «*J'abhorre Mme de Castries, car elle a brisé ma vie sans m'en redonner une.*» Il transposa sans cesse sa vie en une vie romancée, ne fut jamais véridique quand il se dépeignit lui-même. Le témoignage de ses œuvres a plus de valeur que ses paroles et que ses lettres.

La blessure de son enfance mal aimée fit de lui un ambitieux, un travailleur acharné à l'esprit aventureux, qui échafauda toute sa vie des plans pour faire fortune, par des moyens parmi lesquels figurait la littérature vers laquelle il fut rejeté quand ses tracasseries financières l'y contraignirent.

* * *

Il avait la conscience d'appartenir à la première génération d'écrivains qui allaient pouvoir, devoir, vivre de leur plume, se trouver dans une situation de marché, et il fut le premier à s'adresser au grand public, ce qui impliquait la soumission à des patrons de presse, des éditeurs, des commerçants qui, indifférent aux affres de la création, imposaient un rythme de production.

Cette création, qui fut pour lui une forme de catharsis, lui fit, en vingt ans, bâtir une impressionnante cathédrale de papier de quelque quatre-vingt-dix romans et nouvelles, trente contes, cinq pièces de théâtre, riche de deux mille personnages par lesquels, selon sa formule, il fit «*concurrence à l'état-civil*», tableau de la société française de 1789 à 1848.

* * *

“*La comédie humaine*” est caractérisée par trois éléments : le sens de l'observation, l'imagination et la construction.

Balzac avait constaté que penser et écrire le monde impliquent une même méthode : l'observation, une esthétique qui est le réalisme. Il fut le premier écrivain à vouloir rendre compte du réel avec précision et même avec une rigueur scientifique, déclarant : «*L'auteur croit fermement que les détails constitueront désormais le mérite des ouvrages improprement appelés romans*». D'où le soin minutieux qu'il donna aux descriptions et aux portraits. Son réalisme consista à aborder les personnages de l'extérieur, à nous en faire d'abord des portraits physiques détaillés, vigoureusement accusés et colorés, fondés sur des observations physiologiques de leurs visages, de leurs statures, de leurs comportements pour lesquels il introduisit la médecine dans le roman, évoquant le magnétisme, la physiognomonie de Lavater, la phrénologie de Gall, la pathologie nerveuse, explorant les tréfonds les plus troubles de l'âme. De plus, les vêtements révèlent les caractères, les vices ou les passions. Vulgaire ou distingué, le nom même des personnages est significatif, est déjà un portrait. Ils sont insérés dans leur milieu où ils se mesurent à des forces hostiles avec lesquelles il faut compter. Il suscita ainsi une humanité tout entière si vraisemblable que tout le monde y crut, qu'elle devint vraie, qu'elle envahit la société, s'imposa et passa du rêve dans la réalité.

Il se livra à une peinture de la société qui lui parut soumise à ces trois passions que sont l'or, la gloire et le plaisir, qui, pour lui, réglaient le comportement de ses contemporains. Il ne voulait pas tant dénoncer telle injustice, mais montrer l'importance de certains rouages. Le principal est l'argent dont il souligna la prédominance dans toutes les décisions humaines, car, instrument des puissances de la Bourse, de la politique et du journalisme, il est le moteur dans cette «*réunion de dupes et de fripons*» qu'est chacune des classes sociales.

Il inventa le terme même de «*modernité*» pour désigner son époque, qu'il considérait comme radicalement neuve, différente de celle de la Révolution, avec ses figures emblématiques :

-Le jeune homme qui cherche sa voie dans la société.

-Le provincial qui monte vers Paris où se concentre la «*méritocratie*», tandis que les campagnes pauvres se désertifient.

-La femme dont les droits ne sont pas reconnus.

-L'individu qui se détache de la médiocrité ambiante parce qu'il est doué d'une volonté de puissance servie par l'énergie.

À son insu, à ainsi l'observer, le conservateur qu'il était devint le contempteur de sa société. Il constata que le dynamisme de la poussée sociale du début du XIXe siècle laissait des victimes, que l'aristocratie était divisée en corsaires qui accédaient au pouvoir politique mais n'étaient que des parasites condamnés à disparaître tôt ou tard, et en «*émigrés de l'intérieur*», les meilleurs parmi les aristocrates que sont les hobereaux de province, qui se tenaient soigneusement à l'écart des moyens de production, marquaient avec ostentation leur mépris pour la bourgeoisie laborieuse, et étaient voués à la stérilité conservatrice.

D'ailleurs, la politique sous-tend l'ensemble de “*La comédie humaine*”, donnant lieu cependant aux interprétations les plus contrastées : fut-il un contre-révolutionnaire, attaché à «*la religion et à la monarchie*», voulant consolider la société dans ses structures traditionnelles, ou un progressiste qui

eut conscience d'un profond déséquilibre économique et social, qui souhaita une amélioration du sort des classes pauvres mais sans proposer des remèdes bien définis? En tout cas, il ne fut pas un démocrate, mais, héritier de l'idéologie napoléonienne, un théoricien du pouvoir fort. Enfin, à partir de l'évocation de son époque, il voulut dégager les «*principes naturels*» régissant les sociétés humaines. Et, en dépit du temps passé, le monde français décrit dans "*La comédie humaine*" reste bien vivant et souvent très actuel.

L'imagination immense de celui qui était, pour Baudelaire, un «visionnaire passionné», l'imagination la plus grande, la plus dense depuis Shakespeare, lui permit de jouer sur plusieurs registres. Ce réaliste, pourtant persuadé de l'existence d'interférences constantes entre le matériel et l'immatériel, comme entre le milieu et l'être humain, le physique et le moral, a aussi été un écrivain fantastique, qui reconnut sa dette envers E. T. A. Hoffmann. Il s'attacha notamment à peindre les «*ravages de la pensée*», lorsqu'elle s'assimile à une passion si extrême qu'elle condamne l'être qui la nourrit avec ses proches. Dans ce monde grouillant de personnages typiques, se détachent des monomanes qui évoluent au sein d'une société qui les suscite et les explique.

La construction, enfin, fut sans doute la pierre de touche de l'édifice balzacien. Le principe du retour des personnages d'une œuvre à l'autre de "*La comédie humaine*", qu'il conçut dès 1833, fut un véritable coup de génie. L'individu n'est plus un reflet du monde, mais son analogie pure et simple ; en réapparaissant régulièrement, il peut incarner tous les comportements susceptibles d'affiner le tableau de la société.

Mais ces trois caractéristiques seraient restées lettre morte si elles n'avaient pas été mises en valeur par un sens aigu de la narration. Conteur avant tout, excellent aussi dans la nouvelle brève et saisissante, Balzac a donné ses lettres de noblesse au roman qui, après sa mort, était devenu le premier des genres littéraires. Pour deux raisons majeures : il l'a pris au sérieux, soupçonnant qu'il pouvait être un instrument de connaissance de l'être humain dans toutes ses dimensions ; il eut cette intuition géniale de penser que la vie quotidienne des gens, toutes conditions confondues, est un sujet digne d'étude, qu'on peut donner une dimension héroïque aux drames intimes. Son influence est, aujourd'hui encore, perceptible dans toute réflexion sur le roman, même si on qualifie de «roman balzacien» une œuvre rédigée de façon traditionnelle, qui photographie les choses et les sentiments plutôt que de les suggérer.

Ce réaliste fut, par son style, un romantique. Le style étant l'homme, sa tendance au renchérissement, à l'enflure, s'y manifesta. D'où une écriture appuyée, qui manque d'aisance, de pureté, de mesure, de goût, de justesse. Mais il était le premier à s'affliger de cette manière bien personnelle : il apporta constamment des corrections, des ajouts, qui étaient le fruit d'une volonté tenace et joyeuse, d'une expérimentation toujours en éveil ; il fit des efforts prodigieux pour atteindre ce qu'il croyait être la perfection du style, application qui le plus souvent le gâtait encore plus, mais qui était l'expression vigoureuse de son tempérament. Aussi Sainte-Beuve put-il l'opposer aux écrivains du XVIII^e siècle qui «n'écrivaient qu'avec leur pensée» alors qu'il y met «son sang et ses muscles», qu'il n'a pas «le dessin de la phrase pur, simple, net et définitif ; il revient sur ses contours, il surcharge ; il a un vocabulaire incohérent, exubérant, où les mots bouillonnent et sortent comme au hasard, une phraséologie physiologique, des termes de science, et toutes les nuances de bigarrure.» Il recourut en effet à des accumulations, à des métaphores colorées, à des traits saillants, à des mots de nature. Mais sa puissance verbale étant sans égale, il a su varier l'emploi des épithètes, trouver des alliances de mots, créer des mots. Sa phrase, soumise à ce qu'on a pu appeler l'irrésistible cadence balzacienne, donne souvent dans la grandiloquence. Mais le réaliste dut trouver le langage propre à chaque milieu, au point qu'on peut dire qu'il n'y a pas un style de Balzac mais des styles, et qu'ils contribuent à nous imposer la présence intense des personnages, à souligner les situations dramatiques.

De cette manière ce grand créateur de vie qui allia une énergie intense au sens de l'architecture la plus ample élaborait une œuvre, unique dans la littérature française, qui fait de lui à la fois un historien, un témoin de son époque, un penseur et un maître de la fiction et de l'émotion.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com